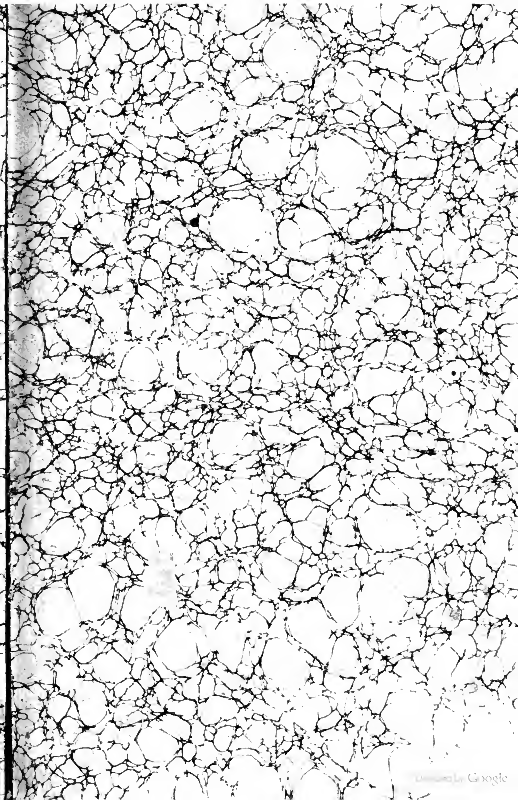

ESI - PALLI
.A



MADEMOISELLE

DE NEUVILLE

F. Aureau et Cie. — Imprimerie de Lagny.



MADEMOISELLE

DE

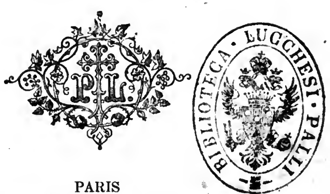
NEUVILLE

IDE DE CHAUDFONTAINE. — BÉATRIX

PAR

MATHILDE BOURDON

Nouvelle Édition.



PARIS
P. LETHIELLEUX, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
4, RUE CASSETTE, ET RUE DE RENNES, 75.

1873

PRÉFACE

De précédents ouvrages, auxquels le public a daigné faire un favorable accueil, s'adressaient avant tout aux jeunes filles; celui-ci, dans les deux principales nouvelles dont il se compose, est destiné aux jeunes femmes : elles pourront peut-être en tirer une leçon, que ne réclame pas un âge moins avancé, une époque heureuse d'ignorance et d'innocence.

Dans le *Divorce*, livre dont le titre révèle le but et la pensée, nous avons essayé d'étudier le mal social qui désole une des contrées les plus catholiques de l'Europe, la Belgique. Elle voit, de par la loi, la sainteté du mariage, l'inviolabilité des serments, livrés aux caprices et aux passions des époux. *Mademoiselle*

de Neuville se rattache à cette même pensée, et les législateurs qui, en 1816, rayèrent de nos codes la funeste loi du divorce, nous ont appris quelles perturbations terribles avait jetées, au sortir de la Révolution, dans les familles les plus respectables, cette loi empruntée aux pays protestants, aux opinions hostiles à l'Église.

Nous n'avons d'autre but, en écrivant, que d'apprendre aux âmes affligées, éprouvées, tentées, la paix, la joie, la force qui se trouvent dans la foi et dans le devoir : nos livres sont ces indications, rien de plus.

M. B.

MADEMOISELLE DE NEUVILLE

Mes filles! Dieu vous fit pour consoler les pères.
(Ducis).

PREMIÈRE PARTIE

I

LE DEPART

On était en 1792, terrible année, dont chaque mois avait sonné un des tintements d'agonie de l'antique monarchie française. Juin était passé avec ses scènes d'outrages, qui enseignaient au peuple comment on découronne les rois; Juillet, avec ses jours d'angoisse, avait fini; Août avait parcouru sa sanglante carrière

et vu, dès ses premiers jours, le roi captif et ses serviteurs immolés; Septembre venait d'épouvanter la France par le massacre des prisons : le mal régnait, et, quoique la Terreur ne fût pas encore installée à l'état de pouvoir public, tout ce qui jadis était puissant et respecté, courbait la tête; la noblesse devenait un signal de proscription, la richesse une menace de pillage, la vertu, la piété, un arrêt de mort. Dans les provinces comme à Paris, la plupart des malheureux nobles avaient émigré; quelques-uns cependant n'avaient pu se décider à prendre la route de l'exil : les uns retenus par l'amour du sol natal, les autres par une crédule confiance en leurs anciens vassaux, d'autres par des difficultés inextricables de position — et ces trois motifs combinés avaient contribué à retenir en France le marquis de Neuville, dont l'histoire a fourni le sujet des pages que l'on va lire.

Il habitait, ainsi que ses pères l'avaient fait avant lui, un vieux manoir situé sur les limites de la Picardie et de l'Artois, dans un joli site boisé, arrosé par la limpide Authie, et dont les

derniers horizons voyaient s'élever les chênes séculaires de la forêt de Crécy. Non loin de son château, on admirait, avant l'année 1791, fatale aux croix et aux clochers, l'ancienne abbaye de Dommartin, de l'Ordre des Prémontrés, célèbre par le séjour et par les reliques de saint Thomas de Cantorbéry. Noble spécimen d'architecture gothique, l'abbaye avait gardé, intacts à travers les siècles, les orages, la guerre, sa vaste église, le réfectoire, la salle capitulaire, les cloîtres pavés de tombeaux; mais une seule année leur avait fait plus de mal que les longs hivers et que les luttes civiles : l'enceinte sacrée était déserte; ses habitants, jeunes et vieux, avaient fui; les toitures enlevées laissaient tomber l'eau du ciel sur les voûtes, et dans le sanctuaire, où tant de pèlerins venaient jadis invoquer l'évêque-martyr, les troupeaux parquaient; les bœufs et les vaches se couchaient sur les sépulcres, et, transi par le froid des nuits, l'agneau bêlait à la place où fut l'autel. Tous les jours une pierre tombait de cet édifice si longtemps respecté.

Plus heureux, le château était resté debout;

l'écusson de ses maîtres n'avait pas été déshonoré au front de la façade; la girouette seigneuriale tournait encore au vent, et les cheminées du manoir fumaient comme autrefois. Le marquis de Neuville n'avait pu se décider à quitter la maison de ses pères : il se croyait gardé par les services reçus et rendus, par la protection, par le dévouement, par la vie en commun sous le même ciel, par le sang versé dans les mêmes batailles, par tous les nœuds, enfin, qui unissaient jadis le seigneur aux vassaux, le maître aux serviteurs, le propriétaire bienfaisant aux laboureurs et aux bergers. Puis, d'autres motifs encore l'avaient enchaîné. Adrien de Neuville avait passé sa jeunesse et les plus belles années de sa vie en mer et dans les possessions françaises des Indes; il avait servi avec distinction et courage, et, quand il s'était enfin décidé au repos, il avait cinquante ans sur sa tête, de nobles souvenirs dans sa mémoire, mais une profonde solitude dans le fond du cœur. Ses parents étaient morts, ses contemporains dispersés; des trois sœurs qui jadis égayaient le manoir paternel, l'une était

religieuse à l'abbaye de Notre-Dame-de-Paix, près de Douai; la seconde était morte jeune; la troisième, mariée à un gentilhomme normand, habitait une petite terre près d'Avranches. L'ancien officier de marine se trouvait isolé, et le château de Neuville lui paraissait trop vaste. Il chercha à visiter ses voisins de campagne, et chez l'un d'eux, qui appartenait à la famille des Lameth, puissante en ce pays, il rencontra une jeune orpheline, une enfant, dont la beauté le frappa, et dont la grâce, la douceur captivèrent irrésistiblement son âme. Delphine de Saint-Odon était seule aussi : elle était dépendante de ses parents, de ses alliés; elle n'avait d'autre dot que le chapel de roses, qui suffisait autrefois à l'orgueil des filles nobles, et elle semblait puiser dans cet abandon un sentiment de sa faiblesse, un appel à la bonté d'autrui, qui souvent est tout-puissant sur les âmes viriles. Adrien de Neuville l'aima, et, après avoir vingt fois rejeté et rappelé cette idée, il finit, vaincu dans la bataille qu'il livrait à son cœur, par demander en mariage la belle orpheline.

En ce temps-là, on ne s'inquiétait pas du consentement des filles : pourtant Delphine consentit dans son for intérieur, et ce fut sans répugnance, avec un mouvement de confiance et de joie, qu'elle mit sa petite main dans celle du marquis. Neuville, le vieux manoir, refleurit, et le maître du manoir crut lui-même avoir ressaisi la jeunesse, puisqu'il en reprenait les félicités. Une fille naquit de ce mariage, et la marquise allait donner un autre enfant à son mari au moment où s'ouvre cette histoire.

Quelles que fussent les raisons, puisées ou dans la crainte de l'avenir ou dans l'espoir d'une plus honorable résistance, qui avaient poussé les nobles vers l'émigration, le marquis Adrien n'en avait admise aucune : l'idée de se séparer, en ces moments d'effroi, de sa femme et de sa fille, ou de les exposer à tous les hasards de l'exil, lui était insupportable. Il espérait les tenir cachées au fond de ses bois pendant la durée de la tourmente; il espérait que ses paysans, ses fermiers, qu'il avait toujours aimés, l'aideraient à défendre ses deux trésors. Peut-être, avec une femme plus âgée et d'un plus

ferme caractère, eût-il préféré affronter les misères de l'émigration ; mais Delphine, timide d'esprit, délicate, non habituée au travail et à la souffrance, lui laissait toute la responsabilité de son sort, et il avait cru bien faire en ne l'exposant pas à des épreuves au-dessus de ses forces. L'avenir était voilé ; il semblait que les scènes tumultueuses de Juin, d'Août, de Septembre, fussent l'effet d'une courte efferves cence : la Terreur, le comité de Salut public, l'échafaud installé sur les places publiques, ne se prévoyaient pas. Il demeura donc.

II

L'INTENDANT

Septembre, qui est si beau dans le nord de la France, brillait sur le château de Neuville : un radieux soleil égayait sa façade grise et jetait des paillettes d'or entre les feuilles des arbres; les fleurs de l'automne, les roses tardives, les scabieuses, les marguerites, les héliotropes, les balsamines égayaient les parterres, et l'on voyait glisser entre les charmilles les plis d'une robe de perse rose et le fourreau blanc d'une petite fille; on entendait des voix jeunes, et, de temps en temps, un éclat de rire enfantin partait comme une fusée au milieu des fleurs. Le marquis, debout à la fenêtre de

son cabinet, regardait ce joli jardin qu'il avait créé pour l'agrément de sa femme; il suivait des yeux avec amour et la robe blanche et la robe rose : il écoutait ces notes gaies et douces qui se perdaient dans l'air, voix de jeune mère qui appelait, voix d'enfant qui répondait : l'univers était là pour lui, entre ces vertes charmilles, ces statues riantes, ce jet d'eau et ces parterres de roses. A un appel plus vif de sa femme, qui disait — Charlotte ! viens donc ! tu vas renverser l'arrosoir, il soupira comme au sortir d'un rêve, et, revenant vers sa table couverte de papiers, il reprit une lettre déjà lue à plusieurs reprises, et qu'il relut encore avec une expression croissante d'horreur et de mépris. C'était une lettre de Paris, qui, en termes ménagés cependant, racontait les massacres des prisons, et apprenait à cet homme heureux qu'au-delà de l'oasis riante où se jouaient sa femme et son enfant, un autre monde existait, et que les charmilles et même les vieux remparts des châteaux étaient une faible défense contre le poignard des Marseillais et le fer du bourreau.

On frappa à la porte, et, avant qu'il eût pu répondre, un homme entra, l'air inquiet et d'un pas qui semblait hâté par l'agitation intérieure. Il était avancé en âge; ses cheveux simplement roulés et sans poudre, son costume tout brun donnaient plus de simplicité encore à une figure qui eût paru vulgaire sans une expres sion non commune de franchise et de bonté.

Eh bien! Vincent? lui dit le marquis, qu'annoncez-vous? Rien de bon, sans doute, si j'en crois votre visage.

— Non, monsieur le marquis, rien de bon, hélas! Le vent n'est pas aux bonnes nouvelles! Mon cher maître, j'en ai la conviction, vous n'êtes plus en sûreté ici... Les nouvelles de Paris ont soulevé les méchants paysans de nos environs, et les nôtres... les nôtres ne sont pas sûrs....

M. de Neuville pâlit : l'émotion de son intendant portait en son âme la conviction du péril; mais il réprima son inquiétude (ce n'était pas pour lui qu'il craignait!) et il écouta Vincent, qui, un peu calmé, reprit la parole :

— Les horreurs qui se sont passées à Paris

donnent de l'audace aux méchants, d'autant plus qu'il n'y a pas une main vigoureuse pour comprimer et réprimer. Les explications du ministre Roland ont accru le mal, monsieur le marquis, et voilà que toutes les provinces sont en feu. Voyez : cet indigne prêtre apostat, Lebon, travaille le pays au nord ; dans l'Artois cet ex-procureur, André Dumont, fait de son mieux ; depuis la Normandie jusqu'à Amiens, on donne la chasse aux bons prêtres et aux malheureux seigneurs ; des commissaires du pouvoir exécutif (ils ont des mots nouveaux pour ces nouvelles magistratures !) battent la campagne, se font signaler les suspects et les jettent en prison : on y entre, mais Dieu sait quand on en sort ! On renouvelle les municipalités, et voilà que le grand Christophe, pour notre malheur, est nommé maire de Dourier !

— Eh bien ? demanda le marquis.

— Eh bien ! ce gueux de Christophe est votre ennemi déclaré ; il ne se gêne pas pour le dire, au club des vrais patriotes et au cabaret de la Fédération.

— Que lui ai-je fait ?

— C'est à cause du procès pour les limites de son oseraie, que je lui ai intenté en votre absence, monsieur le marquis, afin de sauvegarder vos droits ; il n'a pu digérer le jugement.

— J'ai eu gain de cause, mais j'ai payé tous les frais, et, si ma mémoire est bonne, Christophe et sa famille ont vécu de nos secours pendant le rude hiver de 1784.

— C'est bien cela qui le fâche, mon cher maître ! Ces vipères-là mordent si volontiers le sein qui les réchauffa !... Et puis, il y a encore Bridelances, le meunier, à qui nous avons dû faire tant de procès-verbaux à propos de sa pêche et de ses engins défendus ; et Sylvain, le maître d'école, qui leur déclâme du Jean-Jacques au club ; furieux partisan de l'égalité, ce Sylvain...

— Son père était un si honnête homme !

— Il ne lui ressemble pas. Bref, mon cher, mon bon maître, ces méchants frélons murmurent contre vous ; ils se promènent dans le village, le bonnet rouge sur l'oreille, la pique à la main ; les bons n'osent souffler mot, tout le monde a peur et se cache, et je viens vous

supplier, au nom de madame, au nom de ce pauvre enfant qui va naître, de vous éloigner, Croyez-moi, monsieur le marquis, il est temps, il faut émigrer : vous n'avez pas un moment à perdre.... Écoutez votre vieux serviteur, que vous daignez appeler votre ami.

— Et ma femme? mon enfant?

— Monsieur, madame la marquise ne peut vous accompagner, elle touche au terme de sa grossesse. Daignez me la confier, je répondrai d'elle et de mademoiselle Charlotte sur ma vie.

— Comment ferez-vous, Vincent?

— Je l'engagerai à vivre tranquille et retirée, et j'espère qu'on ne l'inquiètera pas; de plus, j'ai quelques amis...

— Lesquels?

— Mon neveu, monsieur le marquis, qui est capitaine à l'armée de Sambre-et-Meuse, et enfin, s'il faut le dire, Robespierre lui-même, dont j'ai bien connu le père : nous avons étudié ensemble au collége de Saint-Vaast.

— Faible appui que ce souvenir!

— Monsieur, ne craignez rien : nous les défendrons, nous les sauverons, et je vous jure,

sur ma foi, de chrétien et d'honnête homme, dès que votre enfant sera né et madame la marquise rétablie, je vous les conduirai moi-même, j'émigrerai avec elles.

— Mon bon Vincent !

— Ne balancez pas, monsieur, partez, je vous en supplie ! les moments valent des heures.

— Les quitter !

— Pour les retrouver, pour vivre heureux avec elles : l'orage n'aura qu'un temps.

On entendit en ce moment un pas rapide dans la galerie qui précédait le cabinet, la porte s'ouvrit, et la marquise, tenant sa fille par la main, entra précipitamment. Elle était extrêmement pâle, et ses genoux tremblants ne la soutenaient pas. Le marquis effrayé la prit dans ses bras et l'appuya contre sa poitrine :

— Oh ! mon ami, s'écria-t-elle, il faut fuir, il faut émigrer ! je viens de voir un si affreux spectacle.....

Elle ne put achever : ses larmes l'interrompirent. — Je suis sûre qu'ils veulent vous tuer ! reprit-elle enfin : j'étais allée jusqu'au village

pour voir la pauvre Monique, qui est malade; mais je n'ai pu aller chez elle : la rue était remplie d'une bande de forcenés qui hurlaient la *Marseillaise,* qui chantaient, criaient, dansaient... Ils portaient quelque chose au bout d'une pique; et, quand ils m'ont aperçue, l'un d'eux, c'était le fils du meunier, est venu me mettre cet horrible objet sur le visage, en criant comme un démon : — Tu vois ce cœur de bœuf? demain, nous porterons comme çà le cœur de ton marquis... A bas les aristocrates ! — Je ne me suis pas évanouie, je suis revenue pour vous dire.....

Un flot de larmes l'interrompit encore :

— Il faut fuir ! il faut émigrer : car il faut que vous viviez !

— Vous voyez, monsieur le marquis, ajouta Vincent.

Sur le visage de M. de Neuville se peignait une angoisse déchirante : il regardait sa femme affaissée, tout en pleurs, sur son épaule, son enfant qui fixait sur lui des yeux tristes et interrogateurs, et il se demandait s'il pourrait se résoudre à les quitter, ces deux charmantes

fleurs appuyées sur lui, comme un beau rosier et une frêle clématite enlacées au tronc d'un chêne. La pâleur, les larmes, la souffrance physique pouvaient voiler et non altérer la grâce de Delphine; son pur visage de camée, encadré dans de longues boucles blondes *à la Dauphine*, avait encore la finesse et la transparence qui ornent si bien les visages de seize ans; la marquise en avait vingt-et-un; mais la douceur, l'ingénuité de sa physionomie la faisaient paraître plus jeune encore; dans ses limpides yeux bleus, comme dans son geste et son attitude timides, se peignait la faiblesse qui cherche autour d'elle un soutien. La petite Charlotte ressemblait singulièrement à son père : elle avait comme lui des traits accusés, une pâleur brune et saine, de courts cheveux noirs ondulés autour d'un grand front et des yeux bruns dont un rideau de cils modérait l'éclat. Elle ne pleurait pas, mais son regard était profondément triste et demandait pourquoi ceux qu'elle aimait n'étaient pas heureux.

— Monsieur le marquis, reprit Vincent, n'hésitez pas : vous pouvez vous échapper par

les bois, en suivant les sentiers où nous avons tant chassé quand nous étions jeunes; vous pouvez gagner Étaples et le bord de la mer : là, vous trouverez une barque avec Rémy, votre ancien maître de timonnerie, qui fait aujourd'hui le cabotage; il vous portera en Angleterre..... Vous serez sauvé, et dans deux mois madame la marquise et vos deux enfants vous rejoindront.

— Mon ami, partez, s'écria-t-elle. Oh! si vous aviez vu ces atroces figures!

— Fuir! dit-il, et vous quitter!

— Pour nous rejoindre.

— Il n'y a pas de temps à perdre, monsieur, insista Vincent. J'ai apporté l'argent des derniers fermages.....

— Vous aviez donc prévu mon départ, mon cher ami?

— Oui, monsieur, et je le concertais avec ce brave Rémy, qui donnerait son sang pour vous, et avec le vieux Nicolas, le garde-chasse, qui va vous accompagner.

Il jeta un dernier regard autour de lui, sur

ce cabinet où il avait passé de tranquilles heures, sur ces vieux portraits qui lui faisaient compagnie, et enfin sur ces êtres chéris qu'il fallait quitter.

— Adieu! dit-il d'une voix étouffée! adieu, ma bien aimée! ne m'oublie pas! et toi, Charlotte, pense à ton vieux père!

Il lui fit une croix sur le front; l'enfant éclata en larmes et se jeta à son cou. Delphine lui tenait la main et lui répétait avec une expression de terreur navrante:

— Ah! fuyez! s'ils allaient venir!

Vincent avait apporté un chapeau rond, un surtout de couleur sombre et deux pistolets. Le marquis prit ces vêtements, et, avant de boutonner le surtout, il remit aux mains de Charlotte la croix de Saint-Louis, en disant:

— Garde-la toujours! Vincent lui tendit le portefeuille et les armes, un dernier adieu s'échangea dans les sanglots, et le marquis quitta en fugitif l'ancien domaine qui, depuis sept cent ans, appartenait à ceux de sa race. Une pensée le préoccupait en ce moment plus que le danger, plus que la ruine; il pensait à sa

femme, si jeune, séparée de lui par tant d'années, et il se disait : Me regretterai-t-elle longtemps ? Ce doute était la blessure invisible qu'il devait emporter dans l'exil.

III

LE FEU

Semblable aux morts de la ballade, la Révolution allait vite. Comme un signal qui se répète sur les hauteurs, elle volait de ville en ville, de hameau en hameau, reproduisant, avec une uniformité désespérante, ses menteuses tirades et ses tragédies sinistres. Partout elle trouvait les mêmes éléments : des gens vertueux, bons, pieux, préparés à la mort, mais non à la résistance ; un peuple en délire, que quelques meneurs poussaient haut la main au meurtre, à l'incendie, au pillage. Les crimes les plus atroces trouvaient à la tribune des voix pour les absoudre : car, en bas, c'était

le règne des sicaires, et en haut, celui des sophistes.

Le caractère du peuple français, naturellement doux et généreux, s'altéra à voir ces spectacles de sang, de même que son jugement se pervertit par les doctrines empoisonnées que lui versaient, chaque soir et chaque matin, les clubs et les gazettes. Le moindre village avait ses rhéteurs aux bras nus et aux hideux visages; le *Père Duchesne* arrivait dans les hameaux reculés, et c'était enivrés par ces excitations meurtrières que les paysans se ruaient sur les manoirs qui avaient protégé leurs ancêtres, sur les monastères qui les avaient nourris, sur les croix du chemin où leurs mères avaient prié... Ce vertige coûta à la France son sang le plus noble, comme ses plus antiques et ses plus curieux monuments. Les vieux châteaux qui avaient résisté aux Anglais, aux reîtres, aux Espagnols; d'où étaient sortis, à la tête de leurs valeureux soldats, les héros des Croisades et de Taillebourg, les compagnons de Jeanne d'Arc, les frères d'armes de Bayard, les fidèles de Henri IV, les officiers

de Louis XIV; ces vieux châteaux, gardiens de tant de souvenirs, tombèrent sous le marteau; les abbayes, dont les premiers habitants avaient évangélisé les païens, défriché les vieilles forêts de la Gaule, et enseigné, pendant de longues générations, les fils du roi et du paysan, les abbayes furent livrées aux flammes ou vendues à l'encan; les villes perdirent leur couronne et les villages leur fleuron.

La journée du départ de M. de Neuville s'écoula pesante. Delphine, accablée de crainte, se tint retirée dans sa chambre avec sa fille, prêtant l'oreille à tous les bruits, croyant saisir dans les rumeurs de la campagne des sons de mauvais augure, des menaces de mort, des cris de destruction. Elle tremblait pour son mari, pour sa fille, pour elle-même; son enfance insouciante, sa jeunesse, entourée des soins et des prévenances d'un mari tendre et dévoué, ne l'avaient pas préparée à ces angoisses; jamais elle n'avait souffert, et sa première épreuve s'offrait à elle terrible et réelle. Pendant ce temps, Vincent avait fermé les issues du château, et debout dans l'étroite

tourelle qui dominait la porte d'entrée et qui jadis, en temps de guerre, avait servi au guetteur, il regardait du côté du village. De loin, cette humble ruche, si paisible d'ordinaire, semblait agitée; à toutes les portes flottaient des drapeaux tricolores, surmontés du bonnet phrygien; le tambour battait et des ruelles, des sentiers sortaient des hommes en habits sordides, qui portaient tous, sur le bonnet ou sur le chapeau de larges cocardes; la plupart étaient armés, les uns avec des piques, que l'on délivrait dans les mairies aux bons citoyens, d'autres avec de vieux mousquets, rapportés peut-être de Lens ou Fontenoy, d'autres enfin simplement avec des fourches et des bâtons. Isolés, ils avaient des physionomies patibulaires; réunis, ils acquéraient quelque chose de vil et de menaçant à la fois. Vincent les reconnut tous : c'étaient les mauvais sujets du village et des hameaux voisins, les repris de justice, les braconniers, les maraudeurs, les ivrognes, les fainéants. Christophe les conduisait en brandissant un vieux sabre; au coin d'une rue, le maître d'école, juché sur un ton-

neau, les harangua, et le vent apporta jusqu'aux oreilles de l'intendant ces mots, répétés avec emphase : — *Esclavage* — *féodalité* — *droits du seigneur* — *tyrannie* — *liberté* — *vengeance...* — Il remarqua qu'aucun fermier respectable, qu'aucun des vieux laboureurs estimés dans le pays, n'était mêlé à ce groupe ; mais il n'en espéra pas mieux : les braves gens se cachaient et laissaient faire.

La harangue, coupée plusieurs fois par des vociférations, fut couronnée par un long séjour au cabaret :

— Ils y resteront peut-être sous la table ! se dit Vincent. Mais des hurlements féroces, que dominait l'admirable et sinistre *Marseillaise*, lui firent perdre cette espérance. La troupe approchait du château : on voyait, au soleil couchant, briller les piques et les faulx, et, à la pointe d'une hallebarde, Vincent distingua le cœur saignant qui, le matin, avait épouvanté la marquise. Ils approchaient en criant, et Christophe franchissant le pont de pierre, frappa du pied et de la crosse à la porte du manoir. L'écho des voûtes renvoya le bruit : Vincent

n'ouvrit pas. De nouveaux coups retentirent, et une clameur redoutable s'éleva vers le ciel.

— La porte tombera ! se dit le vieillard, et ils deviendront plus furieux encore.

Il descendit et tourna lentement la clef.

— Que voulez-vous ? dit-il.

— Le marquis ! le scélérat ! criait Christophe. Où est-il que nous en fassions bonne justice ?

— M. le marquis est absent, répondit Vincent.

— Tu mens !

— Je vous donne ma parole que mon maître est parti.

— Tu mens, comme un esclave que tu es ! dit Christophe. Suivez-moi, vous autres ! nous trouverons l'aristocrate dans un coin de la vieille taupinière.

— Quand nous devrions la démolir ! cria une autre voix, et la troupe tout entière se précipita sous la voûte, où pendait encore la herse impuissante et rouillée, et, dans un élan sauvage, elle parcourait les appartements du rez-de-chaussée, Christophe cherchant sérieusement le marquis, et ses compagnons,

qui chancelaient sous le poids de l'ivresse, s'amusant, avec une brutalité stupide, à piller, renverser, détruire tout ce qui leur tombait sous la main. En peu d'instants, ces grandes salles embellies par plusieurs générations, furent dévastées comme si une armée ennemie y eût campé : les meubles brisés jonchaient la terre; on marchait sur les éclats des glaces et des précieuses porcelaines; les grands portraits étaient criblés de coups de piques, et il semblait que les regards de ces chevaliers, de ces magistrats, de ces nobles dames, suivaient indignés les vils profanateurs.

— Il n'est pas ici! montons! s'écria Christophe, en donnant un dernier coup de sabre dans le portrait du père du marquis : montons! je connais le chemin.

Madame de Neuville était tombée à genoux, sa fille entre les bras, et, presque mourante, elle attendait son sort. Vincent, dont la horde ne s'était plus occupée, était auprès d'elle. Le corridor trembla sous des pas lourds et rapides; la porte dorée tomba, et, comme une

meute de dogues enragés, la bande pénétra dans cette chambre blanche, élégante, recueillie, que le marquis avait arrangée avec amour pour sa jeune épouse.

— Où est ton mari? hurla Christophe en se précipitant vers elle.

Elle ne put répondre : sa belle tête fléchit, pâle comme un liseron qui se fane; elle s'évanouit, et son bras, qui enserrait la taille de sa fille, se dénoua. Charlotte se mit devant elle, et elle regarda Christophe avec des yeux dont la fierté native était adoucie par des larmes.

— Monsieur, dit-elle, ne faites pas de mal à maman!

— Qu'est-ce que tu dis? petit crapaud! Et il voulut l'écarter; mais elle se jeta sur le corps de sa mère et l'embrassa étroitement, en répétant :

— S'il vous plait, monsieur, ne la touchez pas, elle est malade!

— Christophe, interrompit Vincent, vous me connaissez, vous savez que je ne mens pas : je vous jure sur mon salut éternel, que monsieur le marquis est absent.

— Alors, cette femme et ce marmot sont femme et fille d'émigré?

Vincent baissa les yeux.

— Leurs biens, en vertu de la loi, sont dévolus à la Nation. Cette femme étant suspecte, sera gardée dans sa maison jusqu'à ses couches, et après, le procureur de la Nation en disposera. La nation est clémente jusque dans ses rigueurs : elle sait ce qu'on doit à la nature et à la maternité, mais quand la citoyenne Neuville aura rempli son office, gare! Allons! en route! citoyens : nous reviendrons plus tard. Bridelances, Thomas, Bonvoisin et le citoyen Brutus seront de garde jusqu'à demain dans ce ci-devant château. En route!

Allons! enfants de la patrie!
Le jour de gloire est arrivé!

Ils partirent. Avaient-ils été touchés par l'innocente Charlotte, par l'aspect navrant de sa mère? Christophe avait-il conçu quelqu'autre dessein? On ne pouvait rien deviner. Mais on pouvait tout craindre et tout soupçonner. Madame de Neuville restait prisonnière, avec

une menaçe de mort suspendue sur la tête; et, en se retirant, les pillards mirent le feu aux granges et aux communs du château. L'incendie dura toute la nuit, sans qu'aucun secours humain arrivât à la triste châtelaine: pourtant, les murs du vieux manoir résistèrent, et Vincent, aidé de quelques serviteurs, put éteindre la flamme, qui avait léché une partie de la toiture. Le château, dévasté, noirci, resta debout; la ferme, les étables, les granges n'offraient plus au matin qu'un amas de débris fumants.

Madame de Neuville revint à la vie au milieu de ces scènes de désastre, mais elle était si malade, si profondément abattue, que la terreur même ne l'agitait plus, elle souffrit cruellement pendant quelques jours, et elle mit au monde, avant le terme, un enfant qui ne vécut que douze heures, fleur flétrie avant que d'éclore, et qui, née dans les larmes, l'abandon, la frayeur, disparut, comme disparaît dans un tourbillon d'orage la feuille arrachée à son buisson natal.

Christophe attendit avec magnanimité le

rétablissement de madame de Neuville; mais quand, au mois de novembre, elle put se tenir debout, il vint, accompagné du commissaire exécutif, et la fit conduire, ainsi que Charlotte, dans la prison de détention d'Amiens.

Quinze jours après, le château et son mobilier furent vendus et acquis par ce même Christophe. Le maître d'école acheta la ferme et les prairies qui touchaient à sa maison, et le commissaire du pouvoir exécutif eut, pour sa part, la massive argenterie des Neuville, et une partie de la bibliothêque et du chartier, car il était curieux de livres et d'antiquités. C'était là, d'ordinaire, le côté secret de ces cruelles tragédies.

IV

EN PRISON

Nobles et prêtres, gens riches et gens lettrés, paysans, ouvriers, domestiques, toutes les classes étaient représentées dans la maison d'arrêt d'Amiens. La plupart des pauvres moutons

> Pendus au croc sanglant du charnier populaire

n'auraient pu dire quel crime les avait amenés en cet antre de mort. Les uns avaient hautement blâmé les actes sanglants de la Révolution, les autres s'étaient tû tout simplement; quelques-uns avaient assisté à la messe dans une

cave, ou caché un prêtre dans le grenier de leur maison; beaucoup étaient riches et leurs richesses faisaient envie; beaucoup aussi étaient pauvres et se trouvaient avoir déplu au savetier ou au fripier qui présidait le club; il y avait là des femmes qui étaient belles... les proconsuls les avaient mises en lieu sûr... des enfants... ne fallait-il pas noyer les aristocrates au berceau? Le nombre des détenus se trouvait si grand, les angoisses personnelles si vives, que la présence de madame de Neuville et de sa fille fut à peine remarquée. On les logea dans un cabinet bas, obscur; on leur apporta deux fois par jour une misérable nourriture, et on les laissa dans l'attente de leur destinée.

Delphine n'attendait ni n'espérait rien : elle était atterée sous cette main qui, frappant coup sur coup, l'avait dépouillée de son rang, de sa fortune, de ses affections. Le souvenir de son mari, perdu pour elle, portait la désolation dans son âme; la vue de sa fille, qui, bientôt peut-être, serait seule, abandonnée, provoquait ses larmes; la crainte de l'échafaud jetait sur toutes ses pensées un voile d'épouvante... Elle

le voyait là, dressé pour elle; il lui semblait qu'elle assistait à son propre supplice, et, d'avance, elle en ressentait l'horrible agonie.

La marquise de Neuville, enfant des dernières années d'une société légère, n'avait pas au cœur cette foi triomphante qui méprise le monde en vue de l'éternité, ni cette immuable espérance qui jette son ancre dans le sein de Dieu même, ni cet amour qui, du milieu des délices de la terre, soupire après l'Invisible : sa foi était faible, son ignorance de la religion profonde, et la prière machinale qui tombait de ses lèvres tremblantes ne consolait pas son cœur. Les journées pesaient d'un poids intolérable : elle dormait vers le matin d'un sommeil fiévreux, se levait tard de cette pauvre couche, autour de laquelle voltigeaient tant de sombres rêves. Alors, fidèle encore à quelques traditions d'élégance, elle habillait soigneusement sa fille et s'habillait elle-même; elle cherchait à mettre un peu d'ordre dans sa cellule étroite, mais elle y réussissait mal, car ses mains délicates n'étaient pas habituées au travail : la quenouille et la lourde tapisserie de nos aïeules

les auraient fatiguées. A ces premiers soins, qui forcément la distrayaient, succédait une langueur accablante. Elle parlait un peu à Charlotte, assise à ses pieds; parfois elle travaillait machinalement à un petit ouvrage de frivolité qui ne devait pas servir, mais elle avait trouvé dans la poche de sa robe la navette et le fil; et surtout, et toujours, elle songeait, elle pleurait!

Elle allait au préau à l'heure où les porte-clefs y chassaient les prisonniers, et elle s'asseyait, triste, sur un banc, regardant passer ces visages divers, tous éprouvés, tous inquiets, tous empreints de la fièvre des mauvaises nuits et des jours sans repos. Quelques personnes lui parlaient et la plaignaient en voyant à ses côtés cette enfant charmante; mais bientôt les captives revenaient au sentiment de leurs propres peines et de leurs angoisses, que l'avenir devait bientôt justifier. Une seule d'entr'elles témoignait à madame de Neuville un intérêt constant : c'était une personne de trente ans, sans beauté, sans éclat, qui se trouvait renfermée dans cette antichambre de la guillotine, parce

qu'elle avait donné asile à plusieurs prêtres; on la nommait mademoiselle Calixte d'Offremont; tout Amiens connaissait ses bonnes œuvres et sa vie angélique. Cette pieuse et douce fille, qui envisageait la mort pour elle-même avec une fermeté virile, ressentit une compassion indicible à la vue de ce groupe mélancolique que formaient cette jeune mère promise à l'échafaud et cette enfant promise au deuil et à l'abandon. Charlotte surtout, seule, sans jeux et sans étude, sérieuse au matin riant de la vie, lui inspira une sympathie extrême : elle voulut lui consacrer ses dernières heures, et, puisque Dieu lui laissait encore quelques jours d'existence, les employer à graver la divine image dans cette jeune âme digne de la recevoir.

Elle était connue du geôlier, à la famille duquel elle avait rendu un grand service, et elle obtint la permission de visiter Delphine dans sa cellule et de recevoir Charlotte dans la sienne. Elle passait des heures auprès de la marquise, l'encourageant, la consolant avec douceur, tâchant de fixer en Dieu cet esprit

faible, mobile et passionné; quelquefois, de ses mains accoutumées au labeur de la charité, elle nettoyait, arrangeait la chambre de la pauvre captive, la lavait avec de l'eau qu'elle allait chercher elle-même; elle y apportait quelques petits meubles, quelques fleurs que la fille du geôlier lui avait donnés; elle refaisait le lit, et, quand elle avait donné à cette triste demeure une certaine grâce, quand Delphine lui paraissait plus calme, alors elle emmenait Charlotte. Elle causait avec elle, elle la faisait lire, elles priaient ensemble, et Charlotte se souvint toute sa vie, de cette amitié née au jour du malheur et de ces leçons données en prison, pendant que le tribunal révolutionnaire siégeait dans la ville. La cire de son âme reçut alors une empreinte qui ne s'effaça plus.

Vers la fin du mois de décembre, la fille du porte-clefs glissa un jour un billet roulé dans la main de madame de Neuville. Elle l'ouvrit à la dérobée, avec une émotion indicible, et reconnut l'écriture de Vincent :

« M. le marquis est heureusement arrivé en

« Angleterre. Je n'ai pu, Madame, vous le « dire plus tôt. *Laissez-vous oublier :* Dieu « vous protégera et vous réunira à mon digne « maître. Des amis veillent sur vous. »

— Puis-je répondre? demanda madame de Neuville, lorsque la jeune fille entra chez elle.

— Non, certainement, je ne m'en chargerai pas... Tenez-vous tranquille, citoyenne : c'est tout ce qu'on vous demande.

Si faible que fût cette lueur d'espoir, elle soutint cependant la pauvre Delphine : le sentiment cruel de l'abandon avait disparu, elle parvenait à ne plus se regarder comme une victime inévitablement vouée à l'immolation, et au désir qu'elle avait de vivre vint se joindre un courage né de l'espérance. Elle obéit avec scrupule au conseil de Vincent — se laisser oublier — elle parut plus rarement au préau, ne se mêla jamais aux conversations générales, évita de toutes les manières d'attirer sur elle une attention funeste, et se forma de sa cellule comme une retraite où il lui semblait que juges et bourreaux ne viendraient pas la chercher.

Le terrible hiver de 1793 et le printemps, l'été, l'automne non moins terribles, avaient fui, la tête du roi était tombée, les Girondins avaient payé de leur vie un semblant d'opposition, la Terreur régnait seule. La population des prisons se renouvelait sans cesse, et leur physionomie avait changé. A la tristesse des premiers mois avait succédé une agitation fébrile : chacun attendait le coup de cloche qui le convoquerait au tribunal, l'appel funèbre qui, retentissant *dans les longs corridors sombres*, annoncerait le supplice; le roulement de la charrette, où le rang, le pouvoir, l'innocence, le crime, le jeune âge, la vieillesse, avaient un sort égal. Cette attente d'une mort certaine, mais incertaine pour le jour et pour l'heure, entretenait chez les prisonniers, même les plus fermes, même les plus résignés, une inquiétude involontaire.

Quelques-uns (et c'étaient ceux qui avaient vécu d'une vie mondaine et dissipée) cherchaient bruyamment à se distraire : ils se rassemblaient au préau et dans les corridors, ils causaient avec de faux-semblants de gaieté,

ils jouaient... quels jeux funèbres! ils riaient... quels déchirants éclats de rire! Delphine se cachait dans sa cellule quand elle entendait ces bruits d'une joie menteuse; elle retenait Charlotte auprès d'elle, et c'était avec des frémissements qu'elle prêtait l'oreille à une clameur plus sinistre encore, celle de la voix qui proclamait le nom des prisonniers cités pour le lendemain à la barre redoutable.

Parmi tant de créatures agitées, souffrantes, regrettant la vie, redoutant la mort, une seule semblait revêtue d'une égide céleste, toujours tranquille, toujours égale à elle-même. On lit, dans les Annales de l'Église de Lyon, qu'on vit comparaître, au milieu des martyrs, dans l'amphithéâtre, parmi le terrible appareil des supplices, une jeune esclave, nommée Blandine, pour laquelle tous tremblaient, tant son corps était faible et son âge tendre encore. Mais dans cette enveloppe délicate habitait une âme intrépide : Blandine surmonta les tourments, Blandine brava les proconsuls, et le Dieu des martyrs voulut qu'elle vécût la dernière, afin d'exhorter à la mort ses compa

gnons de gloire, comme la mère des Machabées avait exhorté ses enfants. Ainsi, par une Providence spéciale, Calixte survécut à ces légions de victimes, ombres tremblantes qui se succédaient au cachot, devant les juges, entre les mains du bourreau; elle put exercer auprès d'elles son céleste apostolat. Elle avait vu tant de misères, elle avait tant compati, tant consolé, qu'elle connaissait la voix qui parle au cœur, et toutes les prisonnières croyaient voir une amie dans cette étrangère, qui les encourageait avec une si pieuse tendresse sur le chemin désolé dont l'issue était la mort. Aux femmes tristes, accablées, qui regardaient en arrière, qui cherchaient à travers les barreaux de la prison un être chéri, elle adressait des mots d'espoir : elles ne seraient pas oubliées, elles vivraient dans la mémoire de ceux qu'elles aimaient, et Dieu protégerait, à cause d'elles et de leur sang répandu, leur famille et leurs amis. A celles qui redoutaient la mort, elle parlait du ciel, et il semblait que, comme Étienne, elle le vît ouvert et resplendissant; à celles qui ne pouvaient pardonner au dénonciateur, au

juge, aux tyrans qui envoyaient tant d'innocents à l'échafaud, elle parlait de Jésus-Christ mort sur la Croix. Et quand elle avait soulagé, rassuré, adouci, le ministère sacré du prêtre achevait son œuvre : car Dieu permettait que toujours un prêtre, instrument des divines miséricordes, se trouvât parmi les captifs. Ce fut ainsi que, pendant plus de vingt mois, Calixte envoya devant elle au ciel des cohortes d'âmes, qui lui devaient en partie leur salut; mais elles l'appelèrent : des demeures éternelles, elles tendaient leurs bras amis vers cette noble créature dont la terre n'était pas digne, et, le 7 Thermidor, Calixte d'Offremont parut à son tour devant le tribunal révolutionnaire. Lorsqu'elle revint, son visage, calme d'ordinaire, respirait une joie et un enthousiasme inexplicables. Elle embrassa Delphine, qui était venue au devant d'elle, et lui dit :

— Félicitez-moi : demain je serai avec mon Dieu!

— Vous vous réjouissez, lui dit madame de Neuville, hélas! et nous, que deviendrons-nous?

— Chère amie, je vous quitte; mais Dieu, notre Dieu, notre Père vous abandonnera-t-il? Oh! prenez courage : quelque chose me dit que de meilleurs jours vont se lever; vous ne périrez pas, vous ne quitterez pas votre fille, et tant d'innocentes victimes n'auront plus besoin qu'on les encourage au supplice... Mais, chère Delphine, ne soyez pas jalouse de mon bonheur : je quitte ce monde de misères et je vais à mon Dieu, à Celui que j'ai uniquement aimé et désiré; je vais le posséder, contempler à leur source la Beauté et la Bonté éternelles et je ne serais pas heureuse! Mon âme déborde de joie... Oh! comme je prierai pour vous! pour ma chère Charlotte!

— Mais tu t'en vas! tu vas mourir! nous serons séparées!... dit l'enfant, en pleurant et en s'attachant à ses genoux.

— Pour si peu de temps! dit Calixte en souriant. La vie me paraît aujourd'hui comme un petit nuage, une faible vapeur perdue dans un espace éclatant de lumière. Qu'on est heureux d'avoir aimé Dieu! Écoute, Charlotte, — elle prit l'enfant dans ses bras — écoute : souviens-

toi qu'en prison, au tribunal, près de l'échafaud, je n'ai pas cessé d'être parfaitement heureuse, parce que je me confiais en Dieu; confie-toi en lui, sers-le, aime-le... me le promets-tu?

— Oui, dit l'enfant avec gravité, je me souviendrai toujours de cela.

Calixte embrassa Delphine à plusieurs reprises et lui dit enfin ce mot : *adieu*! si terrible en ces circonstances. — Ne puis-je rien pour vous? demanda la marquise en serrant les mains de son amie.

— Rien, que prier! Mes biens sont confisqués, mes frères et mes sœurs se trouvent en sûreté : je n'ai ni souci ni inquiétude... Seulement, si vous voyez un jour quelqu'un des miens, dites que je suis morte en les aimant tous et que je les prie de pardonner à nos ennemis. Adieu, ma chère amie, vivez! adieu, Charlotte, pense à Dieu!

Une heure après, elle montait dans la charrette en encourageant encore ses compagnes d'infortune. Quand de loin elle vit l'échafaud, elle chanta d'une voix douce et ferme le *Ma-*

gnificat, et l'hymne virginale s'acheva dans les cieux.

C'était le 7 thermidor. Delphine vivait encore le 9... elle était sauvée : le 12, la prison d'Amiens s'ouvrait, et, sur le seuil, elle trouva Vincent, vieilli, blanchi sous le poids de deux années d'angoisses. Il fondit en larmes en la voyant, en embrassant Charlotte, et il s'écria :

— Pourquoi faut-il que je sois seul ici?

— Mon mari? dit Delphine avec une douloureuse inquiétude.

— Hélas! madame, je n'en ai aucune nouvelle.

V

APRÈS L'ORAGE

Vincent conduisit les pauvres captives dans une petite maisonnette cachée au fond d'un des faubourgs d'Amiens.

— C'est ici que j'ai vécu, dit-il. C'est bien triste, bien indigne de vous! madame la marquise!

— Quand on sort de prison, tout paraît beau. Ah! mon cher Vincent, quel bonheur d'être libre et en sûreté! C'est à vous, j'en suis sûre, à vous seul que je le dois.

Les joues pâles du vieux Vincent rougirent, et il détourna la conversation. La marquise jouit en paix durant quelques jours de ce sen-

timent de délivrance que toute la France, soulagée d'un affreux cauchemar, éprouvait avec elle : cette triste maison lui semblait un palais; cette table frugale, où son enfant s'asseyait avec tant de plaisir, un festin de roi, et il n'était pas jusqu'aux vêtements nouveaux que Vincent lui procura, qui ne lui parussent charmants dans leur simplicité républicaine. Mais ce premier mouvement de joie passa bien vite, et elle retrouva la réalité amère, les regrets pour le passé, les appréhensions pour l'avenir. Vincent n'avait pu se procurer aucune nouvelle du marquis; il est vrai qu'un sinistre cordon sanitaire existait entre les émigrés et leurs amis en France, et que cette absence de la patrie ressemblait à une mort anticipée : au temps de la terreur et longtemps après, la France demeura isolée du reste de l'Europe; les soldats gardaient les frontières, pendant qu'une police ombrageuse surveillait les citoyens : aux jours de la proscription, on n'osait écrire, car une lettre à un émigré était un arrêt de mort pour celui qui l'avait tracée, et plus tard, une guerre générale empêcha toutes les

relations avec l'étranger; les familles infortunées, scindées par des lois cruelles, s'ignoraient elles-mêmes; les exilés se demandaient si tous leurs amis avaient péri sur l'échafaud, et ceux qui n'avaient pu quitter le sol natal interrogeaient en vain les vents et les cieux pour savoir sur quel point du globe languissaient ceux qui leur étaient chers. On ne saura jamais combien, à ce fleuve de sang répandu sur la place publique, se mêlèrent de larmes silencieuses. « Un combat audacieux immortalise » un homme; qu'il tombe même, la poésie le » chante : mais les larmes, les larmes infinies » de ceux qui survivent abandonnés, aucune » postérité ne les compte, et le poëte se tait sur » les milliers de jours et de nuits passés dans » les pleurs, où une âme solitaire s'épuise et se » consume vainement à rappeler ceux qui sont » partis sans retour (1)! »

Madame de Neuville ressentait vivement ces peines; elle pleurait son époux et son protecteur, et, à peine échappée à la mort, elle envi-

(1) Gœthe, *Iphygénie en Tauride*

sageait avec effroi la vie qui se rouvrait devant elle. Vincent aurait voulu lui cacher la réalité de sa situation, mais il ne le pouvait; la nécessité le pressait, et un soir quand Charlotte fut couchée, il vint, contre son habitude, s'asseoir auprès de Delphine. Elle lisait un volume de Florian, *Guillaume Tell*, hymne à la liberté que cette musette bocagère avait chanté pour attendrir les tigres de la Révolution; sa belle tête reposait sur sa main : elle était gracieuse et digne sous cette coiffe de linon et cette petite robe d'indienne rayée. Vincent pensa à son maître et se sentit les yeux mouillés. Il soupira, et prenant enfin son courage à deux mains :

— Madame la marquise? dit-il.

Elle releva la tête, sourit doucement, et dit :

— Mon cher bon Vincent, ne m'appelez donc plus *madame la marquise* : hélas! c'est jouer gros jeu! il n'y a plus de nobles en France.

— Ils reviendront, répondit Vincent avec conviction, et vous serez alors, vous serez toujours une grande dame.

— En attendant, je suis une pauvre femme; je n'ai plus rien, Vincent!

— C'est trop vrai, dit-il en rougissant, comme s'il en eût été coupable.

— Et nous vivons ici à vos dépens !

— Ah! Madame la marquise, plût à Dieu que vous puissiez vivre à mes dépens! tout ce que j'ai ou je pourrais avoir n'est-il pas à vous? mes ancêtres ont servi ceux de monsieur le marquis depuis plus de trois cents ans; nous sommes, j'ose le dire, pour vous, moins que des parents, mais plus que des serviteurs...

— Ah! c'est bien! dit-elle en lui tendant la main.

— Jugez combien je suis malheureux, Madame, de ne pouvoir assurer votre existence et celle de mademoiselle, de la fille de mon bien-aimé maître. Il ne me reste presque rien, une petite rente de deux cents écus... ce n'est pas assez...

— Elle le regarda avec surprise : car son mari avait dit plus d'une fois que Vincent possédait une honnête fortune, qu'il employait surtout à secourir les pauvres et à faire élever ses neveux. Le vieillard rougit encore sous ce

regard, car il avait la transparence d'âme d'un petit enfant, et Delphine devina.

— Mon ami, dit-elle, mon cher ami, vous avez acheté ma vie au prix de votre avoir, n'est-il pas vrai? avouez-le.

— Pouvais-je vous laisser mourir? dit-il d'une voix étouffée, vous, vous si chère à mon maître, la mère de son unique enfant!

— Comment avez-vous fait?

— Je connaissais le greffier du tribunal : c'était un homme qui n'aimait pas le sang, mais qui aimait l'argent; je lui proposai d'abord une somme assez ronde pour reculer votre mise en jugement : gagner du temps, c'était tout gagner, et de semaine en semaine, de mois en mois, j'achetai sa complicité. Voilà tout! vous vivez et je suis bien heureux.

Delphine pleurait.

— Je vous dois la vie, mon ami, mon bienfaiteur, mon sauveur : comment vous rendre jamais ce que vous avez fait pour moi?

Il lui baisa la main et répéta :

— Je suis heureux! quand monsieur le mar-

quis reviendra, je pourrai dire mon *Nunc dimittis*!

— Il n'y a que lui qui puisse vous remercier; mais moi, Vincent, je vous regarderai toujours comme un père.

— C'est trop, mille fois trop, pour un peu d'argent que j'ai donné avec tant de joie...

Il surmonta son émotion, et, reprenant un ton plus tranquille, le ton de l'intendant qui explique Barême, il dit :

— Vous êtes sauvée, Madame, mais maintenant il faut vivre. Voici ce que j'ai l'honneur de vous proposer : quittons Amiens et allons à Paris : nous y vivrons mieux et plus sûrement. J'ai déjà obtenu (encore par le greffier) la carte de sûreté qui vous permet de quitter la ville et de circuler sur le territoire de la République. Une fois à Paris, vous vivrez cachée; moi, grâce à quelques vieux amis, je trouverai de l'occupation, et vous pourrez subsister ainsi que mademoiselle. Mon neveu Marcel, qui fait son chemin dans l'armée, reviendra, je l'espère, et j'userai de son crédit pour tâcher d'avoir des nouvelles de M. le marquis et de vous ouvrir la

route, afin que, s'il est possible, vous alliez le rejoindre. Ce n'est qu'un peu de patience à avoir. Ce plan vous convient-il?

— Ah! mon ami, je l'accepte avec une profonde reconnaissance. Vous me sauvez, vous me nourrissez, et vous me donnez un peu d'espoir : je vous dois tout et je m'abandonne entre vos mains.

DEUXIÈME PARTIE

VI

PARIS

Derrière le Jardin des Plantes, qu'on nommait jadis le Jardin du Roi, et dont Buffon, Thouin, Bernardin de Saint-Pierre avaient fait une espèce de musée du règne végétal, non loin de ses grands arbres, qui formaient au milieu des briques et des moëllons une oasis de verdure, s'élevait un petit pavillon isolé, qui peut-être avait servi aux plaisirs de

quelque grand seigneur, et qui, par son architecture maniérée et coquette rappelait le siècle de Louis XV. Mais il était bien déchu : un chétif libraire occupait le rez-de-chaussée et alignait derrière ses vitrages, entre des paquets de plumes et des cahiers de papier, le *Catéchisme républicain,* les *Tragédies de Marie-Joseph Chénier,* les *Souvenirs d'un Détenu,* par Riouffe, des traductions de l'anglais, par Laplace ou Morellet; et pêle-mêle, des idylles et des pamphlets; au premier, habitaient un professeur de violon, un tailleur pour femmes, et le commis d'une maison de banque; au troisième, des ouvrières; la maison n'avait point de portier, et le second de cette paisible demeure était occupé par un vieillard qui venait de province, une jeune dame, sa nièce sans doute, et une belle petite fille de neuf ans. Vincent n'avait pu mieux choisir, dans l'immense et bruyante capitale, que cette thébaïde reculée, où se trouvait de la verdure, et, ce qui était plus rare, de la sécurité. Les orages qui grondaient au centre de la ville, ne venaient pas retentir dans ce quartier solitaire, et il

semblait qu'il y eût, entre tous les voisins, un accord tacite, qui consistait à ne pas s'espionner et à laisser à chacun la liberté entière de sa pauvreté, de sa tristesse et de ses silencieux regrets du passé.

Vincent cachait avec un soin craintif le nom de la marquise : on la connaissait sous celui de madame Odon (le *de* et le *Saint* étant supprimés). Elle paraissait peu dans la rue, et ne connaissait de Paris que le Jardin des Plantes, où elle allait respirer, se promener un peu et rêver beaucoup. Vincent avait trouvé, après de longues et pénibles démarches, des écritures à faire; il *grossoyait* pour un procureur, il mettait au net les livres de deux ou trois marchands, et il faisait des comptes pour un munitionnaire. Ces travaux, plus compliqués que rétribués, fournissaient tout juste à l'existence étroite de ces trois personnes et au gage d'une petite servante, employée à la cuisine et aux gros ouvrages; l'argent était rare et les vivres d'un prix très-élevé : car à la Terreur avait succédé la famine, et Vincent pleurait parfois en voyant le pain grossier, les pauvres aliments

auxquels étaient réduites Delphine et son enfant. Il souffrait plus qu'elles et pour elles de ces privations matérielles, qui laissaient Delphine indifférente et qui n'empêchaient pas Charlotte de grandir et de se développer, comme ces fleurs attachées aux murs en ruines, que nul jardinier ne soigne, auxquelles seul le ciel donne l'onde et la chaleur, et qui, belles et robustes, jettent au vent leurs parfums ignorés.

La marquise souffrait, mais c'était au fond de l'âme : elle regrettait son mari, elle subissait ce tourment de l'incertitude, qui ne laisse de repos ni à l'imagination ni au cœur; elle tremblait pour l'avenir de son enfant, et, au milieu de ces peines trop réelles, elle endurait en silence le poids d'un écrasant ennui, qu'elle n'avait pas connu, même en prison, où la crainte du lendemain rendait courtes les heures présentes. Avec la liberté reconquise, la sève de la jeunesse s'était ranimée en elle; et cette vie étroite, murée, sans accidents, sans plaisirs, sans émotion, l'accablait, comme en été la chaleur du jour et l'uniformité du ciel acca-

blent les êtres faibles et les font céder à un languissant sommeil. Cet assoupissement, cet ennui, qui pèsent sur les heures, qui les rendent longues, qui laissent la place aux mauvais songes, n'est-ce pas là ce *démon du midi* dont parle l'Écriture? Madame de Neuville n'était pas préparée à ces assauts : les armes chrétiennes lui manquaient, et ni son enfance insouciante, ni sa jeunesse, entourée de protection et de tendresse, passée dans des jardins fleuris, ne l'avaient préparée à la vie de labeur et de soucis qui s'ouvrait devant elle. Parfois des aspirations inconnues s'éveillaient dans son âme : elle aurait voulu sortir, aller au grand air, parcourir cette ville immense, dont les dernières rumeurs arrivaient jusqu'à elle; séparée de la société des vivants, cloîtrée entre ce vieillard si dévoué, mais si simple, cette enfant si douce, mais si ignorante, elle aurait voulu côtoyer au moins une fois ce monde nouveau qui prenait la place de la société vieillie et décimée où elle avait vécu; jeter un coup d'œil sur ces hommes de guerre dont les noms étaient parvenus jusque dans sa retraite,

sur ces femmes belles et étranges, qui promenaient sous les vieux arbres des Tuileries les modes de la Grèce; s'assouvir enfin, par les yeux, de la vie qui renaissait autour d'elle; mais elle n'osait exprimer ces souhaits : car Vincent éprouvait contre tout ce qui était né de la Révolution, idées, institutions, personnes, une antipathie profonde. Les temps anciens étaient personnifiés en lui : aux Croisades, il eût porté la bannière de son seigneur et serait mort pour la défendre; en 1795, il se consumait de travail pour nourrir les dernières héritières du nom qu'il révérait, et plus il les voyait pauvres, obscures, abandonnées, moins il se réconciliait avec le nouvel état social, qui avait renversé la noblesse et anobli la roture. Cet homme si doux sortait de sa quiétude pour dire avec un accent indigné :

— J'ai rencontré la Notre-Dame de Septembre!

— Qui est-ce cela?

— Eh! madame Tallien! le peuple l'a baptisée ainsi, Madame, en souvenir des massacres des prisons.

— Mais je croyais qu'elle avait usé de son influence sur son mari pour le pousser à la modération : on devrait au contraire l'appeler l'ange de Thermidor; et l'on dit qu'elle est si belle?

— Oui, comme les Furies : elles étaient belles aussi, dit-on, répondit Vincent, qui se souvenait de ses études. Figurez-vous, Madame, qu'elle était vêtue comme jamais une honnête femme ne le sera : ses cheveux coupés courts et frisés, une robe blanche à la grecque, des camées magnifiques, volés sans doute à quelque malheureux noble, des sandales rouges aux pieds! Oui, j'ai vu ses pieds nus ornés de bagues! Se figure-t-on cela? Elle se promenait avec son mari et Barras, lui, un gentilhomme, mêlé à cette tourbe-là!

— Comme vous en parlez, Vincent! et votre neveu? n'est-il pas aussi un homme de la Révolution?

— Quelle différence, madame la marquise! le pauvre Marcel a été obligé de prendre du service : une fois sous les armes, le mousquet au bras et les Prussiens devant lui, il s'est

battu bravement, et il a bien fait; mais, Dieu merci! il est innocent de tous les crimes civils, innocent comme l'enfant qui vient de naître; tandis que Barras, Tallien et leur bande sont des terroristes qui ont eu peur de l'élément destructeur qu'ils avaient lâché. Ah! quel temps que celui-ci! et que ce peuple de Paris est oublieux. Il faut voir les boulevards! ils sont animés, gais, brillants, comme s'il venait de naître un Dauphin! Pourtant, on a la guerre à la frontière et la famine au-dedans; mais ceux qui ont pillé églises et châteaux jouissent et se repaissent : il est vrai que leur temps sera court...

Ces conversations revenaient souvent : car, chaque fois que Vincent avait reporté ses écritures chez son procureur, qui demeurait rue des Saussaies, ou chez le munitionnaire, qui occupait un charmant hôtel, rue Saint-Honoré, il voyait quelque nouveau personnage, quelque nouveau spectacle, qui, indices toujours renaissants des triomphes de la révolution, irritaient sa bile et faisaient bouillonner son sang, Il ne pouvait s'en taire, mais il ne se doutait

pas des sentiments qu'il excitait dans l'âme de madame de Neuville.

Ces moments de vivacité étaient courts; Vincent reprenait, avec son travail, sa sérénité coutumière : il n'était pas dénué de bonheur, ce pauvre vieillard, usé de travail et de soucis; il était heureux, car il aimait, car il se dévouait; il était heureux enfin, car les espérances immortelles vivaient en son sein. Sa piété avait toujours été vive et pratique, et dans ce Paris révolutionnaire, il avait cherché les consolations de la foi. Quand la Rome des Césars courait aux fêtes de l'amphithéâtre, les Chrétiens priaient dans les Catacombes; quand Paris; sortant des tragédies de la Terreur, se précipitait avec délire dans les spectacles, les bals, les promenades, des fidèles, réfugiés au fond d'une cave, dans l'angle d'un grenier, assistaient aux divins mystères, entendaient la voix de leurs pasteurs proscrits et priaient pour la France... Vincent avait su les découvrir et priait avec eux.

Il avait parlé à Madame de Neuville de ces réunions, dangereuses encore, puisque les lois

ne les autorisaient pas; il espérait qu'elle l'y suivrait et qu'elle y conduirait son enfant, afin de la tremper aux grandes eaux du christianisme. Mais Delphine parut effrayée, et elle répondit :

— Ne me pressez pas! j'ai trop souffert en prison pour moi et pour Charlotte, et j'irais m'exposer à un nouveau péril! Non, Dieu ne demande pas cela.

— Pourtant, Madame, les personnes respectables qui sont à Paris, ne manquent pas cette occasion de faire leur devoir, et mademoiselle Charlotte verrait là...

— Quoi ? mon cher Vincent.

— Comment on sert Dieu, dit-il timidement.

— Vous le lui apprendrez, vous.

— Si vous me permettez de l'y conduire! un enfant ne peut se compromettre.

— Nous verrons... quand les temps seront plus calmes...

Il attendit avec patience; mais il prit soin, tous les soirs, d'enseigner à l'enfant le cathéchisme et l'histoire de l'Église, qu'il savait bien. Quelquefois il économisait sur ses dé-

penses personnelles, si étroites déjà, et il se donnait la joie de rapporter à Charlotte, avide de lectures, quelques bons livres : elle eut ainsi les *Mœurs des Israëlites* de Fleury, les *Hymnes sacrées* de Lefranc de Pompignan, un ou deux volumes dépareillés de *Racine*, un autre de madame de *Sévigné*, et son éducation se faisait dans les vieux livres et avec les leçons de son vieil ami. Il tenait à honneur de lui léguer sa belle écriture, et Delphine enseignait à l'enfant les ouvrages de main, qu'elle exécutait elle-même avec une adresse extrême. Charlotte ne connaissait aucun plaisir, mais elle n'était pas malheureuse : la vivacité de ses affections suffisait à sa vie, et une promenade au Jardin des Plantes, à côté de sa mère, lui paraissait une grande et douce distraction.

On comprend que, dans cette existence close, une visite fût un événement. Un jour, le professeur de musique qui habitait le premier, se présenta chez ses voisins ; il venait en visiteur. Il semblait appartenir à la société polie, et, sous les vêtements du nouveau régime, le frac en queue de morue, l'immense cravate blanche,

le petit chapeau rond perché sur les vastes cadenettes, il conservait un air et des manières de l'ancien temps. Il salua très-profondément madame de Neuville, et, après quelques mots d'excuses, s'adressant à Vincent, qui était assis devant son bureau chargé de paperasses :

— Mon cher voisin, dit-il, on assure que vous vous occupez d'écritures, et je ne crois pas être indiscret en supposant que le malheur des temps vous a réduit à demander votre existence à un travail honorable. Moi aussi, j'étais plus heureux jadis : j'ai eu l'honneur de donner des leçons à Madame Royale, et aujourd'hui je cours le cachet, et j'ai pour élèves, des enfants de Jacobins!

— Au moins, Monsieur, trouvez-vous une ressource dans vos talents, dit la marquise.

— Petite ressource, Madame! on me paye en assignats, et mes élèves me font, en général, peu d'honneur ; ils chantent mieux le *Çà ira* que les airs légers de Dezède. Cependant j'ai dans le quartier des Halles un petit Pélopidas qui va bien : il joue comme un ange mon pot-pourri du *Déserteur*. Mais revenons. J'ai su

que Monsieur s'occupait d'écritures, et j'ai pensé que peut-être il voudrait bien copier de la musique : je fournis des partitions à mes élèves, mais je ne puis suffire à la besogne et je désirerais la partager.

Vincent fut saisi de tristesse à la vue de cette ressource imprévue qu'il ne pouvait accepter.

— Hélas! Monsieur, s'écria-t-il, je ne connais pas une note, mais pas une! je ne puis que vous remercier et regretter de n'être pas associé à votre travail.

Le professeur eut l'air désappointé et Vincent paraissait si triste que la marquise en fut touchée.

— Mais moi, mon ami, dit-elle, moi qui suis un peu musicienne, je pourrais copier de la musique; cela m'amuserait même.

— Quoi! vous, ma... ma chère nièce! dit Vincent attendri, vous!

— Certainement, cela me serait extrêmement agréable.

— En ce cas, madame, dit le professeur, souffrez que je saisisse votre offre et permettez-

moi d'apporter, dès ce soir, l'ouverture du *Calife de Bagdad*, et les airs variés du *Huron* : c'est une besogne qui n'a rien d'humiliant. Jean-Jacqucs Rousseau l'avait adoptée.

— Ne me parlez pas de cet homme-là ! s'écria Vincent d'un air déterminé.

— Oh ! je ne l'aime pas plus que vous, quoiqu'il fût le coryphée des châteaux où jadis je donnais des leçons.

— Et les propriétaires des châteaux ont vu où Jean-Jacques les a conduits ! Si nous voulons sortir de la Révolution, Monsieur, il faut nous débarrasser de Voltaire, de Jean-Jacques, des philosophes, des encyclopédistes : tant qu'ils feront la loi, la société sera en danger.

— C'est bien mon avis, répondit poliment le professeur ; pourtant on dit que M. de La Harpe s'est converti dans sa prison, et voilà l'abbé Morellet qui écrit des mémoires pour les émigrés.

— Tant mieux ! puissent-ils tous se convertir et renier leurs livres !

— C'est tout à fait mon opinion. Madame, je vous offre mes hommages, et j'aurai l'honneur

de vous revoir ce soir. Monsieur, ne prenez donc pas la peine... je connais l'escalier... Adieu, belle enfant!...

Il sortit, et, dès le soir même, Delphine se mit à l'ouvrage. Elle prit la plume avec enthousiasme : les premiers jours, l'ennui s'envola sur les ailes du travail, un légitime orgueil la soutenait d'ailleurs, mais bientôt les récits de M. Durval, le professeur, qui voyait le monde nouveau, cette lointaine perspective qu'il lui faisait entrevoir, de fêtes, de mouvements, d'émotions vives, lui firent paraître bien pesantes, bien longues, les heures qu'elle passait, la tête baissée sur un cahier de musique. Ses aspirations vers une autre existence revinrent; sa pauvreté lui pesait quand elle entendait parler du luxe renaissant; l'uniformité de ses jours lui semblait affreuse quand on lui peignait les réunions où brillaient les généraux, les orateurs et les femmes élégantes dont le nom était dans toutes les bouches; et quoique ces récits la fissent souffrir, elle en était avide et les provoquait souvent. Vincent les écoutait avec le dédain d'un homme pour qui le passé

est tout, et Delphine avec l'impatience fébrile d'une âme qui voudrait embrasser l'avenir. Charlotte seule profitait des visites de M. Durval : il lui apprenait à solfier, et, quand elle chantait d'une voix juste :

Le soin de mon troupeau m'occupe tout entière;
C'est de mes seuls agneaux que dépend mon bonheur :
Quand j'ai trouvé pour eux une fontaine claire,
S'ils sont heureux, rien ne manque à mon cœur;

alors la mère, le vieil ami et le professeur de musique se trouvaient réunis dans un même sentiment de sympathie pour cette douce enfant.

— Si son père la voyait! se disait Vincent.

— Pourquoi faut-il qu'elle vive pauvre et cachée? pensait sa mère.

— Décidément, les Pélopidas et les Léonidas et les Cornélie et les Clélie du quartier des Halles ne ressemblent pas à cela! s'écriait le professeur avec admiration! Encore, mademoiselle Charlotte! Bravo! bravissimo! Je voudrais bien savoir si mademoiselle de Beauharnais,

que l'on vante, avait, à cet âge-là. de si belles dispositions!

Vincent applaudissait, mais une secrète inquiétude le travaillait; le moment vint où il s'en expliqua avec la marquise.

VII

LA PREMIÈRE COMMUNION

Pendant que Vincent écrivait, que Delphine s'agitait et rêvait, le cours du temps allait toujours, et Charlotte approchait des dernières années de l'enfance : elle avait onze ans, et son cœur et sa raison devançaient son âge. Elle formait, avec son père absent, exilé, mort peut-être, le plus tendre objet des sollicitudes du vieillard; mais cette tendresse même empruntait au caractère, aux convictions de Vincent et au temps où ils vivaient, une gravité particulière. Il n'osait pas blâmer Delphine; mais, dans le fond de son âme, il désirait que Charlotte ne lui ressemblât pas et qu'elle trouvât,

dans une foi sincère, la force et la paix qui n'étaient pas le lot de sa mère.

Madame de Neuville l'avait renvoyé *à des jours plus calmes*, alors qu'il voulait conduire l'enfant aux autels encore persécutés. Ces jours plus paisibles venaient peu à peu : les églises n'étaient pas rouvertes, les prêtres n'étaient pas protégés; mais l'autorité laissait faire et l'ère de la liberté tolérait même qu'on allât, à la dérobée, assister à la messe. C'était là, par comparaison, un état de choses fort doux; Vincent en prit avantage, et, s'appuyant sur la sécurité renaissante, il supplia la marquise de permettre que Charlotte vînt à l'église et s'y préparât à sa première communion.

— Si vous m'assurez qu'il n'y a plus de danger?... dit-elle.

— Non, madame; mais quand il y en aurait, pensez-vous que M. le marquis, s'il était présent, ne conduirait pas sa fille à l'église? il est si bon chrétien!

— Hélas! Vincent, où est-il? existe-t-il encore? depuis cinq ans aucune nouvelle!

Vincent baissa la tête pour cacher des larmes :

le nom du marquis, compagnon de sa jeunesse, son protecteur, son ami, retentissait dans son cœur.

— Espérons qu'il est encore de ce monde, répondit-il enfin; et s'il vit, il pense à vous, Madame, et à son enfant.

— Pour moi, je n'ose plus espérer, et je n'en suis que plus à plaindre : seule au monde!

— Mademoiselle Charlotte vous reste, Madame; mais, pour qu'elle vous soit bonne et fidèle, il faut la donner à Dieu.

— Je ne demande pas mieux qu'elle ait une piété éclairée; et puisque vous m'assurez qu'il n'y a pas de danger pour elle, eh bien! Vincent, guidez-la : elle est en bonnes mains, et je serais certainement bien ingrate si je vous refusais une part, une grande part dans la direction de cette enfant.

— Ah! Madame, vous êtes trop bonne de me parler ainsi : je n'agis que pour le bien, croyez-le...

— Oh! je le sais; si M. de Neuville revenait, quelle reconnaissance il aurait pour vous!

— Ah! Madame, j'espérais mieux, j'espérais

vous le rendre! Vous savez combien je comptais sur le retour de mon neveu à Paris et sur sa faveur auprès des hommes du jour; et voilà qu'on l'envoie de l'armée de Sambre-et-Meuse à l'armée d'Italie, l'armée de Bonaparte, comme on dit, ce Bonaparte qui a si bien pointé le canon à Saint-Roch. Et Marcel vient d'être nommé chef d'escadron sur le champ de bataille de Lodi... le voilà lancé, et qui sait quand il reviendra, s'il revient jamais? — ces guerres sont si meurtrières!

— C'est un dernier espoir qui se perd, dit la marquise avec tristesse : je ne verrai plus mon mari et je serai toujours seule.

Elle pleura, et Vincent ne savait que dire pour consoler cette douleur trop juste, pour alléger cette mélancolie poignante. Il ne connaissait dans le chagrin d'autres ressources que la foi; le mot de saint Jacques : *Si quelqu'un de vous est triste, qu'il prie!* était sa maxime. Mais la foi est le don admirable et gratuit de la bonté céleste, et l'homme ne peut l'imposer à une créature; il peut tout au plus aider le travail divin.

Déjà, dans l'âme de Charlotte, une foi naïve et pure se trouvait soutenue par le grand souvenir de Calixte d'Offremont, si heureuse de mourir pour son Dieu et attestant jusque dans les bras de la mort la vérité sublime de la religion. Jamais Charlotte n'avait oublié les scènes de la prison ni les leçons de sa première amie; et, quand Vincent lui dit qu'il la mènerait à l'église pour y être instruite, qu'elle entendrait la messe et qu'elle-même, dans quelques mois pourrait approcher de la Sainte-Table, elle fut pénétrée de joie, et, le dimanche suivant, avant que le jour fût levé, elle était prête à sortir.

Paris sommeillait encore : on ne rencontrait dans les rues que des charrettes chargées des provisions de la grande ville; des patrouilles qui se frottaient les yeux à l'éclat du soleil levant, et de temps en temps une femme, des enfants, quelques vieillards, se glissant le long des maisons et disparaissant tout-à-coup au fond d'une allée :

— Ils vont où nous allons, dit Vincent à Charlotte. Voyez, ma chère enfant, cette maison à l'angle de la rue : c'est celle d'une pauvre

fruitière; eh bien! Notre-Seigneur y habite, là-haut, tout en haut : on y dit la messe pour les personnes fidèles du quartier.

— Pourquoi n'y allons-nous pas? mon bon ami : c'est si près! nous verrons le bon Dieu plus vite.

— Parce qu'on ne peut pas y prêcher, y enseigner : l'enceinte est trop petite. Nous allons plus loin.

Il se tut; mais, à un détour de rue, il reprit :

— Vous avez vu là une maison sanctifiée; mais que d'autres, jadis maisons du bon Dieu, sont dévolues aux plus vils usages! Voyez, mon enfant, cette vieille porte délabrée et en arc gothique : c'est celle de la chapelle des Chartreux, fondée par un roi de France; elle sert aujourd'hui de magasins à foin; d'autres églises sont changées en écuries : on met les bêtes à la place de l'autel, et encore vaut-il mieux des bêtes que des divinités païennes... L'église de Notre-Dame est devenue le temple de la Raison, l'église de Saint-Eustache est dédiée à la Liberté, et Dieu sait quelles profanations on y a commises! Je suis entré l'autre jour dans une

vieille église qui avait encore un air tout recueilli : eh bien! c'était un temple des théophilantropes, et un grand homme, habillé de blanc, comme aux tréteaux de la foire, chantait un air d'opéra et offrait des fleurs à l'Éternel. Et cela, dans le royaume très-chrétien! Ah! ma pauvre enfant, puissiez-vous voir des temps meilleurs!

— Des temps meilleurs! c'est lorsqu'on ira à l'église sans se cacher et que mon père reviendra.

Il ne répondit que par un regard affectueux : on arrivait. Dans une des plus anciennes rues de ce quartier solitaire s'élevait une très-vieille chapelle, dédiée à Saint-Barthélemy, et qui avait appartenu à la corporation des corroyeurs. Au moment où la Révolution éclata, elle était la propriété d'un particulier, et elle échappa ainsi à la destruction. Au dehors, elle ne se trahissait par aucun caractère religieux : son pignon élevé ne se distinguait guère des autres bâtiments anciens qui l'entouraient, et sa porte un peu basse n'attirait pas les regards; il eût fallu les yeux d'un antiquaire pour découvrir

sur les pierres noircies d'antiques millésimes et les emblêmes du corps de métier qui s'y réunissait jadis. Au-dedans, c'était une haute voûte hardie qui retombait sur les murs, sans piliers ni colonnes, et trois fenêtres élevées, dominant l'autel, y répandaient une vive lumière. Depuis longtemps l'autel était renversé; on l'avait remplacé par des planches couvertes de linge blanc et portant un crucifix et des flambeaux. Douze statues, mutilées par les ans, représentant les Apôtres, s'élevaient sous des dais gothiques et semblaient présider l'assemblée. Cette assemblée était nombreuse : des femmes en grand nombre, quelques hommes la composaient, et toutes les classes de la société y avaient fourni leur tribut. Tous paraissaient profondément recueillis, plus qu'ils ne l'eussent été jadis sous la coupole de Sainte Geneviève ou sous les voûtes sublimes de Notre-Dame. La messe commença : le prêtre qui montait à l'autel, ancien curé d'une des grandes paroisses de Paris, n'avait pas cessé d'exercer son ministère au péril de sa vie; il avait même sous la Terreur, instruit, consolé, pardonné :

il baptisait les enfants au chevet du lit de leur mère et les enrôlait dans la milice chrétienne, il réconciliait les pénitents, il courait vers les moribonds, s'exposant avec une sainte audace, à la prison et à la mort. Dieu, qui, selon l'expression d'un Saint, permet parfois qu'une toile d'araignée devienne un mur, Dieu le cacha, le sauva parmi les plus dangereuses rencontres, et laissa ce juste dans Sodome pour plaider la cause des pécheurs. Il célébrait le sacrifice divin avec autant de dignité et de tranquillité qu'il l'eût fait un jour de Pâques dans sa paroisse en fête. A l'évangile, il dit quelques mots d'exhortation à son auditoire : sa parole était pleine de douceur et de suavité; il semblait que de la croix qui lui avait été imposée. n'eût coulé que du miel. Tous l'écoutaient avec respect, mais nul avec l'expression de Charlotte. Le bonheur rêvé était venu pour elle; les conversations de mademoiselle d'Offremont, les lectures qu'elle avait faites, l'exemple et les paroles de Vincent avaient mûri sa foi enfantine, et le plus grand désir qu'elle eût conçu, c'était d'assister aux divins mystères,

de voir le prêtre à l'antel et d'adorer dans le calice Notre-Seigneur présent lui-même. Au moment de la consécration, son Dieu semblait visible à ses yeux; elle priait, et des larmes d'extase baignaient ses joues.

— Quoi! c'est fini! dit-elle tout bas à Vincent, quand les fidèles se furent lentement retirés, le bon Dieu n'est plus ici?

— Non, mon enfant; mais il y reviendra, et je vais vous présenter à Monsieur le curé afin qu'il daigne vous instruire pour la sainte Communion.

— Certainement, je l'admettrai à la Sainte-Table, et avec joie! dit le curé après avoir interrogé Charlotte. Faites-lui continuer le catéchisme pendant la semaine, et tous les dimanches je lui ferai un petit examen, et dans trois mois, ma chère petite, vous ferez votre première communion. C'est un pacte de fidélité avec Dieu que vous contractez : le comprenez-vous?

— Oui, Monsieur, répondit-elle à voix basse. Dieu sait bien que je veux l'aimer toute ma vie.

— Qu'il vous en fasse la grâce, mon enfant! avec elle, on est toujours heureux et libre, dit le prêtre, répétant sans le savoir les paroles de Calixte.

Ces deux mois furent les plus beaux que Charlotte eût connus : elle s'instruisait dans la science sacrée, elle recevait les instructions qui touchaient son cœur, elle aspirait au Souverain Bien, et toutes ses pensées, tendues vers ce seul objet, suffisaient à la rendre à la fois bonne et heureuse. Ils passèrent vite, ces beaux mois d'attente et de préparation, et le 15 août, jour de fête de Marie, jour célébré autrefois par la France entière, fut choisi pour le saint banquet. Delphine consentit à accompagner sa fille, et, de bon matin, l'enfant se mit en route avec sa mère et son vieil ami.

— Ce n'est plus comme autrefois, Madame, disait Vincent; à pareil jour, que de fleurs, que de draperies dans les rues! quelle belle fête que celle du Vœu de Louis XIII!

Du temple orné partout de festons magnifiques
Le peuple saint en foule inondait les portiques.

J'étais enfant de chœur à Saint-Vaast; je me

souviens des belles processions qu'on faisait autour du jardin et des cloîtres, et je ne me doutais pas, quand on nous faisait apprendre par cœur *Athalie*, qu'un jour nos églises seraient traitées comme jadis le temple de Jérusalem et qu'on pourrait dire aussi :

Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.

— Tout ira mieux, dit doucement Charlotte : voyez que de monde à l'église!

La chapelle était, en effet, remplie d'une foule attentive. Charlotte fut placée à côté de cinq ou six enfants qui devaient faire, comme elle, leur première Communion. La splendeur des anciens jours n'était plus : l'autel n'étincelait pas du feu des cierges reflété dans les diamants de l'ostensoir; les vêtements sacerdotaux n'offraient pas aux yeux ces magnifiques broderies, peinture à l'aiguille, qu'on admirait autrefois; l'orgue ne portait pas jusqu'au ciel les hymnes sacrées, l'encens ne fumait pas dans les vases d'or; les enfants eux-mêmes, vêtus de leurs habits ordinaires, sans voiles et sans couronnes, sans fleurs et sans

flambeaux, n'avaient d'autre préparation que celle du cœur; mais sans doute le divin Maître fut satisfait, si toutes ces jeunes âmes étaient parées de la noble innocence et du tendre amour qui éclataient chez Charlotte. Elle reçut son Dieu, *Celui que chérissait son âme,* et sa mère fut touchée et presque effrayée, en voyant l'extrême émotion de cette enfant, accablée par un bonheur surnaturel. Après le premier trouble d'une si grande félicité elle devint calme, elle écouta dans le calme la parole intérieure, et, en pleine possession d'elle-même, elle se donna toute à Jésus-Christ, lui consacrant ses lèvres en disant : *que votre nom soit sanctifié!* son cœur en répétant : *que votre règne arrive!* sa vie tout entière en disant encore : *que votre volonté soit faite!*

L'enfance insouciante était finie; cette journée de bonheur était la porte qui ouvrait sur la vie sérieuse. Peut-être le combat, le sacrifice allaient-ils venir; mais l'amour, qui fait trouver la Croix bonne et chère, était préparé à les recevoir.

VIII

UNE VISITE

Six mois s'étaient écoulés depuis ce grand jour où la République, par la main de Bonaparte, venait de signer la paix de Campo-Formio; tout renaissait en France. Cependant la situation de la pauvre noblesse ne changeait pas, et elle voyait arriver soudain à la fortune, aux honneurs, à la gloire, des noms hier profondément inconnus; il semblait voir les Francs encore barbares prenant le pas sur les Gaulois de race sénatoriale.

Rien n'était survenu dans la position de Madame de Neuville : elle restait pauvre, oubliée des heureux, sous la garde d'un vieillard, gardienne elle même d'un enfant, et sans qu'aucune nouvelle du marquis lui fût par-

venue; sa vie entière semblait vouée à l'isolement, au veuvage, au travail, et elle ne pouvait s'y résigner.

Le soir tombait, comme les autres soirs, tous semblables entre eux; elle travaillait à l'aiguille pendant que Vincent lisait un livre de piété (c'était sa seule récréation); Charlotte, assise à un joli clavecin que l'ami Durval lui avait prêté, jouait une sonate facile; on entendait dans la cuisine, les allées et venues de la servante; dans une heure, selon l'usage invariable, Durval monterait, donnerait une courte leçon de musique et de solfège, et causerait des événements du jour. Après son départ, Vincent reprendrait ses écritures, Delphine copierait une page ou deux de musique, Charlotte se retirerait; tel était l'ordre invariable. Le lendemain serait semblable à la veille : rien ne rompait l'uniformité des jours, qui fuyaient sans grandes peines, il est vrai, mais aussi sans plaisirs, tellement tranquilles qu'on ne pouvait les nommer malheureux, tellement monotones qu'on n'y pouvait trouver le bonheur.

Delphine faisait en elle-même ces réflexions; elle se disait :

— Encore un jour qui ressemble à tous les autres, et demain ce sera la même chose! Quel ennui, quelle tristesse! En prison, je ne m'ennuyais pas ainsi : je vivais par l'effroi, par l'attente; ici, je ne puis me plaindre de personne! Ce vieillard qui se tue de travail pour me faire vivre, ma pauvre Charlotte, si intéressante, ne peuvent cependant chasser l'ennui dont je suis consumée... Toujours les mêmes spectacles, les mêmes conversations!... aucun sentiment nouveau!... Hélas! que devenir?

En ce moment, on sonna vivement à la porte. Vincent sauta sur sa chaise et s'écria :

— Ce n'est pas Durval qui carillonne ainsi!

La porte s'ouvrit, et un homme de grande taille, en uniforme, entra précipitamment et alla se jeter au cou de Vincent, en répétant avec attendrissement :

— Mon oncle! mon bon oncle! je vous revois enfin!

Vincent l'éloigna un instant de sa poitrine,

le regarda, le reprit, l'étreignit; et dit avec des larmes qui l'étouffaient :

— Mon pauvre Marcel, c'est toi!

Ils restèrent quelque temps silencieux, les mains unies, et regardant, l'un, son père adoptif, l'autre, l'enfant qu'il avait vu partir, et qui revenait, le front bruni, labouré de cicatrices, et portant l'épée et les épaulettes aux torsades d'or. L'adolescent avait disparu : l'homme dans la beauté de l'âge viril le remplaçait.

Delphine s'était reculée dans l'ombre en attirant Charlotte vers elle, tandis que l'oncle et le neveu se reconnaissaient et s'embrassaient. Mais Marcel la vit, et, faisant un pas vers elle, il la salua profondément et de manière à justifier le mot de la Bruyère : *L'air bourgeois se perd rarement à la Cour, toujours il se perd à l'armée.*

— C'est Madame la Marquise et Mademoiselle Charlotte, la fille de notre bon maître, s'écria Vincent.

Marcel salua de nouveau, mais moins profondément : ce mot de *maitre* avait ralenti ses

démonstrations de politesse. Delphine lui adressa quelques mots obligeants pour lui et vivement sentis pour Vincent; il se rasséréna, et, s'asseyant près de son oncle, ils causèrent aussi tranquillement qu'on peut le faire après une séparation de plusieurs années. Les questions se croisaient. A celles de Marcel, les réponses furent courtes : il s'informait de ses parents, de ses amis demeurés au pays? — Il est mort; — elle est mariée; — il est parti comme toi pour la guerre, mais il n'est pas revenu. Aux demandes du vieillard, les réponses entraînaient de longs récits : il voulait savoir comment son neveu, parti simple conscrit, revenait lieutenant-colonel, par quelles grandes étapes il avait marché à la gloire, où il avait reçu cette balafre, sur quel champ de bataille il avait failli périr; et, cédant à l'amour de la famille, à la voix du sang, le vieux royaliste s'étonnait d'écouter avec sympathie le soldat républicain, et d'admirer presque avec lui le jeune général du pont d'Arcole et de Marengo.

Marcel s'interrompit le premier, et, d'un ton respectueux, il dit :

— Monsieur de Neuville, où est-il? avez-vous de ses nouvelles, mon cher oncle?

— Non, mon enfant; c'est là mon grand chagrin; mais je compte sur toi pour faire quelques démarches. Nous en causerons.

La pendule marquait onze heures : depuis longtemps on ne s'était pas couché aussi tard dans cette paisible maison. Charlotte dormait déjà, mais sa mère veillait, et s'étonnait que les heures eussent fui si vite!

Il revint le lendemain, il revint presque tous les jours. La tendresse qu'il avait eue depuis l'enfance pour son oncle, semblait s'être augmentée durant leur longue séparation, et, quoiqu'ils représentassent les deux principes, l'ancien et le nouveau, le droit et la force, l'amour religieux du passé et les aspirations passionnées vers l'avenir, néanmoins leurs cœurs, à défaut de leurs esprits, s'entendirent.

Les premiers jours écoulés, Vincent n'admira plus autant le brillant général qui avait fait de son neveu un colonel; les croyances et les traditions de sa vie entière reparurent, et très-souvent les entretiens du soir se changeaient

en discussions très-amicales, mais aussi très-vives. Delphine n'y prenait aucune part, elle écoutait attentivement, sans mot dire; Marcel, plein d'une juvénile présomption, enfant de ses œuvres, et fier de l'être, attaquait sans réserve la monarchie, la distinction des classes, les privilèges, les droits de la noblesse, les possessions du clergé; Vincent s'armait de ses connaissances historiques, rendait au passé qui a civilisé la France l'hommage qui lui est dû, et, prenant à son tour l'offensive, il peignait la Révolution, telle qu'il l'avait vue, livrant *le plus beau royaume après celui du ciel* à la plus vile populace qui fut jamais, torrent de fange qui roula dans ses flots les têtes coupées, et ne laissa sur ses rives que des ruines. Mais à ces noms affreux, Robespierre, Couthon, Marat, Lebon, Schneider, Carrier, le jeune officier répondait en citant d'autres noms écrits sur ce glorieux étendard qui couvrit comme un voile brillant les malheurs et les crimes de la patrie. On lui citait les tyrans, il citait les héros; on parlait de ruines et de débris, il en appelait à l'avenir qui devait les réparer, et son jeune

enthousiasme le rendait presque éloquent. Quelquefois, lorsqu'il comprenait que la vivacité de la discussion l'avait entraîné trop loin, il se retournait d'un air triste vers Madame de Neuville et lui disait :

— Pardon, Madame! Si tous les nobles avaient ressemblé à votre digne famille, le peuple les aurait bénis et aimés! Mais les autres!

— Tu n'en sais rien, mon neveu; tu les juges sur les discours des démagogues : c'est comme si le loup rapportait les procès des brebis!

Et la discussion reprenait, amicale toujours, vive quelquefois; on était d'accord sur le terrain des sentiments, sans se rencontrer sur celui des idées. Mais Delphine s'étonnait en elle-même de ce que les tirades fougueuses de ce jeune homme contre la caste à laquelle elle appartenait ne l'offensassent point; les arguments de Vincent la laissaient froide, elle ne lui donnait pas toujours raison, et quelquefois elle se sentait portée à applaudir aux paroles de Marcel et à sourire avec lui à l'avenir de gloire et de puissance qu'il prophétisait à la

France et aux lieutenants du puissant capitaine dont le génie devait réparer tous les maux soufferts. Elle devenait de plus en plus triste et silencieuse; la douceur même de son caractère s'altérait parfois, et un jour que Charlotte lui dit naïvement :

— Maman, je n'aime pas beaucoup M. Marcel, parce qu'il dit du mal des prêtres et des pauvres nobles! elle la gronda vivement. Charlotte pleura, et madame de Neuville alla se renfermer dans sa chambre, où elle pleura elle-même : elle resta seule pendant toute la soirée.

Pressé par Vincent, Marcel avait fait de nombreuses démarches au ministère des affaires étrangères, mais il n'avait pu obtenir aucune lumière sur le sort du Marquis.

— Madame de Neuville est veuve, dit enfin Marcel à son oncle.

— Je ne le crois pas, rien ne le prouve, répondit celui-ci : tous les jours ne voyons-nous pas des émigrés qui reviennent de l'Amérique, du fond de la Russie, de l'Inde même, et qui, certainement, n'avaient pas pu donner de leurs nouvelles à leurs parents? Non, M. le

Marquis n'est pas mort : quelque chose me le dit là!

— Mon bon oncle, c'est une illusion. Songez donc à l'âge qu'il avait!

— Soixante ans, voilà tout. Son père a vécu quatre-vingts ans sonnés, son aïeul a été à quatre-vingt-neuf et, en consultant le livre de *raison* de la famille et les épitaphes des sépultures, on voit que les Neuville sont une souche solide. Il reviendra, te dis-je.

Marcel secoua la tête : la discussion avait eu son issue ordinaire, aucun des deux n'était convaincu.

IX

AU BALCON

Vincent était peu observateur de sa nature, Durval ne voyait Delphine que durant de courts moments, Charlotte était trop jeune et trop respectueuse. Mais si, dans ce petit monde, s'était trouvé un esprit scrutateur, il eût remarqué le changement qui s'était fait en la Marquise de Neuville : elle ne s'ennuyait plus; elle paraissait tour à tour animée ou triste, agitée pendant la journée, pensive ou mélancolique le soir, alors que son vieil ami causait avec le jeune colonel. Elle ne prenait que rarement part à l'entretien; mais l'œil perspicace qui aurait pénétré dans cet intérieur, y aurait découvert un soin, une certaine élégance in-

connus à leur pauvreté, comme si un désir d'être agréable eut guidé une main mystérieuse. Des fleurs, luxe des pauvres, ornaient la cheminée, la table et les fenêtres; la toilette de Madame de Neuville paraissait plus jeune qu'autrefois; ses beaux cheveux, qui se cachaient jadis sous une coiffe de mousseline, étaient nattés à l'antique; sa robe très-simple était arrangée avec un goût exquis, et sa rare beauté semblait avoir acquis durant ces jours tristes et paisibles un plus doux caractère et un charme mélancolique préférable à l'éclat de la vingtième année. Elle travaillait ordinairement auprès de la fenêtre, abritée du soleil par un léger rideau et par le feuillage mouvant des fleurs qu'elle cultivait sur un petit balcon, bien délaissé dans les premiers temps de son séjour à Paris. Charlotte travaillait aussi, assise à ses pieds sur un tabouret. Dans le fond de la chambre, le vieillard et son neveu causaient, et les événements nouveaux, imprévus, qui surgissaient chaque jour, fournissaient une ample matière à la conversation. Marcel regardait souvent madame de Neuville, mais elle-

même ne levait pas les yeux sur le brillant officier : elle se contentait de l'entendre, elle le saluait froidement quand il se retirait; mais au matin, ses joues pâles et ses paupières fatiguées accusaient les larmes et l'insomnie.

Depuis quatre mois, ils se voyaient tous les jours et ne s'étaient jamais parlé seul à seul, lorsqu'une après-dînée de dimanche, Marcel devança l'heure habituelle de sa visite. Vincent était allé à l'église et à la promenade, et il y avait conduit Charlotte. Delphine, assise au balcon, rêvait. Le parfum des roses et des héliotropes embaumait l'air; et elle apparaissait, dans sa robe blanche, tout entourée de lumière, de feuillage et de fleurs. Le colonel, en la voyant seule, parut troublé; mais soudain, comme un homme qui prend une décision, il s'avança, la salua et s'assit auprès d'elle. Il était ému, et sa voix mâle tremblait.

— Votre oncle est absent, Monsieur : il mène ma fille à la promenade.

— Me permettez-vous de l'attendre, Madame.

Elle fit un signe d'acquiescement.

— Je désirerais le voir, continua-t-il, car

j'avais à lui apprendre une nouvelle peu agréable... pour moi, pour lui, sans doute; je quitte Paris; mon régiment est envoyé à Lyon.

Elle pâlit et le regarda avec une expression désolée : toute son âme, toutes ses pensées se peignaient involontairement dans ses yeux.

— Vous partez! dit-elle enfin, vous partez! et moi!

Il fut enhardi soudain par ce regard qui révélait tant de choses, par ces mots qui étaient un aveu :

— Si vous le vouliez, dit-il, nous ne nous quitterions jamais. Delphine, vous êtes libre, vous êtes veuve. La Révolution, bénie mille fois, a renversé les barrières qui me séparaient de vous : je puis vous faire une destinée aussi brillante que celle que vous avez perdue... et je vous aime! je vous aime si ardemment!... Parlez : consentez-vous à devenir ma femme?

Elle rougit autant qu'elle avait pâli, et détourna son visage.

— Vous ne me repoussez pas! dit-il, je puis espérer!

— Suis-je libre? murmura-t-elle. Le Marquis! le père de Charlotte! oh! Marcel! que je suis coupable! j'ai tant pleuré son absence, et voilà que je tremble de le revoir!

— Vous ne le reverrez jamais, dit-il : le Marquis a succombé. Une vie nouvelle peut s'ouvrir pour nous deux : je n'ai jamais aimé; vous m'élèverez à vous en permettant que je vous aime; mon nom deviendra glorieux afin que vous en soyez fière; je ferai à votre fille le sort le plus heureux, je serai un père pour elle... Vous croyez en Dieu? eh bien! c'est Dieu qui veut que je continue l'œuvre de mon oncle : il vous a sauvée, et moi, je protégerai votre enfant... dites oui!...

— C'est impossible, dit-elle.

— Impossible, si vous m'aimez! Mais n'êtes-vous pas libre? mais les préjugés qui nous séparaient ne sont-ils pas abolis à jamais? qui peut séparer ceux que l'amour réunit? et vous m'aimez, Delphine! je le sens à la joie de mon cœur, qui ne peut se tromper lorsqu'il s'agit de vous... N'est-ce pas, que vous m'aimez? n'est-ce pas, que vous ne voulez pas que j'aille

chercher la mort sur un champ de bataille, pour être délivré d'une vie insupportable sans vous? Tenez, si vous pouviez lire dans mon âme, vous seriez satisfaite.

— Et Charlotte ne me reprochera-t-elle pas un jour?...

— Quoi donc? de lui avoir rendu sa place dans le monde? d'avoir réparé tous les torts de la fortune envers elle? Si vous saviez comme elle me sera chère!

A ce dernier mot, Delphine regarda Marcel: la loyauté et la tendresse se lisaient dans ses yeux, qu'il fixait sur elle. Elle lui tendit la main; il fondit en larmes, en la baisant et en répétant :

— Delphine, vous êtes à moi!

— Et votre oncle? dit-elle timidement.

— Il sera si heureux de vous nommer sa nièce!

Elle secoua la tête :

— Vous ne le connaissez-pas, ajouta-t-elle. Il s'opposera à notre union, au nom de celui... de celui qui n'est plus. Hélas! j'offense sa mé-

moire; je parais insensible, ingrate; le monde me condamnera peut-être, mais...

Il l'écouta, suspendu à ses paroles; elle acheva tout bas :

— Moi aussi, moi aussi, je vous aime!...

TROISIÈME PARTIE

X

LE RETOUR

Un schooner anglais, profitant de la paix d'Amiens qui venait d'être signée, avait déposé dans le port de Boulogne quelques voyageurs, Français pour la plupart, et heureux de revoir leur pays. Parmi eux se trouvait un homme avancé en âge, à qui la ville paraissait familière, et qui, après avoir soupé et couché dans une petite auberge, fit marché avec un voiturier et s'achemina dans une étroite carriole vers l'intérieur du pays.

On était en octobre, et le jour se levait; mais

la clarté naissante du soleil se voilait sous un brouillard blanc qui promettait une belle journée. La rosée couvrait l'herbe, et bientôt une pluie de gouttelettes, tombées des arbres, mouilla le tablier de cuir du cabriolet; le cocher releva le collet de sa houppelande en secouant les oreilles comme un chien mouillé, mais le vieillard ne prit aucune précaution contre le froid humide du matin; penché en avant, la tête hors de la capote de la voiture, il regardait avidement le paysage, les bois roussis par l'automne, les prairies sur lesquelles flottait une gaze d'argent, les champs où les laboureurs suivaient à pas lents la lente charrue qui préparait les semis d'automne, les toits fumants des fermes et les petites églises, négligées, abandonnées, dont la ronce avait envahi les portes. La route, quoique large et belle, paraissait fort mauvaise; des cahots fréquents tiraient le voyageur de sa contemplation, et enfin le cocher sortant à grand'peine d'une ornière, s'écria avec impatience :

— Sapristi de route? et dire que jadis c'était la plus belle de la province!

— Qu'est-ce qui lui manque, aujourd'hui? demanda le voyageur.

— Ce qui lui manque, c'est d'être entretenue, réparée. Il en est des routes comme des chevaux, sauf respect : si je ne soigne pas ma bête, si je ne lui donne pas son coup d'étrille et sa ration d'avoine, elle faiblira des jambes et me fera défaut; même chose pour les grandes routes : elles deviennent des patraques... Voilà dix ans qu'on n'a pas mis un caillou sur ce grand chemin!

— Depuis la Révolution.

— Tout juste, monsieur ou citoyen, comme il vous plaîra. En voilà une que je n'aime pas, la Révolution!

— Vraiment?

— Bien sûr! tel que vous me voyez, j'étais cocher chez M. de Breteuil; j'étais bien nourri, bien payé, je n'avais rien à faire... Bon! voilà que la bombe éclate, mon maître s'en va, et moi je reste sur le pavé. Je suis revenu à Boulogne, mon pays, vu que je suis né à Marquise; j'ai acheté une rosse et un berlingot, et je

gagne ma vie... Mais quelle différence! et puis, comme tout est changé! Voilà cette route qui était unie comme la main, maintenant c'est un vrai casse-cou; elle était sûre autrefois de jour et de nuit, maintenant il y a des bandes de voleurs et de chauffeurs dans tous les bois; on n'ose plus sortir à la nuit tombante; c'est pire que du temps de Courtaud, le loup sans queue... Que voulez-vous? pendant qu'on guillotinait les gens, on ne faisait pas la police... Allons, Bijou! allons, hope! Encore un trou évité! mais c'est là-bas, au tourne-bride, qu'est le plus drôle! une ornière qui servirait d'écurie à Bijou lui-même!

— Tout est bien changé, en effet. J'ai passé autrefois par ce chemin, et je cherche bien des demeures qui ont disparu.

— Ah! oui! le petit château du Mesnil, le prieuré de Saint-Nicolas, la vieille tour de La Broye, où l'on disait qu'un roi de France avait couché; tout est abattu, le prieuré est une grange, et la tour menace ruine, parce qu'on a retiré les ancres de fer qui liaient ses murs. C'est comme cela! Allons, Bijou!

— Et là, derrière ce bouquet de bois, n'y avait-il pas?...

— Le château d'Étigny, qui était si beau, beau comme Versailles! il n'en reste pas pierre sur pierre. La bande noire a passé, et là où elle passe, il ne reste rien. Ah! si, il reste des écus dans la poche des aigrefins.

Le vieillard soupira et se rejeta au fond du cabriolet; il resta silencieux, et le cocher ne parla pas non plus : toute son attention suffisait à peine à éviter les fondrières dont la route était creusée. A midi, on relaya dans une méchante auberge, dont l'hôtelière leur raconta les sinistres histoires qui couraient le pays : brigandages, assassinats, exploits des chauffeurs et des maraudeurs; la maison elle-même ressemblait à un coupe-gorge, et les voyageurs respirèrent mieux lorsqu'ils en furent sortis.

Ils suivirent la lisière de la forêt de Crécy et arrivèrent, vers le soir, dans un village, non loin de l'abbaye de Dommartin. Une seule auberge, basse et triste, offrait un asile pour la nuit. Le voyageur paya le souper du voiturier, dont il allait se séparer, et, après avoir mangé

un peu de pain et bu un verre de cidre, il se retira dans sa chambre. Sa nuit fut courte : dès que l'aube éclaircit un coin du ciel, il se leva, régla sa dépense et sortit en suivant des chemins qui lui semblaient bien connus.

Vers le milieu du jour, il arriva à un grand village, dont les maisons irrégulièrement semées formaient une longue rue, entrecoupée de haies, de jardins et de vergers. Le voyageur ne suivit pas cette route banale; il prit des chemins qui circulaient entre les héritages, et il arriva enfin devant un immense enclos, qui jadis avait formé sans doute un parc, ou plutôt un pan coupé dans la forêt voisine. Deux piliers en pierre étaient encore debout, mais la grille qui les reliait avait disparu, ainsi que les écussons qui les surmontaient autrefois; on voyait dans le gazon mouillé un morceau d'un de ces boucliers de granit, sur lequel était sculpté un cimier tourné de face, emblême du commandement dans la langue héraldique. L'étranger heurta du pied ce noble débris et détourna la tête; il s'avança : de toutes parts le bruit de la cognée arrivait à son oreille; autour de lui la

terre était couverte de troncs d'arbres récemment abattus et d'amas de branches chargées encore de leur feuillage : les géants de la forêt gisaient là, les chênes centenaires, parmi lesquels il en était qui avaient vu les sacrifices druidiques, les vieux chênes honorés dans le pays, les beaux ormes où nichaient les oiseaux chanteurs, les érables si élégants dans leur port, les peupliers magnifiques dont on voyait de loin les têtes s'incliner au vent, les pins et les sapins dont l'odeur embaumait l'air, et, victimes de la même destruction, les plantes modestes qui vivaient à l'ombre des colosses avaient subi le même sort. Le houx jonchait le sol de ses feuilles brillantes, le sorbier aimé des oiseaux éparpillait sur la terre ses grappes de corail, et ni au printemps ni à l'automne les enfants du village ne viendraient plus chercher aux haies l'aubépine blanche ou la mûre rose et noire. Les oiseaux avaient fui; seulement on voyait planer dans le ciel gris des nuées sombres de corbeaux, espérant trouver curée dans ces lieux qui n'offraient plus au gibier ses retraites accoutumées.

Le voyageur soupira encore, mais sans s'arrêter; il chercha et trouva son chemin parmi les troncs entre-croisés et renversés, et, après vingt minutes d'une marche rapide, il se vit devant deux autres piliers semblables aux premiers. Ceux-ci soutenaient un reste de grille mutilée, car des mains brutales en avaient arraché les fleurons et les emblèmes travaillés au marteau; elle ouvrait sur un terrain vague, où l'on voyait encore des traces de parterres, de plates-bandes; mais les fleurs qui les ornaient avaient été négligées, et à peine quelques pâles scabieuses, resemées par le vent, fleurissaient-elles, symbole de deuil, entre les herbes et les hautes orties. Des bâtiments mutilés aussi, enserraient ce sol désolé, une haute tour et de sveltes tourelles avaient disparu; une terrasse, ornée jadis de balustres, de vases, et dans la belle saison, d'orangers et de grenadiers, servait aujourd'hui de basse-cour; des pigeons buvaient l'eau des pluies dans une urne ébréchée, les poules piaillaient et picotaient sur les dalles de marbre d'Italie : le rez-de-chaussée de l'ancienne demeure seigneuriale

servait de ferme; par les fenêtres ouvertes, on voyait qu'un vaste salon était changé en cuisine; la crémaillère pendait sous la cheminée de marbre rouge, et des pieds chaussés de sabots avaient cruellement dégradé les mosaïques du parquet; la pièce voisine, qui était autrefois la salle à manger du seigneur, pièce vaste, imposante et d'une construction ancienne, s'était vue, à cause de ses voûtes, transformée en laiterie; un charmant cabinet octogone, décoré de trophées et de lacs d'amours, servait à serrer les grains de semence; les paquets d'aulx et d'oignons pendaient au plafond sculpté; le thym séché, les mauves, les racines de réglisse formaient des guirlandes, le long des parois élégantes. Devant l'entrée principale, l'incurie villageoise avait entassé un tas de fumier où les poules et les coqs venaient chercher des perles; on entendait le meuglement des vaches, le sourd grognement des porcs quittant leur pâture; une fille de ferme, qui ne ressemblait pas à une bergère de Florian, puisait de l'eau au puits; une voix aigüe, celle de la ménagère, grondait des enfants pleurards, et, du fond de

l'écurie, une autre voix, celle du maître, parlait sur un ton accentué et qui n'était pas celui de la meilleure compagnie.

Le voyageur embrassa d'un coup d'œil ce spectacle, et tout à coup, comme si une commotion soudaine l'eût frappé au cœur, il s'affaissa, et entoura de son bras pour se soutenir un des piliers. Son visage défait et pâle était inondé de larmes; il regardait autour de *lui*, et ses yeux s'obscurcissaient de nouveaux pleurs. La fille de ferme, portant ses seaux remplis, vint à passer près de lui, et elle le regarda; puis, mettant ses seaux à terre, elle courut tout effarée vers l'écurie, et dit au fermier :

— Maître, maître, il y a là un homme qui pleure comme tout! faut y aller!

XI

UN VIEIL AMI

Le fermier obéit à l'appel : il courut et arriva près du voyageur, sans que celui-ci, absorbé dans ses pensées et dans sa douleur, l'eût entendu. Le villageois le regarda avec attention, il vit une figure noble, un galbe fier, dont la vieillesse et une extrême maigreur n'avaient pas altéré les lignes, des cheveux blancs que la poudre ne déguisait plus, une haute taille militaire qui portait avec dignité un pauvre vêtement; et ses souvenirs se réveillant dans sa mémoire, il ôta son bonnet, et dit d'un ton compatissant et respectueux :

— M. le Marquis!

M. de Neuville se redressa et regarda d'un air à la fois affligé et irrité celui qui l'interpellait :

— Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur le Marquis? dit le villageois en insistant avec un aplomb rustique. Moi, je vous ai reconnu tout de suite : vous m'avez donné le prix du tir à l'oiseau, vous-même, que c'était une carabine que j'ai encore... C'était en... en... en 87 ; il y a beaux jours, mais je vous ai reconnu tout de même.

— Et qui êtes-vous?

— Je suis Amable Ferrez, le fils de votre métayer du Clos-aux-Bœufs. Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur le Marquis?

— Et c'est vous qui vous êtes rendu acquéreur de mon bien ! vous, Ferrez!

— Faites excuse, Monsieur : je ne l'ai pas acheté à la Nation, moi ; je l'ai acheté après la mort de Christophe, qui s'est noyé à l'écluse du moulin, un soir qu'il avait bu. Il n'a laissé que des dettes, quoiqu'il eût acheté de bonnes terres pour un morceau de pain ; et, comme je venais de recueillir un petit héritage de ma

tante, aubergiste à Frévent, j'ai acheté ce lieu-manoir, et je puis dire que je l'ai bien amélioré.

Le marquis jeta un coup-d'œil de protestation sur le château déshonoré; le rusé fermier comprit.

— Tout cela, Monsieur, dit-il, ce n'est pas moi qui l'ai fait; c'est Christophe : il a jeté bas les tours, il a vendu les meubles, les glaces, les tapisseries; tout ça est allé à droite, à gauche, au diable-vert; mais il n'a pas mieux réussi quoique cela : car la ferme était dans un drôle d'état quand je l'ai prise, tandis que maintenant, faut voir! rien n'y manque. Voulez-vous prendre la peine d'entrer, Monsieur le Marquis, et vous rafraîchir, puisque vous voilà revenu au pays!

— Merci! répondit le marquis : je ne puis pas. Je ne vous demanderai qu'une chose : existe-t-il encore ici ou aux environs quelqu'un de mes anciens serviteurs, je ne puis dire de mes amis? Mon intendant, Vincent, est mort sans doute?

— Faites excuse : Vincent vit, Monsieur, il

est bien cassé; mais il vit et il est au pays : il demeure dans l'ancienne maison de votre garde, au fond du parc.

— Le parc! il n'existe plus!

— Non, Monsieur : c'est un fournisseur, un *riz-pain-sel*, comme on dit, qui l'a acheté; il vend les bois, beaux bois! superbes bois! et l'on va mettre en culture.

— Il y a six cents ans que la forêt était dans ma famille.

— Que voulez-vous, Monsieur? répondit le fermier en tournant son bonnet entre ses doigts, la fortune, ça va et ça vient.

— Et Vincent vit!

— Vous le trouverez où je vous dis. Voulez-vous qu'un de mes gars vous y conduise?

— Je sais le chemin : merci, Ferrez.

— Votre serviteur, Monsieur le Marquis.

Le marquis reprit sa route à travers la forêt, jadis si belle, si ombreuse; aujourd'hui couchée à terre : semblable à une armée, debout au matin, fière, menaçante, et le soir, étendue, immobile sur un vaste champ de bataille. Il coupa en diagonale, et, pendant qu'il marchait,

les scènes lointaines de sa jeunesse semblaient se lever d'entre les arbres morts et les feuillages flétris. Là, dans ce taillis, il venait, enfant, étudier ses leçons, et chercher dans les buissons de belles fleurs sauvages pour sa mère, qui les aimait; sa mère, disparue depuis si longtemps! dans ce carrefour où croissaient les plus vieux chênes de la forêt, près de la pierre levée, qui, elle, était toujours debout, son père lui avait donné sa première leçon de chasse; il avait, un jour d'hiver, tué un loup à cet embranchement du chemin, et il lui semblait voir encore la bête fauve courant sur la neige; au retour de ses premiers voyages en mer, il avait savouré le charme des bois paternels sous tous ces ombrages, et à l'abri des chênes et des hêtres de la Gaule, il avait trouvé mesquins les palmiers de l'Égypte et les bananiers de l'Inde. Plus tard, déjà vieux, il avait amené sa jeune femme sous ces voûtes de verdure, et, énivré de bonheur, il lui avait dit tous les rêves qu'il faisait pour elle; son enfant, sa Charlotte avait joué dans ces longues allées; il l'y avait vue assise sur l'herbe, effeuillant des marguerites, essayant ses pre-

miers pas sur le velours des mousses, et poussant ces cris de joie que l'oreille d'un père entend toujours. La forêt n'existait plus; son maître revenait, dépouillé de tous les biens qui avaient charmé sa vie; un ami lui restait: comment le retrouverait-il; et quelles nouvelles allait-il lui révéler?... vivaient-elles, celles pour qui seules il avait vécu?...

Il s'avançait lentement: un horrible battement de cœur le saisissait à mesure qu'il approchait de la maison du garde. Elle était accolée à une ancienne chapelle dédiée à la Sainte Vierge; et, en des jours reculés, cette maison, qu'on appelait encore la Cluse, avait servi de demeure à un ermite de l'Ordre de saint François. Il desservait la chapelle, où, de temps immémorial, le jour de la Visitation, les paysans venaient en pèlerinage, et une dame de Neuville y avait fondé à perpétuité un *Obiit* annuel pour l'âme de ses tenanciers. Pourtant ce pieux souvenir n'avait pas protégé le petit sanctuaire : ses murs de pierre grise étaient encore debout; mais le toit effondré laissait tomber sur le pavé la pluie et la neige, les

vitraux blasonnés avaient été mis en pièces, la cloche qui appelait à la prière avait disparu, et les feuilles mortes jonchaient la table mutilée de l'autel; des débris de sculptures, de vêtements sacerdotaux, des fragments de reliquaires couvraient le sol. La destruction semblait d'hier : rien n'avait été réparé.

— Quoi! dit M. de Neuville, même cette pauvre chapelle! ils n'ont rien épargné!

A côté de la chapelle, séparée d'elle par un jardinet, s'élevait l'antique maison du garde, qui, de loin, ressemblait à un buisson vert : car un lierre l'avait étreinte dans ses bras flexibles et la couvrait de son noir feuillage depuis la base jusqu'au faîte des cheminées. Les petites fenêtres percées dans l'épaisse muraille étaient elles-mêmes obscurcies par les entrelacements de la plante, qui formait de toutes parts des nœuds inextricables; mais la porte du logis était ouverte : elle donnait entrée immédiatement dans la pièce principale, et M. de Neuville vit, à la lueur d'un feu de fagots qui pétillait dans l'âtre, un vieillard, assis, seul, immobile, qui semblait arrivé au dernier terme

de la décrépitude. Et pourtant, un je ne sais quoi dans l'attitude, dans le port, la mémoire du cœur, plus vivace que celle des yeux, le firent reconnaître à son ancien ami. Le marquis entra vivement, entoura de ses deux bras le cou de son serviteur, et s'écria d'une voix vibrante :

— Vincent! Vincent! me reconnais-tu?

Le pâle fantôme se dressa comme Lazare à la parole puissante qui l'avait appelé :

— Monsieur le Marquis! dit-il. Il est revenu! Ah! je le savais bien!

Il s'affaissa dans les bras qui l'enlaçaient, et un ruisseau de larmes coula de ses yeux éteints. Vincent était aveugle : sa raison, sa mémoire semblaient endormies de ce profond sommeil qui, dans la vieillesse, précède celui de la mort; mais l'affection unique qui avait dominé son existence, venait de tout réveiller : il redevenait lui-même, il reprenait possession de son ami.

Le marquis l'embrassa à plusieurs reprises, en versant des larmes que la ruine de sa maison n'avaient pu lui arracher : l'état où il retrouvait

son serviteur disait combien d'années s'étaient passées depuis leur séparation; et, dans ces années, que d'événements! que d'abîmes! que de mystères!

Ils restèrent longtemps silencieux. Vincent prit le premier la parole :

— Je vous attendais, dit-il; je ne voulais pas mourir sans vous avoir revu. Je ne vois pas, mais je vous entends. Je savais bien, moi, que vous n'étiez pas mort.

— On l'a donc cru? s'écria le marquis avec angoisse. Ma femme?

Vincent couvrit son visage de ses mains; le marquis lui dit d'une voix impérieuse et tremblante :

— Où est-elle? a-t-elle péri? parle, Vincent!

— Elle vit.

— Où est-elle? et ma fille?

— Elle vit aussi.

— Que Dieu soit béni! Mais où sont-elles?

— Mon cher maître! et Vincent étendit la main pour chercher celle de son ami, soyez homme, soyez chrétien!

— Explique-toi!

— Elle est remariée, elle habite Paris, elle est la femme de mon neveu Marcel!

Le marquis resta terrassé : tout était foudroyé en lui, l'amour, la fierté, les dernières espérances qu'il avait pu concevoir sur la terre; il garda un morne silence. Vincent parut rassembler ses forces épuisées et il dit :

— Vous pensez peut-être que je ne l'ai pas bien gardée; mais croyez-en votre vieux serviteur qui va mourir, j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai fait ce que j'ai dû. Je vous ai défendu, vous absent, de toutes les forces de mon cœur; mais j'ai été vaincu. Elle a demandé le divorce, ne pouvant prouver votre mort; elle l'a épousé. Je ne les ai revus ni l'un ni l'autre... Je voulais emmener Charlotte avec moi; ils n'y ont pas consenti : elle est chez eux. Je suis revenu ici : je savais que, vous aussi, vous reviendriez au pays de vos pères et je vous attendais! Hélas! vous avez trop tardé! Dites que vous me pardonnez! mon cher maître! j'ai tant souffert!

Le marquis l'embrassa et s'écria :

— Qu'ai-je à te pardonner, toi qui m'as tant aimé! mais elle, elle, que j'aimais tant!

— Il faut y aller : voici son adresse, répondit Vincent en cherchant un porte-feuille caché sous ses vêtements. Tout est là, son adresse et mes dernières volontés.

Il put à peine achever ces mots : sa voix expirait sur ses lèvres, une pâleur de cendre se répandait sur son visage : une secousse trop violente venait de briser en lui les dernières fibres par lesquelles il tenait à la vie. Le marquis, effrayé, chercha à le ranimer; il y parvint, mais c'était la dernière lueur de la lampe. Vincent chercha la main de son ami et la pressa sur son cœur : — Je suis content, dit-il : vous êtes revenu. *Nunc dimittis... nunc dimittis...* Mon Jésus! sauvez-moi et bénissez-le!...

Le marquis lui présenta le crucifix qu'il portait sur sa poitrine; le mourant le saisit avec une vive expression d'amour, sa tête retomba en arrière et sa main glacée se détacha de celle de son ami.

Le marquis passa deux jours dans cette triste demeure, veillant le corps du serviteur fidèle

qui l'avait attendu ; le troisième jour il le suivit au cimetière et il demanda qu'on le déposât dans un coin où il y avait place pour deux tombes.

Le notaire de la commune, à qui il avait remis le testament, l'informa qu'il était le seul héritier de la petite fortune de Vincent : — « Et, à défaut de M. le marquis de Neuville, disait ce dernier écrit, je lègue tout ce que je possède à mademoiselle Charlotte de Neuville, qui habite à Paris, dans la maison du général Marcel Vincent. »

XII

LA FEMME ET LA FILLE

Au temps du Consulat, le noble faubourg Saint-Germain, aux grands et somptueux hôtels, était fort délaissé, et les fortunes nouvelles, nées d'un système social nouveau, cherchaient, pour leur luxe et leur élégance, des quartiers encore inexplorés : c'était autour de la place Vendôme, où devait s'élever plus tard le superbe monument des gloires impériales, que rayonnaient les parvenus des armes, de la toge et des finances; c'est là que grandissaient chaque jour de magnifiques demeures, destinées aux courtisans des Tuileries et de la Malmaison, c'étaient là les quartiers brillants que visitaient les étrangers amenés à Paris par le

traité de paix, si bien accueilli et qui devait être si éphémère.

Au milieu de la rue du faubourg Saint-Honoré, on voyait un charmant hôtel, dont la blanche façade était ornée de colonnes doriques, qui portaient un entablement sculpté où des victoires couchées soutenaient un bouclier. La porte cochère conduisait dans une vaste cour, décorée de vases de marbre, et un degré de trois marches faisait arriver les visiteurs au vestibule, auquel des statues d'après l'antique, groupées parmi les buissons de fleurs rares, donnaient un aspect élégant et sévère. Une portière faite d'un tapis de Smyrne laissait voir, en relevant ses plis épais, une suite de salons divers préparés pour de grandes fêtes, pour des réunions plus intimes, et qui se terminaient par un délicieux cabinet, dont les portes-fenêtres ouvraient sur un ombreux jardin. Là régnait le luxe que les conquérants de l'Italie avaient emprunté à la civilisation antique : les meubles de bois de citronnier incrustés d'ébène, les girandoles de bronze, les vases d'albâtre avaient des formes correctes et

pures; seulement, des glaces immenses, des tentures, les coussins de soie bleue des canapés, la pendule représentant la chaste Polymnie aux amples vêtements, rappelaient les arts et les recherches modernes. Au mur, sur une peau de panthère, était suspendue une panoplie d'armes égyptiennes, dépouilles de guerre, et quatre belles miniatures, signées Isabey, paraient la cheminée. La première offrait la figure martiale d'un homme de trente-deux ans en uniforme de général, et mieux décoré par la noble cicatrice qui sillonnait sa joue que par les étoiles de ses épaulettes; en face de lui, on voyait l'image d'une jeune femme du même âge, belle, souriante et parée : un diadème de perles ornait ses cheveux noirs et elle paraissait ramener sur ses épaules frileuses une écharpe en point d'Angleterre; deux portraits d'enfants, garçon et fille, portant la double ressemblance du père et de la mère, complétaient cette galerie de famille.

A côté de la cheminée, où brillait un feu clair, se trouvait un métier à broder; et bientôt une jeune personne de seize à dix-sept ans

revint du jardin, s'assit, reprit son aiguille et se remit à travailler avec attention. Cette jeune fille, grande, élancée, aurait attiré les yeux, au milieu des fêtes d'une cour, par sa beauté douce et mélancolique; elle avait l'ovale allongé, le front noble, les yeux frangés des longues paupières qu'on voit aux Vierges des anciens peintres; mais il semblait qu'un secret chagrin eût pâli ces joues, éteint ce regard, courbé ce cou flexible, et uni, dans sa physionomie, la candeur qui ignore à la tristesse qui sait ou qui pressent. Elle était vêtue avec élégance : une robe de soie gris-perle, faite à la grecque, marquait sa taille; mais, en dépit de la mode du jour, ses bras et ses épaules étaient modestement voilés; elle portait au cou et aux oreilles des coraux travaillés avec goût, et à son bras droit un bracelet très-simple dont le médaillon renfermait une croix de Saint-Louis.

C'était Charlotte; Charlotte, Électre chrétienne, qui, dans la maison de sa mère, au milieu des splendeurs et des fêtes, pleurait son père et vivait pour une ombre absente et toujours chérie. Chez elle, la jeunesse avait suc-

cédé à l'enfance, les circonstances extérieures de sa vie avaient changé, le luxe avait remplacé la pauvreté; un jeune beau-père, brillant, chevaleresque, époux chéri de sa mère, et pour elle-même ami respectueux, protecteur tendre, avait remplacé le vieux Vincent : tout était transformé, mais elle était la même. Son âme avait conservé, comme un solide airain, la première empreinte; elle vivait soumise à sa mère, déférente envers son beau-père, mais profondément indifférente aux spectacles de splendeur et de richesse qui glissaient sous ses yeux; et, gardant au fond du cœur, dans l'intime sanctuaire, le regret et le culte du passé. Sous la croix de Saint-Louis elle avait gravé, à la pointe d'une aiguille, ces mots qui étaient la devise de sa vie : DIEU ET MON PÈRE.

Elle travailla assez longtemps seule; sa main légère volait sur le satin : elle brodait sur un voile de calice les emblêmes de la Passion; cet ornement était destiné à la chapelle de Saint-Barthélemy, où, fidèle à ses croyances et à ses habitudes, elle continuait à entendre la messe. Elle ne travaillait d'ailleurs que pour les pau-

vres et les églises, et, en travaillant, elle priait. Un pas léger se fit entendre : Charlotte leva la tête et salua d'un sourire sa mère qui entrait vive et riante. Elle jeta sur une chaise son cachemire, ôta son chapeau, refit l'édifice un peu dérangé de sa coiffure, et dit :

— J'ai fini toutes mes courses enfin! après le déjeûner à la Malmaison, j'ai fait mes visites et mes invitations pour notre petite fête de jeudi prochain; je crois que ce sera tout à fait joli : un concert, un souper, quelques quadrilles pour les jeunes filles et les jeunes officiers; nous aurons la belle madame Leclerc, j'ai sa parole : c'est un ornement que ce beau visage-là; et puis tous nos amis et amies. Et je t'ai commandé une charmante robe en crêpe rose... tu la porteras par amour pour moi...

— Maman, je vous en supplie, dit Charlotte, dispensez-moi d'assister à cette réunion : vous savez que rien ne peut me faire moins de plaisir.

— Tu seras donc toujours triste, Charlotte?

— Je le crains, ma mère.

— Mais ta tristesse est comme un blâme

pour moi. Ne devrais-tu pas être heureuse? je t'aime; Marcel, le général... t'aime et t'est dévoué; ton frère, ta sœur, sont de délicieuses petites créatures; notre position est enviée, tout nous sourit : toi seule es en deuil!

— Pardon, ma mère! je n'aime pas le monde, vous le savez bien.

— Mon enfant, dit Delphine en secouant la tête, tu vis trop de tes souvenirs; et, quoique tu sois si bonne, au fond de l'âme tu me blâmes...

— Je vous aime et je vous respecte... ne doutez jamais de mon cœur, maman!

Elles s'embrassèrent, et une larme coula des yeux de l'heureuse Delphine sur la joue pâle de sa fille.

— Viendras-tu? dit-elle enfin.

— Si vous l'ordonnez.

— Eh bien! oui! j'ordonne que tu sois belle, admirée.

Un bruit de pas vint interrompre les paroles de Delphine. Un domestique précédait un visiteur, et annonça d'une voix monotone et retentissante :

— M. le Marquis de Neuville!

Une violente catastrophe de la nature éclatant au milieu de la plus sereine journée pourrait seule faire comprendre l'épouvante de Delphine, le trouble profond de Charlotte, quand ce nom vint retentir à leurs oreilles, quand elles virent entrer celui qui le portait. Charlotte ne dit rien, elle glissa de sa chaise à genoux, comme si une apparition céleste eût passé devant ses yeux. Delphine fléchit et se cacha le visage dans les coussins du canapé : tout croulait autour d'elle, et elle sentait vibrer dans son cœur ce cri de suprême désespoir : Cachez-moi; cachez-moi! murs, colonnes, tombez sur moi!

La voix de son mari la tira de sa stupeur; cette voix était triste et douce :

— Delphine, me reconnaissez-vous?

Elle leva la tête avec un sentiment de crainte.

— Delphine, continua le marquis, c'est moi, votre mari, le protecteur de votre jeunesse, votre ami : je reviens le cœur plein de vous et de notre enfant; mais où vous trouvé-je!

— Pardon! dit-elle, pardon et pitié pour moi!

— Pitié! dit-il; hélas! je croyais qu'elle m'était due : je reviens pauvre et seul, après onze ans d'exil et de lointains voyages; j'ai supporté la vie, j'ai embrassé les plus durs travaux avec un seul but devant les yeux : revoir ma femme, embrasser ma fille; je reviens du fond de l'Amérique, après mille épreuves et mille dangers! je suis oublié, je suis rayé de la liste des vivants!

— Hélas! je l'ai cru! dit Delphine en baissant les yeux. Si j'avais reçu de vos nouvelles...

La mer nous séparait, les missives se sont perdues, répondit le marquis d'une voix plus agitée; mais la fidélité d'une femme est donc bien légère! Vous n'aviez pas le bonheur d'être sûre de ma mort, puisque vous avez demandé le divorce!

— Pardon! dit-elle encore. Vous ne savez pas...

— Je ne sais pas, mais je devine, dit-il. L'attrait des richesses et l'amour d'un soldat ont eu raison de la foi jurée...

— Il s'était animé de plus en plus : l'effroi de sa femme en le revoyant avait changé soudain en fiel la tendresse de son cœur. Il était donc bien haï, puisqu'il était si redouté? Delphine gardait le silence, mais on aurait pu voir et compter les palpitations de sa poitrine; Charlotte s'était reculée dans l'ombre : elle assistait à cette explication sans oser ni fuir ni se montrer, et son père, occupé d'un seul objet, ne la voyait pas, car le jour d'ailleurs finissait.

M. de Neuville reprit avec plus de douceur :

— Delphine, dit-il, je ne veux ni vous offenser ni vous effrayer. Écoutez-moi : vous êtes ma femme; devant Dieu vous n'appartenez qu'à moi seul; auprès de moi votre honneur sera sauf et votre conscience en sûreté! Je ne puis pas vous offrir les méprisables richesses que vous a données ce soldat parvenu; mais les biens chers aux nobles cœurs, je vous les présente : l'honneur vaut plus que l'or, l'argent ne peut pas payer la dignité du nom et la pureté du cœur. Et d'ailleurs, réfléchissez : je ne vous importunerai pas longtemps, je suis

vieux... j'espérais vivre, mais ce qui vient de se passer me pousse au tombeau.... au moins vous aurez fait votre devoir envers celui qui reçut votre main et vos promesses; vous aurez généreusement réparé vos torts, peut-être involontaires.

Delphine l'avait écouté avec attention, et soudain elle se jeta aux genoux de son mari en lui disant d'une voix basse :

— Je ne puis pas : j'ai des enfants; et lui, je l'aime! pardonnez-moi! oubliez-moi! je vous respecte, je vous honore : mais abandonner ce qui fait ma vie est impossible; j'en mourrais!

Il la regarda avec une expression singulière de colère et de douleur.

— Malheureuse femme! adieu! en ce cas je n'invoquerai pas contre vous les lois : je le pourrais peut-être..... d'autres l'ont tenté, mais vous me fûtes trop chère. Adieu! vous ne me verrez plus.....

— Vous ne partirez pas seul, mon père, s'écria Charlotte en courant à lui et en l'enlaçant de ses bras. Mon père, ma mère, pardon!

j'ai tout entendu! je veux vous suivre, mon père, pour jamais.

— Mon enfant! dirent-ils tous deux avec un accent différent, l'un plein d'inquiétude, l'autre palpitant d'amour.

— Ma fille! reprit le marquis en la serrant fortement sur sa poitrine, ma Charlotte! voilà le premier instant de joie depuis onze ans!

— Je ne vous ai jamais oublié, lui répondit-elle en baisant son front, et je vous suis.

— Charlotte! s'écria Delphine, tu me quittes! O mon enfant, est-ce possible?

— Vous n'êtes pas seule, ma mère, et, vous le savez, même auprès de vous, je n'étais pas heureuse.

— Charlotte, dit son père, c'est la pauvreté qui t'attend près de moi.

— Mon père, la pauvreté avec vous sera bénie : ma mère sait combien je hais la richesse. Ne me refusez pas! Je reviens et ne vous quitte plus.

En disant ces mots, elle sortit. Les deux époux restèrent seuls sans se regarder. Delphine pleurait amèrement :

— Monsieur, dit-elle enfin, que les vertus de ma fille obtiennent un jour mon pardon! pensez à moi sans colère.

— Demandez cela à Dieu, répéta-t-il brusquement. Les vertus de ma fille accusent mieux vos torts; elle, elle, cette créature angélique, elle est la fille d'une femme divorcée! Ah! par respect pour son innocence, vous deviez lui épargner une telle flétrissure!

Charlotte rentrait; elle avait jeté une pelisse sur ses épaules, et elle tenait à la main une légère cassette, qui renfermait tout ce qu'elle voulait emporter de l'opulente maison de sa mère.

— Adieu, maman! dit-elle, adieu! chère maman!

Delphine n'osait résister : elle embrassait mille fois sa fille comme si elle eût voulu se purifier dans ses étreintes. Le marquis prit la main de Charlotte et dit :

— Partons!

Et tous deux s'éloignèrent sans retourner la tête. Charlotte avait pris le bras de son père, et, en ce moment de suprême sacrifice, elle

sentait cependant son cœur allégé : toujours un sentiment d'embarras et de tristesse l'avait saisie lorsqu'elle sortait avec le général Vincent; maintenant, appuyée sur son père, son père pauvre et vieux, un secret orgueil relevait son âme : elle était heureuse dans le fond le plus intime de son être, quels que fussent les combats et les orages qui en vinssent agiter la surface. La perle git dans la paix profonde des mers, alors même que la superficie des flots est bouleversée : ainsi la nature souffre et combat, tandis que la conscience et le cœur sont tranquilles.

— Où allons-nous, mon père? dit-elle enfin en lui souriant avec douceur.

— A Neuville, lui répondit-il. La maison de Vincent nous attend; mais lui, chère enfant, n'y est plus. Dieu t'envoie pour le remplacer : un ange après un saint!...

XIII

LA CLUSE

L'antique maison où Vincent avait passé les dernières années de sa vie reçut bientôt ses nouveaux hôtes. C'était une pauvre demeure, presqu'aussi dénuée de bien-être qu'au temps où l'ermite de saint François d'Assise l'habitait; et pourtant elle était chère à ceux qui lui demandaient un abri et qui y trouvaient des souvenirs que nul coin de la terre n'aurait pu leur offrir. Dès leur arrivée, Charlotte se rappela les leçons de sa vie indigente et laborieuse, alors qu'enfant encore elle aidait Vincent et leur humble servante dans les travaux

domestiques : il semblait que jamais elle n'eût habité un palais, à la voir si empressée et si industrieuse; il semblait que ces mains délicates n'eussent jamais touché les fils d'or et de soie, parcouru le clavier, tenu la plume, à les voir si habiles à de grossiers travaux, si promptes à établir l'ordre et la propreté, si actives quand il s'agissait de donner un peu de bien-être à celui qui ne pouvait plus attendre que d'elle seule des soins et du bonheur. Au bout de très-peu de temps, la Cluse avait pris un nouvel aspect; au dehors, le lierre la couvrait de son manteau, que, dans cette saison rigoureuse, diaprait le givre; mais, sombre et vieille à l'extérieur, au dedans elle était calme et presque riante. Un bon feu brûlait dans la haute cheminée; les meubles de la chambre du rez-de-chaussée et ceux des chambres à coucher avaient pour la plupart, été rachetés par Vincent aux paysans qui les avaient acquis à la vente du château, et le marquis retrouvait là des amis familiers; le crucifix et les livres de piété de Vincent l'avaient suivi dans sa solitude; alors même qu'il ne pouvait plus les voir, il les aimait encore.

Ils devinrent aussi des amis pour le marquis. Charlotte ne lisait pas beaucoup; son aiguille était sa compagne fidèle, elle se reposait en travaillant de ses autres travaux; elle pouvait alors causer avec son père. Jamais le nom de Delphine n'était prononcé entre eux : le marquis interrogeait sa fille sur le passé sans nommer sa mère; mais le nom de Vincent, quand il revenait, et il revenait sans cesse, provoquait toujours leur émotion.

— C'est parce qu'il a tant travaillé pour nous qu'il a perdu la vue! disait Charlotte. Non, mon père, vous ne pouvez imaginer son dévouement.

— Je le connaissais : c'était la pierre sur laquelle je m'appuyais dans mes angoisses, quand ma mauvaise fortune m'obligea d'aller en Amérique et que je pensais à vous, mon enfant délaissée. Je serais mort d'inquiétude si je ne l'avais su auprès de vous.

— Et il vous aimait tant! c'est lui, mon bon père, qui a nourri votre souvenir dans mon âme : je vous voyais devant moi comme une image, un portrait qu'on a vu autrefois; mais

Vincent en m'entretenant sans cesse de vous, empêchait que la chère image ne s'effaçat : Il lui donnait la vie.

— Il parlait donc de moi?

— Sans cesse : de votre enfance, quand vous couriez ensemble dans ce grand bois qui n'existe plus; de votre jeunesse, quand il revenait de son collége de Saint-Vaast et qu'il vous retrouvait, cher père, faisant des mathématiques avec votre précepteur : les leçons étaient suspendues alors; vous chassiez, vous couriez ensemble;... et vos premières campagnes, il en parlait comme s'il les avait vues! L'amiral de la Motte-Piquet était son héros, après vous, et il décrivait le combat d'Ouessant comme s'il avait vu trembler le duc de Chartres! Puis, votre vie tranquille au château et votre fuite dans les bois, quand le méchant Christophe triomphait à Neuville, combien de fois me les a-t-il contées! Aussi, grâce à lui, je connaissais Neuville, le village, le bois, la Cluse même : je voyais tout par ses yeux....

— Hélas! mon enfant, et tu te retrouves si

pauvre sur cette terre où tes ancêtres ont vécu si riches !

— J'y suis avec vous ; je n'avais qu'un désir, celui de vous revoir; pourrais-je me plaindre maintenant que ce désir est exaucé ?

Ils étaient bien pauvres en effet; et M. de Neuville, qui laissait à Charlotte la disposition de leurs deniers, ne se doutait pas des efforts, des miracles d'économie qu'elle devait réaliser pour le faire vivre, pour lui donner une sorte de bien-être. Soldat, marin, voyageur, il avait appris la frugalité; il aimait, comme un vrai gentilhomme, la vie simple : mais il était vieux, et sa fille souffrait de ne pouvoir lui prodiguer ces soins, ces délicatesses que la vieillesse apprécie. Elle y rêvait toujours, mais sans trouver un moyen d'augmenter cette pauvre rente, dernier don de la plus fidèle amitié, et qui leur assurait au moins ce que beaucoup n'avaient pas, un toit et du pain.

Au retour de la belle saison, quand le mois de mai vient jeter sur les jardins et les vergers ce nuage blanc, si éphémère, mais si beau; quand les lilas penchèrent au-dessus des haies

leurs grappes de fleurs odorantes; quand l'aubépine exhala dans l'air un parfum d'amande, Charlotte voulut surprendre son père, en décorant, avec les parures que le printemps prodigue aux pauvres, la chapelle ruinée. Le marquis aimait cette chapelle où ses aïeux avaient prié, et souvent il s'affligeait de la désolation où elle était plongée. Pendant plusieurs jours, Charlotte travailla en secret : elle balaya les feuilles mortes, les graviers, la poussière; elle nettoya la table de l'autel, et, récompense heureuse de son travail, elle découvrit sous les décombres l'antique image de la Sainte-Vierge qu'on vénérait jadis en ce lieu. C'était une statue de bois, noircie par les siècles, taillée, et non sans grâce, par un ciseau pieux et naïf : Charlotte l'admira, la couronna de fleurs et la replaça sur l'autel; puis elle l'entoura d'un fouillis de fleurs et de verdure, et, quand tout fut prêt, elle amena son père dans le sanctuaire réparé.

— Mon père, prions la sainte Vierge, dit-elle; célébrons son mois, comme le faisait Madame Louise de France aux Carmélites.

Il fit un signe d'acquiescement, et le père et la fille récitèrent les tendres et sublimes invocations des litanies; puis d'une voix pure et vibrante, Charlotte chanta un vieux cantique que l'on chantait à la chapelle de Saint-Barthélemy. Tous les jours ils revinrent, consolant par ce culte domestique le sanctuaire dévasté, et ils goûtaient une joie douce, intime, dans ces visites à la Reine du ciel, que seules servaient alors quelques âmes fidèles. Charlotte surtout se plaisait à chanter aux pieds de la sainte image. Jamais elle n'avait chanté dans le salon de sa mère, jamais une note de musique profane n'avait effleuré ses lèvres; mais là, dans la solitude des champs, dans cette chapelle abandonnée, elle trouvait une puissance de mélodie qu'elle ne se connaissait pas.

Longtemps les oiseaux seuls l'écoutèrent; mais un soir la fille d'un bûcheron dit à ses amies que la demoiselle chantait de beaux airs, et le lendemain une cohorte de petites filles curieuses vinrent écouter, cachées derrière les buissons, le cantique de la chanteuse. Charlotte chanta comme de coutume, et pendant

plusieurs jours son auditoire rustique s'accrut; elle essaya alors de parler à ces enfants et les invita à prier, à chanter avec elle :

— Nous ne savons pas! dit la plus hardie de la bande en mettant le doigt sur la bouche.

— Que ne savez-vous pas? est-ce prier?

— Nous savons un peu *Notre Père.*

— Et c'est tout?

— C'est tout. Dame! not'mère dit comme ça qu'il n'y a plus ni église ni curé et qu'on ne peut pas nous éduquer.

— Mais si vous vouliez, répondit Charlotte, je vous apprendrais le catéchisme; et quand le curé reviendra (et l'on dit que c'est tout prochain), vous serez instruites et vous pourrez faire votre première communion.

Sans qu'elle s'en doutât et touchée seulement d'un élan de zèle, Charlotte venait de se créer une ressource, simple et modeste comme ses goûts et ses désirs. Les petites filles répétèrent à leurs mères les paroles de la demoiselle; et bientôt les fermières, les métayères, les meunières, les bûcheronnes, envoyèrent leurs enfants à l'école que Charlotte tint sous les arbres,

comme saint Louis y tenait ses plaids de justice. Elle apprenait à ses élèves le catéchisme et un peu de lecture, afin qu'au moins elles pussent suivre la Messe, quand la Messe serait de nouveau célébrée; elle les faisait travailler à l'aiguille, et elle dirigeait leurs doigts encore inhabiles; et les mères payaient ses soins, non en argent, le paysan en est avare, mais en nature : des œufs, du beurre, des fruits acquittaient les heures d'écoles et donnaient aux anciens seigneurs un petit supplément d'aisance. Au début, le marquis se plaignit de voir user le temps, la voix, les forces de sa fille dans cet humble labeur. Mais elle insista; elle lui dit un jour :

— Mon père, une de nos aïeules ne faisait-elle pas la classe aux petites filles de ses vassaux? n'y avait-il pas au château une salle basse qu'on nommait l'école?

— Il est vrai : c'était la bisaïeule de mon père, une Bretonne, qui avait eu pour directeur le Père Maunoir, l'apôtre de la Bretagne; femme de grande piété, de grand zèle; et que les paysans nommaient leur mère.

— Eh bien! mon père, elle agissait pour Dieu; j'agis pour Dieu et pour vous. Laissez-moi faire, cher père bien-aimé : cela me rend heureuse.

Il fallait céder; et l'école, après s'être tenue l'été sous le feuillage, se tint l'hiver près des tisons. Une grande joie vint, cette année, réchauffer le cœur du marquis et de sa fille : le Concordat était signé, les églises se rouvrirent, et l'ancien pasteur de Neuville, qui était resté caché dans le pays, revint parmi ses ouailles. Le marquis ne le revit pas sans émotion et lui présenta sa fille avec orgueil. Sur les pas du prêtre revenaient les consolations indicibles de la foi : la prière en commun, le sacrifice offert, la touchante Victime reçue à l'autel, tous les rayons qui dorent la vie, toutes les voix qui bercent l'âme, toutes les espérances qui voilent la mort; et, si la position de Charlotte et de son père avait été jusqu'alors supportable, elle devint, dès ce moment, heureuse : ils vivaient surtout par l'âme, et l'âme, en reprenant possession des trésors divins, était satisfaite!

Quel père, du reste, n'eût envié ce vieillard,

que les ans penchaient et poussaient vers le cercueil, mais qui s'appuyait sur le bras d'une fille si dévouée et si tendre ; qui toujours la voyait près de lui, veillant sur lui, uniquement occupée de lui, le suivant, l'écoutant, l'aimant avec une profondeur d'affection incomparable? Les pères à qui le mirage des plaisirs, la préoccupation des bagatelles, le souci de la fortune, enlèvent leurs enfants; les pères puissants, opulents, qui voient avec amertume qu'on leur préfère un bal, une partie de chasse ou un dîner, qu'on compte peut-être les jours de leur vie, qu'on spécule sur ce que le monde appelle des *espérances*, ces pères l'eussent envié, et lui-même, en dépit des secousses et des orages qui l'avaient poursuivi, se trouvait heureux.

Ce bonheur dura longtemps ; ils vécurent dans cette solitude, sans rapports avec le monde, durant bien des années, dont le récit, toujours le même, serait monotone. Le Consulat avait fini, l'Empire suivait son cours; ils ne connaissaient ses fortunes diverses que par les récits du curé ou par les gémissements des

mères, qui voyaient leurs fils appelés tour à tour sous les drapeaux, et mourant, confondus dans une foule glorieuse, à Austerlitz, à Wagram, à Iéna, à Saragosse, à Smolensk, à Moscou, à la Bérésina. Tous les soirs, à la prière, le marquis invoquait Dieu pour la France, et Charlotte pour les âmes des pauvres soldats. Sincèrement détachés de la terre, ils ne vivaient que pour Dieu et pour leur mutuelle affection. La jeunesse de Charlotte avait fui; sa beauté prenait un aspect plus recueilli, mais elle s'inquiétait peu d'elle-même : la tête blanche qui, chaque hiver, s'inclinait de plus en plus, l'inquiétait seule, et, dans ses prières, ce n'était jamais sa propre vie qu'elle recommandait à Dieu. Elle demandait de longs jours pour son père, et, pour sa mère, elle demandait la paix et la grâce divines, et quelquefois elle soupirait en disant à Dieu :

— Elle ne sera jamais à vous aussi longtemps qu'elle sera heureuse, et cependant, cependant, puis-je demander son malheur? faites, mon Dieu, selon votre sagesse et votre divine bonté!....

XIV

LA MORT

L'hiver en 1813 fut rigoureux; les jeunes soldats en ressentirent les âpres morsures aux bords de l'Elbe et de l'Elster, et, même sous des climats plus tempérés, il exerça ses ravages. Le marquis de Neuville fut saisi, vers le mois de février, de quelques accès de toux et de fièvre, qui ne cédèrent ni aux soins de sa fille ni aux prescriptions de la médecine. Une semaine s'écoula : la vie du vieillard et ses forces semblaient fuir comme l'eau à travers un crible. Charlotte chercha longtemps à se faire illusion; mais en veillant son père, en étudiant ce visage pâle, émacié, ces lèvres sans couleur, cette respiration pénible, la réalité lui

apparut terrible et prochaine. Son cœur, entièrement soumis, ne se révolta point; mais quelle douleur affreuse le déchira! quelle sanglante immolation d'elle-même dans ce mot qu'elle répétait avec angoisse :

— Votre volonté, Seigneur, et non la mienne!

Quand le marquis se réveilla d'un court sommeil, il vit les yeux de sa fille fixés sur lui, et il y lut.

— Mon enfant! dit-il en lui tendant la main, il le faut! Bénissons Dieu! bénissons Dieu dans la mort comme dans la vie!....

Elle ne put répondre, et s'agenouilla près du lit en pleurant amèrement. Il posa sur sa tête inclinée une main tremblante.

— Du courage! dit-il, mon enfant : Dieu ratifiera mes bénédictions sur toi, les plus tendres bénédictions! Jamais père n'aima autant et ne fut autant aimé.... Je te remercie, ma fille, de tant d'amour, de tant de sacrifices : tu m'as embelli la vie, tu m'adoucis la mort. Sois forte maintenant, et avertis M. le Curé : il est temps :

— Mon père, répondit-elle en hésitant et en

lui baisant la main, mon père, si j'ai pu vous témoigner mon respect et mon amour, si vous êtes satisfait de moi, pardonnez à ma pauvre mère! bénissez-la aussi!

Le marquis hésita : ce nom venait de réveiller dans cette âme calmée un orage de souvenirs. Il regarda tour à tour le crucifix et sa fille; et ce pardon, que tant de fois, en chrétien, il avait accordé tout bas au pied du tabernacle, il le donna enfin tout haut.

— Je lui pardonne, dit-il, du fond de mon âme; je prie Dieu pour elle et je désire qu'elle soit sauvée et bénie... Seulement, mon enfant, ne retourne pas dans cette maison, sous le toit de cet homme...

— Je vous le jure, mon père! j'aurai un autre asile.

Il la comprit et fit un signe d'approbation.

Une demi-heure après, le curé, son vieil ami, était à son chevet. M. de Neuville se confessa, reçut avec une ferveur admirable les onctions des mourants, et renouvela, plein de force, sa profession de foi devant la sainte

Eucharistie. Et, levant les mains et les yeux au ciel, il ajouta :

— Je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé, à Madame de Neuville en particulier, et a Marcel Vincent, le neveu de mon ami. Que Dieu soit leur espérance et leur miséricorde, comme il est la mienne !

Il reçut ce Dieu qui lui avait appris à pardonner, et il paraissait si heureux et si calme, que Charlotte elle-même se défendit de pleurer. Quelques heures se passèrent, et l'agonie commença, douce et presque sereine, comme les dernières années de la vie de ce juste. Il reconnut encore sa fille, baisa son crucifix, et mourut en paix en murmurant ces paroles de Job, qu'il avait toujours aimées : *Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je le verrai.*

Dans son immense douleur, Charlotte goûtait les immenses consolations de la foi : elle voyait son père dans la société des justes, parmi ceux qui sont prosternés devant le trône de l'Agneau; il lui semblait qu'affranchi des misères présentes, de la caducité du corps, des douleurs de l'âme, il était comme un archange

dont les ailes s'étendaient pour la protéger. Elle priait pour lui tout en l'invoquant; elle pleurait et elle se réjouissait dans le Seigneur, ineffable mélange de sentiments dont la religion seule a le secret.

Le moment des funérailles fut cruel, et plus cruel le moment où elle revint seule dans sa maison vide. Le curé l'avait suivie; il lui montra le crucifix qui avait orné le cercueil, en même temps que la croix de Saint-Louis, et il lui dit :

— Ma fille, votre père veille sur vous, et votre Époux vous attend.



QUATRIÈME PARTIE

XV

UN FEMME ENVIÉE

Pendant que ces destinées s'écoulaient obscures, ignorées, celle de Delphine attirait les yeux et provoquait l'envie : au jugement du monde, elle était si parfaitement heureuse, si abondamment comblée de tous les dons qui excitent ici-bas les désirs et la convoitise! Les femmes, qui sont connaisseuses en fait de bonheur féminin, jugeaient complet et achevé celui de Delphine : les coquettes appréciaient

sa longue jeunesse, sa beauté, que l'art et la toilette rehaussaient; les ambitieuses la trouvaient bien haut placée, grâce aux services de son mari; les avares jalousaient ses richesses; les âmes tendres, le constant amour qu'elle avait inspiré. Ses prospérités augmentaient avec les années : Marcel Vincent avait échappé aux hasards des champs de bataille; il y moissonnait des honneurs et des dignités et il en revenait plus ardemment épris de la vie de famille; ses deux enfants grandissaient et devenaient remarquables, le fils par son intelligence, la fille par sa grâce héréditaire. Un dernier vœu restait à remplir : Marcel fut fait comte de l'Empire, et Delphine, à la cour de Marie-Louise, se trouvait, après tant de vicissitudes, replacée dans le rang que lui avait donné sa naissance.

Elle était heureuse : elle jouissait de tout, de la fortune, du luxe, de l'affection qu'elle ressentait et de celle qu'elle inspirait, des plaisirs du monde, des plaisirs du foyer; et elle était tellement enveloppée dans le tourbillon, que, le choc du premier moment passé,

elle pensa peu au marquis et à sa fille, si brusquement séparée d'elle. Elle éloignait d'ailleurs ce souvenir amer, pénible; le souvenir de l'instant où elle avait rougi devant Charlotte, où elle s'était humiliée aux pieds du vieillard offensé et où elle avait vu sa fille, si belle et si sainte, embrasser avec enthousiasme ce qui jadis l'avait tant effrayée, elle, âme faible : — l'indigence, compagne de l'honneur. Elle écartait ces pensées, ces images; et quand, au milieu des fêtes de la vie, elles lui revenaient, il semblait qu'un âpre breuvage passât sur ses lèvres, qu'une épine acérée traversât son cœur. Quelquefois elle pleurait, elle tendait les bras vers l'enfant absente; mais le monde était là avec ses exigences : il fallait s'habiller pour un dîner, pour une fête; il fallait aller au cercle de l'impératrice; il fallait conduire Hector et Flavie à un bal d'enfants; et, au bruit des ailes légères du plaisir, les idées sérieuses, les tristes souvenirs, les remords salutaires s'enfuyaient; et, plus marchaient les années, plus le nom de Dieu, celui de M. de Neuville, celui même de Charlotte;

s'effaçaient de la mémoire et du cœur de la comtesse Vincent.

Ce bonheur terrestre, si complet que peut-être elle en eût fait volontiers son ciel, fut brisé par un coup de foudre, un de ces coups qui retentissaient souvent dans le ciel orageux de l'Empire : le général Vincent fut tué à la bataille de Lutzen. Delphine en éprouva une douleur inexprimable : elle l'aimait; il était à ses yeux l'idéal du bien, du beau, de la tendresse : elle pleurait cette âme qui la chérissait, dont elle était le but, cette vie si pleine de promesses, cet avenir à deux qui devait être long, et, dans son deuil si profond, elle se souvint du marquis pour se dire : — Il m'aimait comme j'aimais Marcel; Marcel, que je ne reverrai jamais!

Elle but à longues ondées ce calice de douleur où s'abreuvaient alors tant de femmes, tant de mères : la mort d'un être chéri, succombant sur le champ de bataille, ouvre à l'imagination et au cœur une si funèbre carrière!

Comment est il mort? qui le dira? est-ce sous

les pieds des chevaux, renversé comme un vaincu, écrasé peut-être par les roues des canons, foulé par ses amis, par ses soldats? a-t-il longtemps survécu, sans secours, sans appui, mourant de soif, et n'ayant, comme Beaumanoir, d'autre boisson que son sang, dévoré de fièvre, luttant seul contre les hallucinations de l'agonie, demandant son pays, demandant sa mère, demandant sa femme, demandant, hélas! son Dieu? Une voix lui a-t-elle répondu? qui le dira!... la comtesse vécut longtemps de ces funèbres pensées, elle pleura, elle souffrit, elle fut vraiment veuve et solitaire dans son cœur; pourtant, peu-à-peu, pas à pas, le monde reprend des droits.

La félicité intérieure avait disparu, mais l'éclat de la fortune restait, et peu-à-peu, pour ses enfants, Delphine reprit ses relations et ses habitudes. Quelques années s'écoulèrent encore : elle n'allait plus dans les fêtes pour elle-même; sa fille, vivante image de Marcel, y paraissait et y attirait les hommages; et la comtesse, aimable, riche, conduisant avec elle un fils brillant et envié par les

mères, une jeune fille charmante et qu'on mettait au nombre des *beaux partis* de Paris, la comtesse eut des succès d'arrière-saison qui auraient satisfait beaucoup de douairières. Cependant, le monde des salons s'était renouvelé; les anciens noms avaient reparu avec les descendants des anciens rois, et la comtesse éprouva plus d'une fois un sentiment pénible en se retrouvant avec des amis, des alliés de sa propre famille ou de celle des Neuville. Elle ne disait rien : elle espérait que les premières pages de sa vie étaient effacées de la mémoire des vivants et confondues avec tant de pages sanglantes écrites par la main de la Révolrtion; mais, à mesure qu'elle avançait, le monde et les plaisirs lui offraient de moins en moins de charmes. La tristesse de l'âge mûr venait s'ajouter au deuil secret, mais durable, de son veuvage; elle regrettait aussi ces jours de l'Empire, jours de bonheur pour elle, et ce pêle-mêle de parvenus de l'épée, de parvenus du talent, qui, peu curieux et peu scrupuleux, n'interrogeaient pas les antécédents et s'inquiétaient peu des origines. Sous la pres-

sion de ce sentiment de malaise et d'ennui, elle accueillit avec empressement une demande en mariage pour sa fille; et Flavie épousa, heureuse et glorieuse, un jeune secrétaire d'ambassade qui l'emmena à Stockholm. Vers la même époque, Hector, déjà rassasié de plaisirs, eut le désir de faire un long voyage en Orient; sa mère le lui permit, et, tranquille sur le sort de ses enfants, elle résolut de quitter Paris, dont le séjour lui était devenu insupportable. Elle possédait une jolie terre en Touraine, sur les bords de l'Indre; et ce fut là que, l'âme mélancolique, désabusée de tout, elle alla chercher un peu de repos.

XV

LA MISSION

Les premiers mois se passèrent assez vite. Le château de la Faisanderie n'avait pas été habité depuis longtemps : il demandait des réparations; le parc était négligé : il fallait y faire des coupes, ouvrir des percées, élaguer un feuillage trop touffu, donner aux gazons, hérissés de plantes parasites, l'aspect velouté des tapis de verdure que l'Angleterre a créés; une serre paraissait indispensable au jardinier : on en établit deux, tempérée et chaude, un jet d'eau jaillit au milieu d'une pelouse, la basse-cour reçut des hôtes distingués. Tous ces soins prirent et amusèrent le temps; puis, quand le château fut restauré, embelli, remeublé, quand le parc fut l'entretien du voisinage, quand tout fut parfait, accompli, Delphine s'a-

perçut qu'elle s'ennuyait toujours et qu'il ne suffisait pas d'avoir une belle maison pour ne plus engendrer d'idées noires.

Même aux yeux des gens les plus insensibles, sa tristesse n'était pas sans motifs : elle avait perdu un mari distingué et dévoué, ses enfants étaient éloignés d'elle; et ces peines connues, ostensibles, expliquaient le chagrin dont elle semblait poursuivie. Mais dans la solitude, dans le silence, n'ayant plus auprès d'elle une voix aimée qui faisait taire la conscience, éloignée des bruits du monde qui étouffaient le cri de l'âme, les souvenirs, les regrets, les craintes s'étaient levés et parlaient haut. Par un effet singulier de la mémoire et de l'imagination, en se retrouvant sous de beaux ombragès, dans le calme de la campagne, elle pensait sans cesse aux jours de sa première jeunesse, alors que le marquis l'avait amenée, pauvre, orpheline, jusqu'alors dépendante, dans la demeure de ses pères, et qu'il lui avait dit : — Ceci est à vous : vous êtes souveraine ici; tout est à vous : le maître et la maison...

Elle se souvenait de son amour tendre et vigilant, qui était à la fois d'un époux et d'un père; elle revoyait sa fille, si douce, si jolie, et dont les premiers mouvements, les premiers regards avaient enchanté son cœur. Qui donc l'avait bannie de la mémoire de sa mère? Flavie n'était pas plus aimable, son premier sourire n'avait pas donné plus de joie... elle ne promettait pas plus de vertus que Charlotte n'en avait montré au grand jour de l'épreuve. Et où était-elle maintenant, cette fille tour à tour chérie et oubliée, et qui, sans le vouloir, sans le savoir, reprenait possession du cœur maternel?

Delphine n'avait aucune lumière sur le sort de mademoiselle de Neuville. A l'époque de la mort du marquis, qui avait presque coïncidé avec celle du général Vincent, elle avait reçu du curé de Neuville une lettre qui ne renfermait que ces mots :

Madame,

« M. le marquis de Neuville est mort cette nuit entre les bras de sa fille; il m'a chargé de

vous assurer de son pardon et de ses prières. Il est mort comme il avait vécu, en chrétien.

« Mademoiselle de Neuville a trouvé un asile honorable et paisible où elle rencontrera, je l'espère, un bonheur digne de ses vertus. Il m'est défendu de vous en dire davantage.

« Veuillez excuser mon laconisme et me croire, Madame,

Votre très-humble serviteur en J.-C.,

J.-B. Lecomtois, prêtre.

« Neuville, février 1813. »

C'était tout : même à sa dernière heure, à l'heure du pardon, le marquis n'avait pas voulu lui rendre sa fille; et maintenant, peut-être à jamais séparée d'elle, quel ardent désir de la revoir Delphine n'éprouvait-elle pas! Sa fille aînée, c'était la compagne de ses souffrances, la douce consolation de ses heures de prison, de ses jours de pauvreté; c'était même son orgueil en des temps plus prospères, et si douce, si noble, si élevée dans ses idées et ses sentiments qu'elle serait un aimable appui pour les années graves où Delphine venait d'entrer! En

vain elle avait tenté des démarches pour la retrouver : le curé Lecomtois n'existait plus, et personne, parmi les habitants de Neuville, ne savait où Charlotte s'était retirée. Cette pensée, ce désir firent leur chemin dans l'âme de Delphine : comme le coin de fer qui entre de plus en plus profondément dans le bois, le souvenir de sa fille, l'ardent désir de la revoir ne la quittèrent plus; ils la suivaient partout, et elle songeait moins peut-être à ses enfants jeunes et heureux qu'à ce visage mélancolique, qui lui était apparu la dernière fois embelli de l'auréole d'un grand sacrifice.

Elle voyait peu de monde; le curé de sa paroisse la visitait quelquefois : elle le recevait avec la grâce et l'aisance d'une femme du monde; elle lui donnait, à certaines époques de l'année, une somme réglée pour ses pauvres; mais l'intimité n'allait pas plus loin, et le prêtre n'avait pu pénétrer ni les motifs de sa préoccupation continuelle, ni les raisons qui la tenaient éloignée de l'église et du saint tribunal. Il continua cependant à la voir, et quelquefois même il s'enhardit à la mêler à quelques

bonnes œuvres. Elle y prit part avec empressement, donnant selon sa fortune, dans une large mesure; et le curé se disait : — Si madame Vincent revient à Dieu, ce sera par la porte charretière de l'aumône qu'elle arrivera.

Elle était fixée depuis trois ans à la Faisanderie, quand le village dont dépendait son château fut mis en émoi : dès le matin à l'aube, les cloches sonnaient à toutes volées; les paysans, par tous les sentiers, se dirigeaient vers l'église; le soir, les cloches appelaient encore et le peuple fidèle obéissait; on renouvelait la croix du cimetière, renversée depuis trente ans; on consacrait à la sainte Vierge les petits enfants vêtus de blanc et couronnés de roses; on allait en procession vénérer une antique chapelle, élevée en l'honneur de saint Martin, l'apôtre des Gaules et le protecteur de la Touraine; des coutumes, négligées depuis un quart de siècle, reparaissaient au soleil, et le peuple, qui les avait vues disparaître à regret, saluait avec joie leur retour : on faisait *la Mission*. Qui donc, parmi ceux qui ne sont plus jeunes, ne se souvient de ces missions

qui renouvelaient l'esprit de foi dans les campagnes, qui infusaient un nouveau sang catholique dans les veines des pauvres travailleurs, et que les journaux de l'époque essayaient, comme à l'envi, d'étouffer sous le poids accumulé de lourds quolibets, de cruels outrages? Les Jésuites, toujours calomniés et toujours victorieux de la calomnie; les Missionnaires de France, et, pour citer des noms propres, les Rauzan, les Sellier, les Bussy, les Causans, étaient les ardents ouvriers employés à cette immense moisson. Que de bien ils firent! que de gerbes précieuses ils amenèrent au grenier du père de famille! qu'ils furent aimés! qu'ils furent haïs! qu'ils eurent de joies! qu'ils eurent de douleurs! La plupart sont morts, tués par la fatigue des combats apostoliques, ils sont oubliés; et pourtant ces progrès dans la foi que notre siècle a vus, cet élan généreux vers les bonnes œuvres, cette rénovation de l'esprit chrétien, n'est-ce pas là leur ouvrage?

Trois de ces courageux missionnaires faisaient donc accourir la foule au pied de leur chaire; les jardiniers, les domestiques de ma-

dame Vincent suivaient la Mission; et, un soir qu'elle était presque seule au château, ennuyée de son isolement, curieuse de voir ce qui attirait les autres, appelée elle-même par cette voix harmonieuse de la cloche qui résonnait dans le calme de la campagne, elle résolut d'aller à l'église.

La nuit était presque tombée quand elle y arriva; la parole du missionnaire retentissait dans l'enceinte silencieuse, quoique pleine de peuple; il parlait des fins dernières, sujet grave et terrible pour les justes même; il parlait avec conviction et l'on sentait vibrer une âme sous son éloquence, une âme qui cherchait celle de ses auditeurs pour la convaincre et la toucher. Delphine suivit le sermon avec attention, et une frayeur secrète s'empara d'elle au tableau qu'on faisait passer devant ses yeux: la mort, le jugement, l'enfer, le ciel; la mort, si prochaine peut-être; le jugement inévitable; l'enfer, dont l'esprit ne peut comprendre les douleurs; le ciel si peu mérité, et dont l'esprit ne saurait comprendre les joies. Elle ne fut pas gagnée; mais, pour la première fois depuis très-

longtemps, une pensée grave sur la vie future vint agiter son cœur. Elle résista néanmoins à cette première grâce, et, pendant plusieurs jours, elle demeura sourde à l'appel de la cloche amie, elle se raidit contre l'impression intérieure; et pourtant il arriva un simple incident qui triompha de son opposition.

Elle ne voulait plus aller à la Mission, elle ne voulait pas que les autres y allassent : on désire toujours des complices aux mauvaises pensées et aux mauvaises actions; elle n'osait cependant défendre l'église à ses domestiques, elle se bornait à les éloigner par un surcroît de travail. Elle venait de donner à cette intention une série d'ordres à sa femme de chambre; celle-ci l'interrompit tout à coup, et lui dit d'une voix suppliante :

— Madame, je veillerai si vous voulez, je ne me coucherai pas avant d'avoir exécuté ce que vous me commandez; mais, au nom du ciel, permettez que je ne perde rien de la Mission!

— Vous y tenez bien, Sophie?

— Ah! Madame, comment est-ce qu'on ne

tiendrait pas à faire son salut et à entendre parler de Notre-Seigneur?

Ce mot d'une pauvre fille très-ignorante et assez bornée d'intelligence, terrassa madame Vincent. L'étincelle de foi endormie dans son sein se réveilla :

— Allez, Sophie, dit-elle avec douceur, allez à l'église, et dormez la nuit à votre aise : vous ferez plus tard ces robes et ce linge.

Sophie sortit fort contente, et Delphine resta tout émue en disant :

— Le salut! l'âme? Jésus-Christ? y ai-je jamais pensé?

Le lendemain, elle se leva au premier coup de l'*angelus* et elle alla à l'église : le charme d'une belle matinée de juillet, fraîche, embaumée, paisible et pourtant joyeuse, avait agi sur son cœur et la disposait favorablement à entendre la divine Parole. Le prêtre parla des sacrements, source de vie et de salut, fontaines sacrées sorties des plaies du Sauveur, pour laver, fortifier et sanctifier les hommes. Delphine écouta avec respect des réflexions courtes et touchantes sur ces mystères si doux et si re-

doutables; mais, quand il arriva au sacrement de Mariage, quand il en exposa l'indissolubilité sainte, les nobles devoirs, les solennels engagements, elle baissa la tête et pâlit : la flèche de l'archer céleste l'avait touchée au cœur.

Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, s'écrie le Psalmiste, *afin que j'apprenne vos lois*. Ce mot est éternellement vrai : l'humiliation seule prépare l'esprit humain, si orgueilleux et si rebelle, à se courber sous le joug d'en haut, à subir en l'adorant la loi divine. Delphine avait eu jusqu'alors pour elle-même une certaine complaisance, basée sur les apparences extérieures : ses mœurs étaient pures, son caractère doux ; elle ne connaissait ni la haine ni la cupidité ; une seule faute avait entaché sa vie : elle avait demandé à la loi humaine la rupture d'un lien consacré par Dieu même, première transgression qui l'avait bannie des rangs du peuple fidèle et entraînée à d'autres violations des saints commandements. Cette faute, fardée, excusée, oubliée pendant les années heureuses de la vie, se levait maintenant devant elle ; elle en pesait la gravité, et, con-

fuse, accablée, elle tomba à genoux à la fin du sermon et voilà dans ses mains son visage baigné de larmes, La rosée des pleurs pénitents tombait sur son âme et l'attendrissait; une voix parlait au fond de son cœur et disait :

— Que faire?

On lisait à l'autel le livre des Evangiles, et Delphine comprit le sens des paroles sacrées qu'on lui enseignait autrefois :

— *Je me lèverai et j'irai à mon Père, et je dirai : j'ai péché!*

Elle mûrit dans le silence cette résolution, et, devant Dieu, elle examina sa vie et la pleura amèrement. Puis, un soir, elle alla vers ce tribunal où ceux qui s'accusent sont justifiés; et, quand elle en sortit, elle pleura peut-être encore, mais ce n'étaient plus les mêmes larmes.

La Mission finit, mais elle laissa après elle comme un sillage de lumière qui éclaira le pays. Le curé voulut profiter de cette impression salutaire afin d'établir une œuvre qui lui tenait à cœur, et, il vint en parler à Madame Vincent, qui, toujours accessible, devait l'être plus

que jamais. Elle le devina et lui dit avec une aménité gracieuse :

— Vous voulez me demander quelque chose?

— Il est vrai, Madame : voilà, grâce à la Mission, le pays renouvelé; grâce à vos libéralités et à celles de mes bons paroissiens, l'église ne manque de rien et les pauvres sont généreusement aidés; mais les enfants, les pauvres enfants!

— Eh bien! Monsieur le Curé, que faudrait-il? une école? un asile?

— Un asile! non, Madame: les mères gardent les petits; mais une école pour les filles serait indispensable : elles vont, en même temps que les garçons, chez l'instituteur : cela n'est ni bon ni convenable; je voudrais une école particulière et des Sœurs, mais le nerf de la guerre et des bonnes œuvres manque...

— On pourra le trouver, répondit Delphine en souriant. Que diriez-vous, Monsieur le Curé, de ce bâtiment qui est au bout de mon parc, la vénerie, vous savez? pour y établir votre école?

— Je dirais que c'est superbe! dit le curé

radieux : la vénerie touche au village; les enfans n'auraient qu'un pas à faire.

— Eh bien! je vous la donne et me charge de la faire approprier; de plus, je paierai la pension d'une des Sœurs que vous ferez venir.

— Ah! Madame, Dieu vous bénira et il bénira vos enfants.

— Demandez-lui donc qu'il exauce la prière que je lui fais, répondit-elle avec mélancolie: je désire si ardemment une chose, une seule, et je ne suis pas exaucée!

Dieu vous entendra, je l'espère, Madame; et, dans tous les cas, à votre dernière heure, ce vous sera une consolation que le souvenir du bien fait à ces pauvres petits. Le pasteur vous remercie et priera pour vous.

XVII

UNE FONDATION.

Le curé ne laissa pas languir la bonne volonté de ses paroissiens, et, au bout de trois mois, il put annoncer en chaire que trois bonnes Sœurs des Filles de la Sagesse allaient venir, qu'elles tiendraient l'école et visiteraient les malades. Leur maison était prête, selon les règles de la pauvreté évangélique : Delphine avait fait arranger sous ses yeux les salles d'école aux longs pupîtres, aux murs ornés de cartes et de pieuses images; la petite cuisine, le réfectoire modeste, les cellules propres et simples, l'oratoire domestique, tout était prêt; il y avait des provisions dans le garde-manger, quelques volumes dans la bibliothèque, du pa-

pier, des livres, des aiguilles et du fil dans les armoires de la classe. Elle avait pris un grand plaisir à ces arrangements: c'était une dette qu'elle payait à Dieu, à ce Dieu qu'elle commençait à aimer, et elle goûtait une satisfaction intime à travailler pour lui, pour les pauvres qu'il a tant aimés et pour les âmes pures qui se sont dévouées sans retour à ses autels.

Les Sœurs arrivèrent et furent reçues avec acclamation; dès le lendemain, le curé les amena chez madame Vincent. Delphine, debout à une fenêtre, les avait vues entrer, et une impression singulière, triste et douce à la fois' l'avait saisie en voyant ces trois femmes, vêtues de leur sombre manteau noir semblable à un suaire, traverser, calmes et graves, la cour sablée et remplie de fleurs d'automne. Elles entrèrent; le curé les présenta, et madame Vincent, avec cette grâce mondaine dont elle avait le secret, leur adressa quelques mots aimables et les fit asseoir.

Les trois religieuses obéirent et laissèrent tomber la cape qui cachait leur taille et leurs traits. Elles apparurent sous ce joli costume des

paysannes du Poitou, que l'esprit religieux a su rendre imposant et sévère : la robe de laine grise aux amples plis, le mouchoir de toile blanche descendant sous la bavette du tablier, la coiffe ample et blanche, voilant et adoucissant le visage, le rosaire à la ceinture, et sur la poitrine, sous les yeux et près du cœur, un grand crucifix.

Delphine les regarda avec une certaine curiosité : cet habit, ce recueillement, ces manières simples et sereines, tout l'étonnait. La Supérieure de ces trois religieuses était âgée et portait sur son front pâle et fatigué la trace de longs travaux et de grandes austérités; la seconde, assise auprès d'elle, avait à peine vingt ans; elle offrait le type et la beauté des filles de Bretagne, et l'œil se reposait avec plaisir sur ce joli visage, innocent, spirituel et doux; la troisième se trouvait dans l'ombre et reculée en arrière; une de ses mains tenait son rosaire, et cette main tremblait. Delphine la regarda attentivement; elle vit un noble profil, des cils noirs baissés, une taille remarquable par sa dignité modeste, et, tout à coup, Del-

phine aussi se mit à trembler, et elle garda le silence en regardant la religieuse, qui ne levait pas les yeux.

— Et vous nommez vos deux compagnes? demanda le curé, embarrassé de ce silence.

— Voici ma Sœur Marie-Anne et ma Sœur Marie-Charlotte; je les recommande aux bontés de madame la comtesse.

— Ma Sœur, pardonnez-moi, répondit Delphine : je me sens troublée et je ne puis vous recevoir comme je le voudrais; j'irai tantôt vous rendre votre visite : car nous sommes voisines. Me permettriez-vous de garder quelques instants votre compagne? elle ne m'est pas inconnue, je pense...

— Ma Sœur Marie-Charlotte? oui, Madame, elle peut, elle doit rester.

La Supérieure sourit; Marie-Charlotte avait pâli encore, le curé ne comprenait rien, sinon que madame Vincent désirait être seule et que les grandes dames avaient parfois des caprices; il se retira, et les Filles de la Sagesse le suivirent. Marie-Charlotte restait; elle se leva, et par un mouvement soudain, elle vint se jeter

aux pieds de Delphine, en disant d'une voix étouffée :

— Vous m'avez reconnue, maman !

Delphine ne répondit pas : elle cherchait sa voix et ne trouvait que des larmes; elle embrassait sa fille, la serrait, la regardait et semblait se baigner dans cette contemplation. Charlotte était un peu plus calme, et un bonheur inexprimable éclatait sur son visage :

— Je savais que je vous trouverais ici, dit-elle enfin : on vous a nommée quand on m'a proposée pour cette fondation, votre nom chéri m'est allé au cœur; j'ai tout dit à ma Supérieure, et elle s'est réjoui avec moi de mon bonheur.

— Depuis vingt ans je ne t'ai pas vue? dit Delphine, en la serrant encore sur sa poitrine.

— Et pourtant, maman, vous m'avez reconnue : vous ne m'aviez pas oubliée?

— Jamais ! et je demandais à Dieu avec tant d'ardeur de te retrouver un jour !

— Il vous a exaucée. Et moi aussi, je priais tous les jours pour vous.

— Tu m'aimais donc?

— En pourriez-vous douter? Ah! maman, si je ne vous ai pas révélé le lieu de ma retraite, c'est que j'obéissais aux ordres de mon père; mais la Providence elle-même nous rapproche aujourd'hui, elle ne nous séparera plus...

— Remercions Dieu, prions ensemble, ma fille, lui dit Delphine en se mettant à genoux. Jusqu'à ce moment, je n'avais vu de Dieu que les rigueurs et la justice; maintenant, j'adore sa bonté paternelle... Prie avec moi et pour moi, Charlotte; puis, pendant les jours qui me restent, tu m'apprendras à l'aimer.

IDE DE CHAUDFONTAINE

LÉGENDE DU XIII[e] SIÈCLE

Lorsque le voyageur a laissé derrière lui la Meuse et ce charmant vallon dans lequel Liège est assis, il voit, en suivant la ligne ferrée qui mène à Aix-la-Chapelle, au sortir de ce royaume de Vulcain qu'on appelle la Vieille-Montagne, au sortir du riant village de Chênée, un verdoyant paysage qui attire les yeux et fixe le cœur, il se dit, en passant rapidement : — Je voudrais vivre là! ce village s'appelle Chaudfontaine.

Un cercle de montagnes boisées, aux courbes heureuses, enserre la vallée où la Vesdre court, bouillonne, écume, et l'on ne sait qu'admirer

le plus ou de la riche végétation jetée sur le flanc des rochers ou des grâces de cette rivière, folle et rapide, qui fait étinceler au soleil ses rubis et ses diamants et qui donne la vie à ce ravissant tableau. Des maisons aux volets verts, des châlets couverts de clématite et de lierre, des villas riantes, des hôtels, un *Kursaal* aux murs rouges, placé au milieu de la pelouse comme un jouet d'enfant oublié, disent que Chaudfontaine a des amis. des visiteurs, des admirateurs, et l'œil qui a parcouru ces demeures élégantes, tentes dressées pour le plaisir, se repose sur les petites chaumières à demi voilées sous les arbres, perdues dans la montagne et trahies par la fumée de leur foyer, ou sur l'humble forge dont le feu rouge se reflète, au soir, dans l'eau bouillonnante de la Vesdre et des mille ruisseaux qui descendent à grands pas des monts.

Tel est Chaudfontaine au dix-neuvième siècle.

Il y a six cents ans, la vallée avait le même charme; la Vesdre se jouait comme aujourd'hui entre des rives verdoyantes, les grands rochers

dressaient leurs formes bizarres, où fleurs et rameaux pendaient en longs festons; seulement, la forêt était plus touffue, plus d'oiseaux y faisaient leurs nids, les daims et les chevreuils hantaient les halliers, car les habitations humaines y étaient plus rares; quelques métairies étaient éparses dans la campagne, quelques chaumières s'abritaient comme des colombes timides, à l'ombre du manoir féodal. Hélas! ce manoir n'était pas une aire en ce temps-là; il n'était qu'un nid de tourterelles dans la pierre et il n'avait pas pour maître le hardi milan, le chevalier armé, le fier baron dont l'épée pouvait défendre ses vassaux; le fief était tombé en quenouille, et il avait pour dame une jeune fille, une orpheline, qui vivait à l'abri de ces murs antiques, avec sa mère, quelques vieux soudoyers, des femmes et des serviteurs. La garde-noble de l'orpheline était confiée au prince-évêque de Liége.

Ide, devenue par la mort de son père, tué en guerre, maîtresse de ce vaste domaine, formé par les anciennes terres des Éburons, Ide n'avait que vingt ans, et la grâce, la beauté, la

candeur mêlée de force des races germaniques vivaient en elle ; elle avait aussi la bonté et la compassion, le meilleur apanage de la femme, et ses vassaux le savaient bien, car il n'y avait pas une dame plus secourable et plus douce, plus disposée à compatir aux plaintes des petits et aux souffrances des misérables. Quand, les jours d'audience, elle recevait la dîme et réglait les différends de ce pauvre peuple des champs qui lui était soumis, elle avait, malgré sa jeunesse, une majesté douce ; elle écoutait bien, parlait modestement, décidait avec fermeté, mais dès qu'une misère lui présentait son humble requête, elle levait ses yeux bleus avec tant de bienveillance, un sourire si miséricordieux éclairait sa figure sérieuse, que le suppliant se sentait rassuré. Souvent, on la voyait aller par les chemins ardus de la montagne, accompagnée d'une de ses suivantes, qui portait du pain, des fruits, des flacons de cordiaux. Ide connaissait toutes les chaumières et tous les malades, et, comme la noble duchesse de Thuringe, elle eût mérité, par sa foi et sa charité, que le pain se changeât en

roses dans les plis de son manteau. A l'intérieur du châtel, Ide tenait fidèle compagnie à sa mère, dont les bons exemples l'avaient instruite, et toutes deux filaient le lin et la laine, ou lisaient ces belles histoires du temps passé, ces épopées de la littérature franque, Renaud de Montauban, la Chanson de Roland, la chevalerie d'Ogier de Danemark, sans oublier le livre des saints Évangiles et de la Légende des saints, et particulièrement des saints de la contrée, saint Lambert, saint Hubert, la bienheureuse Ode, et tant d'autres évêques, moines et solitaires qui ont illustré le beau pays des Ardennes.

Ainsi passaient doucement les jours d'Ide de Chaudfontaine, en attendant que la belle châtelaine, qui régnait sur les bois et sur les monts, prît un mari.

Ce mari était choisi, accepté et aimé. Érard de la Roche, né dans la Hesbaye, ce pays célèbre par sa chevalerie et les prouesses de ses nobles, était fiancé depuis le berceau à la fille d'Othon de Chaudfontaine. Le jour où Ide avait reçu le baptême, la bague des fiançailles, bé-

nite par le prêtre, avait été suspendue à son cou; le petit Érard la portait sur sa poitrine, et quand il grandit et que la main délicate de l'enfant devint la main robuste du damoiseau, il la passa à son doigt, montrant ainsi qu'il acceptait de grand cœur les promesses de ses parents. Ide, non plus, ne pensait pas à se dérober au contrat qui la liait; elle était disposée à aimer comme un époux celui qu'elle chérissait comme un bon frère, et elle voyait approcher sans crainte le temps où Érard serait toujours auprès d'elle. Une année devait s'écouler encore avant que, dans la petite chapelle du manoir, les fiancés devinssent époux, et cette année, Érard devait l'employer en partie à suivre dans le Languedoc Simon de Montfort. La croisade contre les hérétiques venait d'être prêchée, et dans la France comme dans le Nord de l'Europe, ceux qui aimaient la guerre, ceux qui cherchaient les richesses et la renommée, ceux qui obéissaient simplement à la voix du Pontife romain ou à celle de leurs seigneurs suzerains, tous ceux-là prirent la croix pour quarante jours.

Triste jour que celui des adieux! Érard vint au manoir; il portait la croix sur son épaule, et Ide soupira en regardant ce signe de séparation :

— C'est bien une croix, se dit-elle, que le Seigneur m'envoie!

Sa mère, dame Isabelle, la regarda doucement pour la réconforter, et elle dit à Érard :

— Vous serez le bien-venu ici quand vous reviendrez, sire Érard, et, en votre absence, nous prierons pour vous.

— Dans trois mois, répondit le jeune homme, nous serons de retour, et nous aurons vu les villes du Midi; nous aurons soumis les dangereux hérétiques qui menacent la paix de l'Église. Dans quatre mois, dame, si vous daignez y consentir, mademoiselle Ide sera mienne.

— Elle vous est promise, dit la mère avec un soupir, mais je ne sais, j'aurais préféré (j'espère que ce n'est pas là un péché), j'aurais préféré que vous n'eussiez pas pris part à cette nouvelle guerre. La guerre m'a coûté si cher!

— Vous oublierez vos chagrins, nous vous les ferons oublier, très-douce dame! répondit Érard

en baisant les mains de sa future mère. Mais il faut vous dire adieu : très-chère Ide, vous ne m'oublierez pas?

— Hélas! dit-elle, c'est à celui qui va partir, qui va quitter son pays et ses amis, qu'il faut dire ce mot-là! oh! non, je n'aurai jamais d'oubli.

— Vous m'aimez donc! en présence de votre mère, dites que vous m'aimez!

En présence de ma mère, en présence de Dieu, oui, je vous aime et vous serai fidèle. Que Dieu vous garde, Érard, que son ange vous garde, vous conduise et vous ramène. Adieu!

Ils se quittèrent ainsi, *comme l'ongle se sépare de la chair*, selon l'expression du *romancero* espagnol, et longtemps Ide, penchée à l'étroite fenêtre d'une tour, prêta l'oreille aux pas du cheval d'Érard... Un rayon de lune le lui montra au détour du chemin, puis la lune se voila d'un noir nuage, et le chevalier disparut.

Selon la coutume de ces temps reculés, Ide, fiancée, presqu'épouse, vécut, en l'absence d'Érard, dans une retraite plus austère que celle dont elle avait l'habitude.

La femme ne doit plaire qu'à un seul; et quand celui-là, époux ou ami, n'était pas présent, les chrétiennes, les femmes fortes et graves quittaient leurs parures et ne paraissaient ni aux fêtes ni aux tournois. Ide ne quitta point sa demeure de Chaudfontaine; elle pria, elle travailla, elle lut les saints livres et les belles histoires, et surtout, elle visita les pauvres et les malades. Dans les temps doux et chauds, en été, beaucoup de malheureux, souffrants, infirmes, venaient, et de bien loin, chercher dans le vallon les eaux chaudes et bienfaisantes qui jaillissent du sein de la terre; Ide les visitait chez les métayers où ils se logeaient, et pour tous elle avait de douces paroles et de généreux secours.

Les mois passèrent : juillet dora les moissons, août les vit réunir en gerbes, septembre donna ses fruits, octobre changea la draperie verte des monts en une rousse fourrure; le vent du Jour des Morts joncha les routes de feuilles desséchées, les chasseurs célébrèrent la Saint-Hubert et les âmes pieuses pensèrent aussi à fêter la naissance du divin Messie. Six mois étaient

écoulés depuis le départ du sire de la Roche, tous les croisés fêtaient l'année renouvelée dans leurs foyers. Seul, Érard n'était pas revenu.

De même que le cours de l'année avait pâli les roses et fané la verdure jadis riante, de même les jours cruels de l'attente avaient pâli les joues d'Ide et mis une ombre à son front. La mère s'informait à tous ceux qui avaient pris part à la croisade du Languedoc; quelques-uns avaient vu Érard à la prise d'Alby, au camp de Simon de Montfort, à l'assaut de Carcassonne, mais nul ne pouvait dire s'il était encore de ce monde; tous affirmaient seulement qu'il n'était pas revenu en Hesbaye.

Le mois de janvier s'écoula : la neige couvrait d'un tapis immense les monts et les vallées, et la gelée essayait en vain de fixer les flots mobiles de la Vesdre. Ide, assise à côté de dame Isabelle dans la grande salle du château, brodait au métier une étoffe de soie blanche, et quoiqu'absorbée intérieurement, sa main habile semait en se jouant des fleurs variées sur le riche tissu. On n'entendait rien que le rouet de dame Isabelle, le bruit du bois qui craquait

et pétillait dans l'âtre, et le murmure éternel de la source d'eau chaude que l'âpre hiver ne glaçait pas, semblable à un cœur dont ni les chagrins ni les années ne peuvent amortir la flamme généreuse.

La terre était gelée et sonore, et de loin le pas de plusieurs chevaux frappa l'oreille des deux dames. Ide leva soudain la tête : une rougeur de pourpre courut sur ses joues ; elle se leva à demi ; sa mère la regardait avec une sympathie profonde : était-ce enfin la joie qui revenait?

On frappa haut et fort à la porte du manoir, et un serviteur accourut en disant :

— Dame, le guetteur a reconnu ceux qui frappent : c'est messire Godefroy de Tilf, son écuyer et ses valets : faut-il ouvrir.

— Sur-le-champ, dit la châtelaine en donnant la clef qu'elle portait à sa ceinture.

Godefroy de Tilf était l'oncle d'Érard de la Roche.

— O ma mère, s'écria Ide, c'est un message de mort, je le sens...

— Du courage! mon enfant, dit dame Isa-

belle, cache ta peine aux regards des hommes... Dieu seul doit lire au fond de nos cœurs...

Messire Godefroy fut introduit par deux serviteurs armés de torches. Il entra lentement, d'un pas appesanti par les années, et salua gravement les deux dames qui étaient allées à sa rencontre pour lui faire honneur.

On ranima le feu, et sur l'ordre de dame Isabelle, on apporta au vieillard un coup de vin épicé; mais il ne but pas, et s'assit, en secouant son manteau blanchi par le givre.

— Vous êtes venu par une dure saison, messire Godefroy, lui dit dame Isabelle, il me semble qu'une affaire de vie ou de mort a pu seule commander votre voyage.

— Je suis un vieux soldat, répondit-il, j'ai affronté le soleil de Syrie et je ne crains pas les neiges de mon pays. Mais vous l'avez deviné, c'est une grave et triste mission qui m'amène en ce moment vers vous, mes nobles dames.

Ide ne put se contenir; elle saisit la main du chevalier et lui dit :

— Votre neveu est mort?

Il baissa la tête et répondit à demi-voix :

— Plût à Dieu ! mieux vaut mort que félonie ! Mon neveu vit, il est revenu de la guerre sain et sauf, mais son honneur n'est plus entier...

— Parlez ! dit Ide avec énergie, je partagerai peine et déshonneur avec lui, je le relèverai !

— Vous êtes une généreuse fille, et toute ma joie, c'eût été de vous voir donner de nobles fils à notre maison, mais Érard vous a manqué de foi ; il a ramené de Provence une épouse et il est marié !...

Ide devint pâle et la pauvre mère pâlit comme elle.

— Il a manqué de cœur et d'honneur, continua le vieillard avec énergie, il s'est allié au sang étranger, il a renié ses promesses ; vous pourrez lui pardonner, mais moi, le frère de son père, je ne lui pardonnerai jamais ! j'ai voulu vous apprendre moi-même cette nouvelle avant que les langues méchantes du monde vous la révélassent.

— Merci pour ma fille et pour moi, messire, dit dame Isabelle avec douceur ; nous reconnaissons là votre fidèle affection. Mais ma très-chère Ide ! se peut-il qu'on l'ait délaissée ! Elle,

qui est la joie de sa mère, n'eût-elle pas fait la gloire et la joie de son mari?

Ide l'interrompit en l'embrassant; elle cacha ses larmes dans le sein de sa mère. Le vieux chevalier reprit :

— Un autre mari plus digne d'elle viendra la chercher : notre Prince s'occupera à pourvoir noblement sa pupille.

— Hélas! qu'il n'en prenne pas le soin, répondit Ide avec tristesse; je n'aurai pas d'époux... non, jamais!

II

L'existence des deux châtelaines poursuivit son cours; le torrent de la vie roule toujours de même, sous des cieux d'azur ou des cieux orageux. Ide montrait à tous et même à sa mère un visage serein et fier; seulement, elle ne pouvait empêcher le chagrin de faner ses joues, les nuits passées sans sommeil d'éteindre la flamme humide de ses yeux, et une pensée toujours triste et songeuse, de courber son front vers la terre.

Elle passait de longues heures à la chapelle et ne paraissait avoir souci que de deux choses ici-bas, sa mère et les pauvres en Jésus-Christ. Jamais le nom d'Érard n'était prononcé par elle: si le pèlerin, le colporteur, le ménestrel, journaux ambulants de ce temps-là, s'arrêtaient pendant quelques heures au manoir, elle ne

leur faisait aucune question; mais parfois le pèlerin racontait qu'en revenant par un long chemin de Saint-Jacques de Compostelle, il avait assisté à Avignon à la cérémonie nuptiale d'Érard de la Roche, le vaillant chevalier de la Hesbaye, et d'Aléys de Roquemaure, une des plus belles et des plus nobles demoiselles de la Provence; le ménestrel essayait sur sa harpe un chant du Languedoc, qu'on avait chanté à ces fêtes, et le colporteur disait qu'en passant au château de la Roche, il était toujours bien accueilli par la jeune mariée, qui aimait les belles étoffes, les joyaux et les parfums.

Ide écoutait sans interrompre, mais elle ne faisait aucune question aux gazetiers vagabonds, et jamais, hors de leur présence, elle n'ajoutait à leur récit une réflexion. Son calme restait le même, mais qui sait de quelle sombre et jalouse douleur son âme était déchirée?

Son silence inquiétait sa mère, sa mère qui souffrait avec elle et pour elle, et qui, trop chrétienne pour maudire, ne pouvait cependant songer à Érard sans qu'un mouvement de colère ne bouillonnât dans ses veines. Elle vou-

lut forcer sa fille à parler et un soir qu'Ide, après avoir prié pendant plusieurs heures à la chapelle, sortait enfin, le front incliné et les mains jointes encore, dame Isabelle l'attira vers elle et l'embrassa.

— Ma fille, lui dit-elle, mon Ide très-chère, que résolvez-vous? pourquoi ne parlez-vous pas à votre mère? l'avenir est grand devant vous, que comptez-vous faire?

Ide se tut un instant, appuyée sur l'épaule de sa mère, et elle lui dit enfin tout bas:

— Rien ne peut plus me toucher, et si ce n'était vous, ma mère que j'aime tant, j'irais me rendre au moustier des *Pauvres-Dames* et m'y ferais nonne pour l'amour de Jésus-Christ.

La pauvre mère la regarda avec angoisse et lui dit, en mêlant des larmes à chaque parole :

— Mon enfant, vivez pour moi qui n'ai que vous sur la terre, et servons ensemble le Sauveur dans ses pauvres. Là est le salut et la consolation. Priez comme Marie, mais travaillez comme Marthe, ma fille Ide, et vous trouverez votre repos.

La jeune fille écouta sa mère avec respect, et

en voyant les pleurs et la pâleur de dame Isabelle, elle comprit que les mères souffrent tout ce que souffrent leurs enfants.

— Eh bien! ma mère, dit-elle, nous travaillerons ensemble, et pour l'amour de Dieu et de vous, je redeviendrai joyeuse.

Elle tint parole, la douce Ide.

Sa prière, comme autrefois, fut continuelle dans son cœur, mais sa charité s'étendit davantage, et chercha autour d'elle tous ceux qui souffraient, pour les étreindre dans ses fraternels embrassements. Les malades surtout, chers à ce siècle de foi, avaient la plus grande part aux affections de la châtelaine; elle remercia Dieu qui avait mis en son pouvoir ces eaux salutaires où les infirmes trouvaient guérison, et elle fit disposer une partie de son château en hospice, destiné à recevoir ceux qui venaient de loin à la fontaine. Elle fit de ce refuge, offert à la douleur, un lieu doux et délicieux: les salles blanches étaient jonchées de verdure odoriférante, de bons lits moëlleux et nets attendaient les malades, des repas fortifiants leur étaient servis, l'eau des fontaines arrivait, tiède

et bienfaisante, dans des baignoires profondes, et les malades, les infirmes, étonnés de ce bon accueil, de ces tendres soins, disaient en voyant Ide qui les servait avec amour :

—C'est l'Hôtel-Dieu! c'est la maison des anges.

Une vie occupée d'utiles labeurs paraît courte; la châtelaine passa ainsi plusieurs années, et si elle n'oublia point, son âme n'étant pas de celles qui oublient, du moins la douleur passée lui parut moins amère et elle adora Dieu qui la lui avait envoyée. — Vous avez fait ce qui vous a paru bon, Seigneur, que votre nom soit béni!

La charité que la foi n'alimente pas ne saurait être. durable; il faut voir Dieu derrière l'homme et le Sauveur sous la créature vile, pour continuer longtemps les nobles labeurs de la plus parfaite des vertus; Ide qui servait ses frères pour l'amour de Dieu, cherchait toutes les occasions de rendre à son divin Maître de fervents hommages; la prière et les cérémonies saintes étaient les délassements de ses fatigues et de ses travaux.

Aussi, quand, éclairé par les révélations de

la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, le pape Urbain IV, dont la vie est mêlée à l'histoire de Liége, permit au monde chrétien de célébrer la fête du Très-Saint-Sacrement, Ide voulut que la procession, partie de la chapelle du manoir parcourût son domaine, et que monts et forêts, châtel et chaumières reçussent la bénédiction du Dieu vivant.

C'était par une magnifique journée de juin, le soleil brillait de son plus vif éclat dans l'azur sans limites; mais un vent frais qui apportait avec lui les senteurs des bois et le parfum des foins entassés dans les prairies, tempérait délicieusement la chaleur. La marche sainte se déroula, comme une vision céleste, à travers ce beau paysage, gravissant avec lenteur les pentes boisées de la montagne, serpentant dans les chemins frayés, autour des moissons, dont les épis et les fleurs semblaient s'incliner au passage du Maître de toutes choses, et suivant, dans ses capricieux méandres, la Vesdre dont les eaux bondissaient comme le Jourdain, chanté par David. On voyait se dessiner sur le bleu de lapis du ciel, les robes blanches des

enfants et des jeunes filles dont les mains jetaient en cadence des pétales de lys et de roses; on distinguait les vêtements sacerdotaux étincelants de riches couleurs; on entendait dans le doux silence de la campagne, les chants sacrés, ces hymnes que venait d'écrire pour les siècles le grand Thomas d'Aquin; on voyait s'élever le bleuâtre nuage de l'encens; et enfin, le dais apparaissait... et tous les fronts se courbaient devant la radieuse Hostie:

Ecce panis angelicus!

A la suite du dais, marchaient Ide et sa mère, suivies des serviteurs de leur maison.

Quand le cortége fut arrivé à un pont rustique, jeté sur la Vesdre et qu'ornaient des guirlandes de lierre et de fougère, il s'arrêta un instant, et Ide levant les yeux, fut étonnée de voir à peu de distance, dans une prairie, une litière de voyage qu'entourait une troupe d'hommes à cheval. Cette circonstance inusitée la surprit, mais la procession reprenant sa route, elle revint à ses pieuses pensées et ne s'occupa plus de cet incident.

Un reposoir avait été préparé sur les rochers

dont une partie sert de base à la demeure seigneuriale : sous un dôme de feuillage, un bloc de pierre, recouvert d'une nappe brodée, tint lieu d'autel; des fleurs en gerbes, des bouquets en guirlandes, des fleurs ou se mariaient toutes les nuances et tous les parfums, paraient de leur luxe inimitable la chapelle rustique, et les flambeaux de cire qu'on venait d'allumer brillaient comme des étoiles sous l'ombre profonde des grands arbres. De ce lieu élevé, la bénédiction fut donnée à tout le pays.

Ide rentra au château et voulut s'asseoir, fatiguée de la route, dans la grande salle fraîche et sombre.

Un homme l'y avait précédée, et au bruit de ses pas, il se leva et vint à sa rencontre.

Elle pâlit à sa vue et ses genoux tremblants avaient peine à la soutenir : elle venait de reconnaître Érard, — Érard, vieilli, attristé, et plus changé par six années de félicité mondaine qu'elle même par six années de chagrins et de travaux. Il paraissait troublé, et ce fut d'une voix basse, presque timide, qu'il lui adressa la parole :

— Si vous n'étiez pas une femme chrétienne et généreuse, lui dit-il, je n'oserais paraître devant vous, moi qui vous ai tant offensée, et pourtant je viens pour requérir de vous une grande grâce. Ide, me refuserez-vous?

— Parlez! lui dit-elle.

— Eh bien... ma femme... pardonnez, Ide! il faut que je parle d'elle et que je demande votre assistance pour tous deux, ma femme, venue de si loin, voit sa santé s'épuiser sous notre rude climat... elle se meurt... J'ai consulté pour elle les savants, les médecins juifs qui ont la science des remèdes, ils n'ont pu la guérir; mais ils disent qu'elle renaîtrait si elle pouvait prendre les eaux chaudes qui rendent les forces et la vie... Ces fontaines vous appartiennent, noble demoiselle... daignerez-vous consentir?

Ide l'avait écouté avec une espèce d'angoisse; mais quand il eut exprimé sa demande, une noble rougeur monta à son front, elle tendit la main à Érard et lui dit :

— Amenez-moi votre femme, je la soignerai comme si elle était ma sœur.

— Ide, toujours chère Ide !...

Il ne put rien dire et des sanglots soulevèrent sa robuste poitrine.

— Où est-elle? ajouta la châtelaine avec effusion.

— La litière est au bas du rocher avec mes gens.

— J'y cours...

Ide descendit les rocs en oubliant sa fatigue; elle arriva jusqu'à la litière et en ouvrit doucement les rideaux.

— Une femme jeune, belle encore sous sa pâleur maladive, altière, quoique si près de la mort, s'offrit à ses yeux :

— Chère Aléys, dit Érard qui avait suivi Ide, voici une noble dame qui veut vous recevoir dans son châtel et vous soigner mieux que ne le fit mire juif ou arabe. Vous serez soignée et guérie.

Aléys leva ses grands yeux noirs sur Ide et la regarda d'un air méfiant et dédaigneux ; elle était surprise de voir la châtelaine de Chaudfontaine humblement vêtue d'une robe grise et d'un voile blanc ; surprise aussi, peut-être ja-

louse de la voir si belle. Mais le regard d'Ide, ce regard pur et doux, la désarma; elle lui tendit sa main, et dit d'une voix faible et en langue française :

— Si on peut me guérir, j'en serai heureuse.

Ide alla instruire sa mère de cet événement, et peut-être le cœur de dame Isabelle n'eût-il pas été aussi charitable envers la rivale de sa fille, mais Ide l'emporta par sa vertu victorieuse.

Le soir même Aléys reposait dans la chambre de la châtelaine; un bain dans les eaux chaudes l'avait disposée au sommeil, et en s'endormant sous les rideaux brodés, elle vit flotter devant ses yeux la douce figure d'Ide, qui la veillait comme on veillerait un enfant bien-aimé.

De quels soins ne fut-elle pas l'objet! de quels ménagements on l'entoura! avec quelle délicatesse infinie on lui rendit l'espérance, source de la vie, et puis, la santé, joie de la vie!

Ide se voua à cette œuvre entière : elle combattit le mal, elle lutta victorieusement, et peu à peu elle triompha. Il fallut un long temps, une patience persévérante, mais la généreuse

charité ne se lasse jamais, et quoique cette noble tâche imposât des veilles et des fatigues à son corps, des tourments secrets à son âme, Ide ne se rebuta point, elle triompha.

Aléys s'était prise à l'aimer. Comme les eaux bienfaisantes rendaient la souplesse et la vigueur à son corps, ainsi la douceur et la bonté d'Ide agissaient sur son cœur et la gagnèrent. Elle lui parla intimement. Elle se plaignait, non de son époux, qu'elle paraissait aimer, mais de ce pays lointain où il l'avait emmenée.

— La vie est sombre ici, disait-elle, sombre comme le ciel. Si vous voyiez la Provence et ses fêtes brillantes, nos tournois, nos cours d'amour, et jusqu'aux joûtes poétiques de nos paysans, vous ne voudriez plus revenir dans ce pays sauvage.

— C'est mon pays, je l'aime, disait Ide.

— Votre domaine est beau, dites-vous, avec ses forêts où errent les loups, et ces monts que les pâtres seuls parcourent, mais si vous voyiez à Roquemaure le castel de mon père, penché sur le Rhône, se mirant dans ses flots bleus, entouré de champs où l'olivier, le mûrier, la

vigne prodiguent leurs doux fruits, vous n'aimeriez plus Chaudfontaine. Notre pays est le plus beau du monde et notre noblesse est si instruite et si brave, tandis que vos grossiers barons...

Ide l'interrompait, et avec un soin jaloux elle racontait les exploits des chevaliers de la Hesbaye et surtout des sires de la Roche; ils avaient brillé aux croisades à côté des comtes de Toulouse et des sires de Maguelonne! Elle insistait sur les nobles légendes de son pays, elle le paraît de tous les charmes de son enthousiasme, et elle laissait Aléys réconciliée avec son sort.

L'automne s'avançait, et la guérison d'Aléys allait lui permettre de quitter le château et ses fontaines salutaires; elle renaissait à la vie; un doux rayon éclairait ses yeux, le sourire était sur ses lèvres, elle avait repris la grâce de sa première jeunesse, et Ide se réjouissait de la remettre plus belle et plus touchante aux mains d'Érard.

Elle lui proposa, en témoignage d'action de grâces, de faire un pèlerinage à Notre-Dame-

de-Chevremont. La jeune malade, arrivée mourante à Chaudfontaine, put faire à cheval la route difficile qui mène à la chapelle : Érard, arrivé de la veille, chevauchait à côté d'elle; Ide les avait devancés, et ils la virent en entrant, à genoux devant l'image de Marie, souriante, sereine, et recevant sans doute, au fond de son âme croyante, la récompense de tous ses sacrifices.

Érard n'osa la regarder longtemps; il leva les yeux sur la statue de la Sainte-Vierge et remarqua qu'elle était ornée d'un long manteau de soie blanche, brodé de fleurs. Il reconnut soudain cet ouvrage, jadis commencé sous ses yeux : c'était la robe nuptiale d'Ide qu'elle avait consacrée à Marie, lorsque lui, Érard, l'avait trahie.

Il était vaillant, ce fier chevalier, et pourtant une larma mouilla ses yeux et il dut dire à son cœur gonflé de se taire.

Ide et Aléys prièrent longtemps; on sortit de la chapelle en silence. Sur la route, Érard se trouva seul un instant avec la châtelaine et il lui dit d'une voix tremblante :

— Comment vous remercier, noble Ide?...

— Soyez heureux, dit-elle.

— Mais vous... vous, serez-vous heureuse? est-il vrai que vous ayez refusé l'alliance de Conrad de Wissingen, si riche et si vaillant?

— Oui.

— Et du jeune Hubert Du Prez, que l'on dit si aimable?

— Également.

— Vous ne prendrez donc point d'époux?

— J'aurai pour époux Celui qui ne trompe ni ne trahit jamais. Soyez heureux, Érard, et rendez Aléys heureuse.

Ide de Chaudfontaine vécut et mourut dans l'exercice de la plus sainte charité, bénie de tous pendant sa vie, pleurée de tous à sa mort. Son château n'existe plus; il n'en reste que quelques murailles, dont la couleur se confond avec celle des rochers, et qui, recouverts de plantes pariétaires, ne seront plus distingués, avant peu d'années, des masses indéstructibles qui les environnent.

BÉATRIX

I

Il y a dix ans environ, les voyageurs nombreux qu'attirent à B*** la beauté de sa plage et de ses falaises, l'agrément de la ville et le charme de la nature pittoresque du Boulonnais, remarquaient d'un œil d'envie une petite maison blanche, la dernière de la ville, placée au plus près des flots, et dont les fenêtres, s'ouvrant au couchant, avaient pour spectacle la mer, la grande mer ; cette maison faisait rêver, tant elle paraissait faite pour n'abriter que les gens heureux. Elle était élégante, gracieuse et coquette ; rien de vulgaire, aucun souvenir des tracas du ménage ne la déparaient ; quand les

jalousies à l'italienne se levaient, on distinguait derrière les vitres, de belles plantes frileuses qui redoutaient les caresses du vent d'ouest; dans le clair-obscur scintillaient les cadres des tableaux ; on entendait des ramages d'oiseaux, et parfois durant les soirs d'été, les baigneurs attardés s'arrêtaient sous le balcon pour écouter une voix de femme, pure et touchante, qui chantait un air de Mozart ou de Rossini.

— Que je voudrais vivre ici! disaient les femmes, on doit y être heureux.

— Ce petit cottage a vraiment une tournure romanesque, répondait parfois un homme ; il doit y avoir quelque mystère là-dedans.

Ce qui paraissait mystérieux aux étrangers ne l'était nullement pour les habitants de B***: ils savaient tous que la maison blanche était occupée par Monsieur et Madame Dangers qui l'habitaient depuis longtemps; tous aussi connaissaient M. Dangers et ils n'ignoraient pas qu'il était homme de lettres; plusieurs avaient lu des livres, des articles de journaux, signés de son nom ; ils connaissaient également sa femme et ils avaient remarqué qu'elle semblait,

quoique belle encore, plus âgée que son mari. Quand, par hasard, attirée par la beauté du jour, elle venait se promener sur la plage, tous admiraient cette taille souple et jeune dont les harmonieux contours se trahissaient sous le châle dont elle était enveloppée; ce visage aux lignes régulières et correctes, un peu fier peut-être, mais adouci par le regard mélancolique et pénétrant qui s'échappait de ses yeux bruns, voilés de longs cils; ces beaux yeux semblaient toujours tristes, ils se baissaient souvent, et qui les regardait jusqu'au fond devinait qu'ils avaient beaucoup pleuré, et que les rides creusées sur ce front blanc accusaient les chagrins bien plus que les années; madame Dangers ne voyait personne; aucune visite ne franchissait le seuil de sa maison.

— Elle semble dédaigneuse, sauvage, disaient les Français; —*particular*, disait à son tour quelque flegmatique Anglais.

II

C'était par une soirée du froid et nébuleux printemps du nord de la France. Le vent d'équinoxe soulevait les vagues avec fureur et les jetait au pied de la falaise, dont elles creusaient peu à peu les assises rocheuses. La plainte de la mer irritée s'entendait de loin, elle se prolongeait jusque dans la serre qui séparait le salon de madame Dangers d'un vaste jardin, mais ce bruit, si terrible sur les flots, si rauque sur la plage, là, ne semblait plus qu'un soupir triste et mélodieux, tels que certains chagrins de jeunesse qui, vus à travers la distance des années et le prisme du souvenir, nous apparaissent poétiques et doux. Le lointain murmure des eaux ajoutait au calme de cette retraite fleurie, tout y charmait les yeux : les passiflores et les jasmins grimpaient en s'enlaçant le long des légers piliers, des orchidées contenues dans de rustiques corbeilles, descendaient du plafond de verre, des deux côtés de la serre s'élevaient

deux énormes touffes où se confondaient les roses blanches, les camélias passant du blanc le plus pur à l'incarnat, les pelargoniums veloutés, les myrtes odorants et les orangers à la verdure lustrée; une allée sablée, bordée de violettes et de pervenches, conduisait à une fontaine dans laquelle des myosotis miraient leurs yeux bleus; un grand guéridon et quelques chaises légères occupaient le milieu de la serre, qui le soir était éclairée par deux lampes à demi voilées sous les fleurs. C'était là que Béatrix et Lucien passaient leurs soirées, et en ce moment, comme de coutume, ils s'y trouvaient ensemble.

Béatrix était plongée dans son fauteuil, immobile, silencieuse, elle songeait; sa broderie avait roulé à ses pieds sans qu'elle s'en aperçut; le regard fixe, elle semblait suivre un bruit lointain, mais elle n'entendait rien. Ses pensées seules faisaient du bruit dans son âme; sans doute, ses pensées étaient tristes, car deux larmes descendaient sur ses joues et, pour les cacher, elle avait penché à demi son visage sur sa main. De l'autre côté du guéridon, Lu-

cien écrivait. On pouvait voir le travail de sa pensée sur ses traits et dans ses mouvements, comme on suit le travail des abeilles sous une ruche de verre. Tantôt sa plume courait sur le papier, il souriait, un éclair luisait dans ses yeux, et puis, tout-à-coup, une idée étrangère venait s'interposer entre son sujet et lui, un brouillard s'étendait sur son cerveau, il poursuivait en vain une expression rebelle, l'image qu'il avait conçue ne se présentait devant lui qu'indécise et confuse; il biffait, raturait, jetait sa plume, se levait, se promenait comme si le mouvement eût dû rétablir l'équilibre dans ses pensées; il parlait tout bas, s'interrogeant en quelque sorte, et se remettait à écrire. Lucien était un homme de petite taille, blond, au profil léonin, d'une physionomie singulièrement ardente et mobile; on comprenait en le voyant, que chez lui l'imagination devait dominer la raison, et que l'imagination elle-même était gouvernée par les nerfs et par la sensation; il pouvait être bon jusqu'à la faiblesse, emporté jusqu'à la fureur, ferme jusqu'à l'obstination, gai jusqu'à la folie, triste jusqu'au dégoût de la

vie, et tout s'expliquait, tout s'excusait, lorsqu'on avait dit de lui :

— C'est un homme nerveux, un homme d'imagination...

Il écrivait depuis quelque temps, luttant contre lui-même, car le travail intellectuel est toujours une peine et une lutte, quand soudain ses regards tombèrent sur Béatrix : elle pleurait, à demi-cachée sous sa main. Il la vit, jeta sa plume et recula le guéridon d'un brusque mouvement.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il.

Elle répondit avec douceur :

— Je n'ai rien, vous gêné-je ? Voulez-vous que je me retire ?

— A quoi bon ? ne saurai-je pas que vous gémissez dans votre chambre : ayez donc de l'inspiration, de la verve, de la gaieté devant une femme en pleurs, une Madeleine au pied de la croix ! Je finis une comédie, j'étais en train, je trouvais des mots, des traits, je tenais un succès peut-être... Je vous regarde, voilà l'élégie qui arrive ! Pourriez-vous avoir l'extrême bonté de dire ce qui vous fait pleurer ?

— Dois-je vous le dire, Lucien?

— Je serais curieux de l'apprendre.

— Eh bien, ne trouvez-vous pas ma position assez fausse, assez triste, pour que parfois je me sente le cœur serré? une faute comme la mienne pèse sur l'âme... permettez-moi, au moins, de pleurer quand vous ne me regardez pas.

— Ce sont des phrases, ma chère amie. Votre faute, comme vous l'appelez, est celle de beaucoup de femmes; votre position, ma foi, paraît enviable à bien des gens.

— Ah! s'ils savaient!

— S'ils savaient! quoi?... je vous trouve étonnante, Béatrix! Votre position, n'est-ce pas celle que vous avez voulue, cherchée, poursuivie à tout prix? Écoutez, j'ai mes passions et mes faiblesses, mais je suis homme d'honneur: est-ce moi qui vous ai fait perdre votre rang et votre nom? est-ce moi qui vous ai créé cette situation dont vous vous plaignez aujourd'hui? répondez! Je vous ai aimée, je l'avoue, mais je ne voulais pas assumer la responsabilité de votre avenir, vous êtes venue à

moi, vous m'avez dit : Je ne puis plus vivre de cette vie de mensonge et de duplicité, fuyons, soyons tout l'un pour l'autre, ce que vous avez voulu s'est accompli ; depuis douze ans, nous vivons seuls, loin du monde, aux bords de l'Océan, votre programme s'est réalisé, que demandez-vous de plus? Ai-je manqué d'égard pour vous? Vous ai-je jamais reproché d'avoir enchaîné ma destinée à la vôtre? répondez ; et alors pourquoi pleurez-vous?...

Elle baissa la tête.

— Tout ce que vous dites est vrai, aussi je ne vous accuse pas...

Ce mot attendrit subitement Lucien :

— Ma pauvre Béatrix, dit-il, nous nous sommes aimés, nous pouvons être heureux encore, pourquoi ne le voulez-vous pas?

— Parce que je ne le puis pas. Pardonnez-moi, Lucien ; il est des souvenirs qui, à mesure qu'on vieillit, s'enfoncent plus avant dans l'âme, il est des intérêts dont la jeunesse n'a pas conscience, et que l'âge mûr réclame...

— Expliquez-vous.

— Vous le voulez? eh bien, quand je pleure,

c'est que je pense à mon fils, à ma réputation entachée à jamais; j'ai fui mon fils, et je voudrais lui rendre sa pureté première... C'est inutile, je le sais; je suis en face de l'irréparable...

Il ne répondit rien et se promena en silence à travers la chambre: cette douleur, ces larmes l'irritaient sourdement; pourtant, il se contint, et ne montra point son impatience; ils restèrent longtemps sans se parler, et enfin changeant de sujet, avec la mobilité habituelle de son humeur, il dit à Béatrix :

— Je partirai demain pour Paris, comme je vous l'ai dit. Je dois veiller à la publication de mon roman et à la remise en scène de ma comédie. Désirez-vous quelque chose de la grand'ville?

— Voulez-vous vous occuper de ma harpe que le facteur garde depuis trois mois? Vous m'obligeriez, dit-elle, en se calmant par un effort de volonté.

— Bien, je vous la renverrai le plus vite possible, elle calmera vos imaginations; bonsoir, maintenant à demain.

Il sortit. Dès qu'elle fut seule, elle laissa couler ses larmes; il semblait qu'une source amère et inépuisable se fût ouverte au fond de son âme. Toute sa vie se présentait devant elle en ces moments d'angoisse; elle se revoyait, insouciante et innocente sous les yeux de sa mère, puis, jeune fille déjà rêveuse, sa mère n'était plus; épouse rêveuse encore, son mari, un peu plus âgé qu'elle, l'aimait tendrement, mais il ne savait pas faire valoir son amour, le cadre manquait au tableau, il travaillait sans cesse pour sa femme; sans cesse il s'occupait de son bien-être et de son bonheur, mais il ne lui disait point, il ne croyait point nécessaire d'étaler ce qu'il lui semblait si simple et si naturel de ressentir. Un autre vint, plus jeune, plus brillant, un autre parla à Béatrix le langage de la passion, revêtu des couleurs de l'imagination et de la poésie. Cette âme déjà à demi vaincue par ses songes, céda, et ne se donna pas à demi; l'ivresse d'un jour lui fit oublier le passé et dédaigner l'avenir, Béatrix ne voulait ni mentir à son mari, ni abandonner l'objet d'un si fol amour; et comme le lui avait

reproché Lucien, un jour elle vint à lui et lui dit :

— Ne mentons plus, vivons seuls dans la retraite. Et elle avait quitté la maison dont elle avait fait l'honneur, le mari dont elle était la joie, l'enfant dont elle était aimée, elle avait fui. Les rêves étaient devenus des réalités, elle vivait seule avec l'homme qu'elle avait préféré, au bord de la mer, dans une solitude enchantée, et pourtant elle n'était pas heureuse; depuis longtemps elle n'aimait plus; la lassitude de la passion accablait son âme, le remords la déchirait, et quand elle rêvait maintenant, c'était le visage de son mari et celui de son fils qui passaient devant elle, et elle eût donné des années de vie pour s'asseoir, une heure seulement, au foyer qu'elle avait quitté.

III

Huit jours après le départ de Lucien, Béatrix monta à la ville haute; sa harpe était arrivée et elle voulait en surveiller le transport, car

elle aimait cet instrument précieux comme un confident et un ami. C'était d'ailleurs un souvenir d'autrefois, et quoique toute démarche qui pût la mettre en rapport avec des étrangers l'embarrassât, elle se soumit à celle-ci; il lui fallut pénétrer dans un bureau de messageries, qui faisait partie d'un vaste hôtel; une foule de voyageurs se pressaient autour des commis, et Béatrix, intimidée par cette réunion, se retira dans l'angle le moins éclairé de la pièce; ses yeux se promenèrent sur les sacs, les malles, les colis entassés les uns sur les autres, et parmi lesquels elle voyait sa harpe, soigneusement emballée et placée dans un coin. Mais tout-à-coup une inscription placée sur une grande caisse de cuir noir, attira invinciblement son regard. Des clous de cuivre y formaient un nom : *François Merville*. Elle le lut et tressaillit; ce nom, c'était celui de son mari, le nom qu'elle avait porté si longtemps, qu'elle portait encore... elle s'approcha; le même nom, écrit à la main, était répété sur une carte d'adresse. Elle reconnut l'écriture de son mari, elle reconnut le cachet qui fixait les quatre

angles de la carte ; aucune incertitude n'était possible ; son mari sans doute était là, tout près, et allait apparaître... Une sueur froide couvrit son visage, elle pâlit et dut se retenir des deux mains à la caisse pour ne pas fléchir :

— Et mon fils ! se dit-elle, il est peut-être à deux pas ; je vais le voir. Mon Dieu, j'ai peur de mourir...

— Que désirez-vous, madame Dangers ? demanda une voix de femme.

C'était la maîtresse de l'hôtel qui avait reconnu Béatrix et qui venait vers elle avec beaucoup d'empressement. Cette voix la rendit à elle-même ; elle s'efforça de rassembler ses sens, quoique l'attente et l'effroi fissent battre son cœur, trembler ses mains et rendissent sa voix presque inintelligible.

— Je venais pour ma harpe, balbutia-t-elle.

— Ah ! oui, elle est arrivée, elle est là, on en a pris le plus grand soin...

— Mais, mais...

Elle dût s'arrêter :

— Vous alliez dire quelque chose ?

— Je vois là, sur cette caisse, un nom que je connais... Cette personne est-elle ici?...

— Qui ? ah ! M. Merville? il est arrivé il y a trois jours par le paquebot de Londres; il nous a dit qu'il passerait une douzaine de jours chez nous, qu'il y attendrait son fils, qui est encore en Angleterre, mais le pauvre monsieur...

— Eh bien!

— Eh bien, il était très-fatigué en arrivant; avant-hier il n'a pu se lever, il avait des maux de tête, une grosse fièvre, il est allé de pire en pire et le voilà sur le flanc.

— Il est malade ici !

— Oui, ma chère madame, et bien malade; le médecin dit que c'est une fièvre pernicieuse, ce pauvre monsieur est tout épuisé; il nous a dit qu'il arrivait de Java, de Batavia; c'est un climat meurtrier pour les Européens; aussi, Dieu sait comment son mal finira. J'en suis toute triste.

— Et qui est-ce qui le soigne?

— Dame, un garçon, une fille de chambre... Vous comprenez? nous faisons ce que nous

pouvons, mais, je l'avoue, cela laisse à désirer... un hôtel n'est pas une maison de santé.

— Il n'a pas de garde?

— Non, madame; il règne en ce moment une épidémie de rougeole; toutes les gardes, toutes les bonnes Sœurs sont employées...

Béatrix réfléchissait, ou, pour mieux dire, un mouvement impétueux s'agitait au fond de son âme :

— Il est là, malade et seul! se disait-elle.

— Le pauvre monsieur n'est pas difficile à servir, reprit l'hôtelière; le délire ne le quitte pas, il ne voit rien de ce qui se passe autour de lui...

Ce mot décida soudain Béatrix :

— Je connais M. Merville, dit-elle, il m'est allié... j'ignorais qu'il fût ici; mais, puisqu'il est malade, je voudrais le voir et lui rendre quelques soins...

— En vérité, répondit l'hôtelière enchantée de se voir déchargée de sa responsabilité, cela se trouve à merveille... vous êtes si bonne, madame. Dangers! ce cher monsieur ne pourrait être mieux soigné que par vous... il est

parent de Monsieur votre mari, peut-être...

— Non, répondit Béatrix en rougissant.

— Voulez-vous qu'on vous conduise chez lui?

— Je le désire.

— Narcisse, conduisez madame au premier, n° 6....

— Venez, madame, l'escalier est par ici...

Béatrix monta les degrés, traversa une galerie, une antichambre, le garçon ouvrit une porte :

— C'est là, dit-il.

Elle se trouvait auprès du lit de son mari, une inspiration irrésistible l'y avait amenée.

IV

Rien n'était plus triste que cette chambre d'auberge devenue chambre de malade, logement d'un jour où ne sont prévus ni les délicatesses de la vie d'intérieur ni les besoins du temps de la maladie. Le garçon dormait à moitié auprès du feu; une cafetière renversée avait laissé échapper la tisane dans les cendres; le

clair soleil d'avril entrait tout grand par la fenêtre dont nulle main prévoyante n'avait fermé les rideaux ; des linges, des fioles, des verres et des tasses, à moitié vides, étaient épars sur les meubles. Les rideaux de l'alcôve, entièrement abaissés, cachaient le malade.

— Vous pouvez vous retirer, mon ami, dit Béatrix au garçon qui la regardait avec des yeux surpris. Je resterai ici ; dites-moi seulement ce qu'il faut faire auprès du malade.

— Madame, le médecin a dit qu'il fallait le laisser dormir ; s'il se réveille, lui donner d'heure en heure une cuillerée de cette potion et lui mettre de la glace sur la tête... tiens, elle est toute fondue, ajouta-t-il en contemplant une cuvette remplie d'eau sans vestige de glace.

— Vous m'en apporterez d'autre, dit Béatrix ; allez, je sonnerai si j'ai besoin de vous.

Il sortit, elle se sentit allégée ; un sentiment indéfinissable, mélangé de joie et de terreur, inondait son âme ; si coupable qu'elle fût, il lui semblait, en pénétrant dans cette chambre, où régnaient le danger et la contagion, qu'elle rentrait dans son droit d'épouse, et que nul ne

pouvait la chasser d'un lieu où la mort pouvait l'atteindre : cependant, ce ne fut pas sans un mouvement de crainte qu'elle approcha du lit où souffrait celui qu'elle avait tant offensé.

Elle se mit à genoux et souleva le rideau d'une main tremblante.

M. Merville dormait ; quand sa femme osa lever les yeux sur lui, elle soupira en voyant les ravages que douze années de chagrins avaient faits sur cette figure qui jamais ne lui avait montré que de la bonté et de la joie; les cheveux blanchis tombaient en touffes éclaircies sur un front chauve et profondément labouré de ces rides que creuse une pensée cruelle, toujours présente ; le soleil de l'Inde avait répandu sur le visage une teinte bronzée, les traits étaient plus marqués qu'autrefois, la physionomie plus austère :

— Qu'il a souffert!.... qu'il est changé! se dit Béatrix; hélas, tous deux nous sommes changés...

Elle se releva sans bruit, laissa retomber le rideau et voulut ranger la chambre dont le désordre l'affligeait. Elle refit le feu, prépara la

potion, mit en ordre les vêtements épars et les papiers négligemment jetés sur une table ; au milieu d'une malle ouverte, elle vit et reconnut un nécessaire de voyage qu'elle avait donné elle-même à son mari ; cet objet familier remua tout le passé dans son cœur ; elle se souvenait que jadis, dans une des cases de ce meuble, se trouvait un porte-feuille qui renfermait son portrait ; son mari ne s'en séparait jamais... Y était-il encore ? avait-il conservé cette image tant aimée autrefois ? elle examina d'un coup-d'œil inquiet et curieux le porte-feuille ouvert, le portrait ne s'y trouvait plus, il était remplacé par un livre de prière...

Elle le prit, elle le reconnut aussi et avec quelle émotion ! il lui avait appartenu jadis, elle l'avait reçu des mains de sa mère le jour de sa première communion. Quel langage éloquent lui parlèrent ces pages jaunies !

Elle les pressa contre ses lèvres, elle les baigna de ses pleurs, ses yeux humides qu'obscurcissait un voile de larmes essayaient de suivre les caractères sacrés ; elle lisait :

« Il n'y a plus de paix pour moi, et la vue de

« mes péchés porte le trouble jusqu'à la moëlle « de mes os. Mes iniquités se sont élevées au-« dessus de ma tête, elles pèsent sur moi comme « un intolérable fardeau... Je suis tombé dans « l'excès de l'affliction et de l'humiliation; le « cri de mon cœur est comme un rugisse-« ment. »

Ces mots, écrits il y a trois mille ans, retentissaient dans l'âme de Béatrix comme un écho de ses propres remords.

— Mon péché m'accable, se dit-elle, n'y aurait-il plus de pardon pour moi? celui qui a conservé ce souvenir de mes jours innocents ne me pardonnera-t-il pas? il était si bon, mais je l'ai tant offensé!

Un profond soupir l'appela auprès du lit. M. Merville venait de se réveiller: Béatrix à demi cachée derrière le rideau, lui offrit à boire: elle redoutait son premier regard, elle craignait d'entendre le son de sa voix, mais bientôt elle fut tristement rassurée; le délire, suspendu par le sommeil, avait repris avec une véhémence croissante: Béatrix écoutait, pleine d'angoisse, ces paroles entrecoupées, rapides, inco-

hérentes; langage où l'activité de la vie semble se débattre contre l'étreinte de la mort; elle surprenait le nom de son fils : *Maurice!* répété souvent d'une voix tendre et pressante.

— Tu es heureux de retourner en Europe, Maurice? demandait le malade; oui, l'Europe dans trois mois! L'idée de ce voyage, de ce retour paraissait le préoccuper, et tout ce qu'il disait se rapportait à la dernière action, au dernier voyage que, sans doute, il eut entrepris sur la terre.

Vers le soir, le médecin arriva. Homme du monde, homme expert dans les tristes secrets des familles, il ne se montra pas étonné de la présence de Béatrix auprès de M. Merville; il lui parla tout simplement, avec confiance et ne lui voila point l'imminence du danger.

— C'est un homme dont les jours sont épuisés, non par l'âge, mais par les fatigues, les travaux et peut-être les chagrins; il ne paraît pas de force à résister à cette fièvre terrible.

— Vous en désespérez ? Monsieur, demanda Béatrix d'une voix faible.

Le médecin secoua la tête :

— La science a des ressources, la nature aussi, dit-il, mais le cas est très-grave; cependant, je suis heureux que mon malade reçoive des soins intelligents comme les vôtres, Madame... pouvez-vous rester auprès de lui?

— Oui, Monsieur.

— Tant mieux, Madame, à demain.

La nuit ne fut pas meilleure que le jour; Béatrix, aidée d'une fille de service, la passa debout toute entière, occupée à mille soins minutieux ordonnés par le médecin et qui trompaient son inquiétude. Elle avait oublié Lucien; le passé avec ses fatales ardeurs et ses courtes félicités, tout ce qui l'avait enchantée, tout ce qui l'avait perdue; elle se reprit, de toute la force de son âme, à l'affection, aux droits, aux devoirs de l'épouse, il lui semblait qu'elle se retrempait par ces fatigues, qu'elle se purifiait dans les larmes et que ses remords inutiles et désespérés se changeaient en un noble et salutaire repentir.

Vers le matin, M. Merville s'assoupit : sa femme, à genoux, le regardait tout en priant : depuis si longtemps, elle n'avait osé parler à

Dieu. Mais au pied de ce lit, les prières qu'elle avait apprises de sa mère revenaient d'elles-mêmes sur ses lèvres.

— Maurice! dit tout-à-coup le malade d'une voix faible et calme, Maurice, mon cher enfant, es-tu là?...

Béatrix frémit, et sans oser répondre, elle cacha son visage au bord du lit.

— Qui est là? répéta son mari.

Elle garda encore le silence; il fit un effort, étendit sa main allanguie et brûlante, et releva le front de Béatrix. Leurs regards se rencontrèrent, il la reconnut et parut attendri :

— Pauvre femme, dit-il, c'est vous! Ce seul mot la remua jusqu'aux entrailles, elle éclata en sanglots et détourna ses yeux qui ne pouvaient soutenir le regard triste et doux de son mari :

— Vous avez su que j'étais malade et vous êtes venue, continua-t-il.

— Pardon, pardon! s'écria-t-elle en étendant ses mains vers lui.

Il l'attira doucement et lui dit :

— Ma pauvre Béatrix, vous êtes pardonnée

depuis longtemps.. Vous m'avez fait bien du mal, pourtant...

— Je suis une misérable! dit-elle avec conviction.

— Une âme égarée, répondit-il.

Elle baisa ses mains qu'il lui abandonnait; elle ne pouvait parler, mais jamais leurs âmes ne s'étaient entendues comme en ce moment, le dernier peut-être.

— Je me sens fort mal, reprit enfin M. Merville; je voudrais voir Maurice : écrivez-lui, ma femme.

Cet ordre et ce nom pénétrèrent de gratitude l'âme de Béatrix.

— Je le verrai donc, dit-elle à voix basse.

— Oui, il ignore ce qui s'est passé, il croit que des différences de cacactère nous ont seuls séparés. Il vous aime, Béatrix.

— Je ne le mérite pas, répondit-elle avec confusion. Oh! vous êtes trop bon mille fois pour moi.

— Je n'ai plus beaucoup de temps à l'être, écrivez, Béatrix.

Elle obéit, et pour la première fois depuis

tant d'années, elle goûta le bonheur d'écrire à son enfant et de faire une action que ne devait suivre aucun repentir. La lettre partit sur le champ par le paquebot qui appareillait. M. Merville parut satisfait, il ne parlait plus, car sa faiblesse était extrême, mais il regardait Béatrix avec douceur et se prêtait à tous les soins qu'elle lui rendait. Il ne demandait rien, ne s'étonnait de rien, car l'âme aux confins de la vie, reprend une simplicité d'enfant, et il considérait les pleurs, l'agitation de sa femme, avec une sérénité qui déjà n'était plus de la terre. Vers le soir il voulut que Béatrix allât prendre un peu de repos; elle obéit, mais le sommeil fuyait loin de ses yeux et elle profita de ce moment de solitude pour écrire à Lucien, elle lui ouvrit son cœur, lui dit ce qui s'était passé et elle termina sa lettre par ces mots :

« Je ne vous reverrai plus en ce monde, mais « j'ai besoin de votre pardon, car je vous ai fait « commettre de grandes fautes, j'ai été un obs- « tacle à votre avenir et aux projets d'union « honorable que vous auriez pu former; j'ai nui « à tous ceux qui m'ont aimée; pardonnez-moi,

« vous aussi, et libre d'une chaîne qui vous a
« fait souffrir, ne pensez plus à moi. »

Elle se sentit soulagée elle-même, après avoir rompu ce lien si cher autrefois, si pesant aujourd'hui. Elle supplia le médecin, à qui elle confia ses pénibles secrets, de congédier ses gens, et de fermer la maison au bord de la mer. C'était l'adieu définitif au passé. On lui renvoya ses livres et ce qui lui appartenait, le reste attendit le retour de Lucien.

Pendant qu'elle se livrait à ces soins pénibles, son mari fit venir un prêtre, et il se prépara doucement à son dernier passage; une sublime espérance rayonnait dans ses yeux et quand Béatrix, inquiète, revint reprendre sa place à son chevet, il lui dit, en la voyant pleurer :

— Il n'est pas difficile de mourir.

Le lendemain, au matin, l'état du malade ne laissait plus d'espérance, et il répétait souvent le nom de son fils, en ajoutant : — Il ne viendra pas à temps; quand l'hôtelière vint appeler Béatrix, et lui dit :

— Madame, un jeune homme qui vient d'ar-

river par le steamer, demande M. Merville : je crois que c'est bien celui que vous attendez; tenez, le voilà...

Une violente palpitation cloua Béatrix à sa place : elle allait voir son fils! Un jeune homme, de grande taille, dont elle entrevit le visage pâle et agité, montait l'escalier, il passa devant elle sans la voir et se précipita dans la chambre; quand elle y rentra elle-même, elle vit le père et le fils dans les bras l'un de l'autre. Son mari l'appela du geste, passa un bras autour d'elle, la réunit à Maurice, et lui dit avec tendresse :

— Mon enfant, c'est ta mère, aime-la bien.

Le fils et la mère pleurèrent en s'embrassant, et lui les regardait avec un suprême sourire; tous deux revinrent à lui, se penchèrent sur son visage : il vit encore leurs larmes et leur douleur, consolation des mourants, et en invoquant le nom de Jésus, il mourut paisiblement.

V

La douleur de Maurice fut grande, mais elle n'égala pas celle de Béatrix. Il avait conservé un doux souvenir de sa mère; il venait de la retrouver au poste du devoir, et les larmes si amères qu'il lui vit répandre augmentaient l'amour qu'il avait déjà pour elle. La mère jeune et charmante dont il avait gardé l'image, devint à ses yeux une femme courageuse et forte, et le respect augmenta encore sa tendresse filiale. Il ne savait pas que cette douleur si profonde était née du remords, et que plus son père s'était montré miséricordieux, plus sa mère se jugeait coupable.

Quand les premiers jours furent écoulés, quand les cérémonies funèbres furent accomplies, Béatrix n'eut plus qu'un désir, celui de quitter B***, dont le séjour ne lui rappelait que des souvenirs cruels, et où le moindre accident pouvait révéler à son fils ce passé qu'elle eût voulu racheter au prix de son sang. Elle avait

reçu la réponse de Lucien; lui aussi peut-être avait accepté avec joie la rupture du lien qui les unissait, mais il avait caché ce sentiment sous des paroles convenables. Elle était libre, elle pouvait recommencer la vie et la dévouer désormais toute entière à son fils, son dernier et son plus tendre amour. Elle l'interrogea timidement sur ses projets.

— Ma chère maman, lui dit-il, j'ai vécu si longtemps séparé de ma famille, éloigné de ma ville natale, que j'ai soif de l'une et de l'autre; c'était aussi tout le désir de mon pauvre père.

— Tu voudrais donc retourner à M..., demanda Béatrix, qui frémit à la pensée de revoir une ville où ses fautes avaient été publiques.

— Oui, maman, nous y avons conservé notre maison, mon père n'a jamais voulu ni la vendre, ni la louer; elle nous attend; et puis nous avons à M..... tant de parents, tant d'amis!

— N'aimerais-tu pas mieux Paris?

— Non, ma mère, j'ai vu tant de grandes villes, Batavia, Macao, Londres, que sais-je? le travail de mon père nous a assuré une fortune raisonnable, en province; dans notre cher M...



nous vivrons largement. A Paris, ce serait la médiocrité. D'ailleurs, c'était le vœu de mon père de me voir établi à M... pour la vie, et vous, chère maman, vous y avez tant d'amis! c'est du plus loin que je me souvienne, mais je sais combien vous étiez recherchée.

Béatrix soupira et se borna à dire :

— En douze ans, il se fait bien des vides...

— Ah! je ne le sais que trop, mais je serai là, maman, je ne vous quitterai jamais, et puis...

Le jeune homme n'acheva point.

— Dis, mon enfant.

Il vint s'asseoir sur un coussin, à ses pieds, comme lorsqu'il était petit; il lui dit doucement :

— Vous connaissez les projets de mon père pour moi?

Elle se tut

— Vous savez bien qu'il avait dessein de me marier avec ma cousine; la fille de mon oncle Augustin Merville?

— Esther?

— Oui, maman, ce plan souriait beaucoup à mon père et à mon oncle; ils y revenaient sans cesse dans leur correspondance, je me sens engagé envers ma cousine, et, je l'avoue, je n'ai rien plus à cœur que de remplir les promesses de mon père. Dites, chère maman, voulez-vous aller à M...?

Béatrix éprouvait un mortel embarras, elle pressentait tous les dangers que le séjour de M... pouvait lui offrir, et pourtant elle ne savait comment résister aux instances de son fils, ni de quel prétexte colorer son refus. Son esprit même lui faisait défaut; elle balbutia sous l'empire d'une confusion mortelle, et ne trouvant rien à répondre, elle se jeta tête baissée, dans le danger qu'elle eût voulu éviter :

— Nous irons à M..., dit-elle, puisque tu le désires, et toi, du moins, mon cher enfant, tu seras heureux.

— Autant qu'on peut l'être après une perte irréparable. Ah! maman, s'il était encore avec nous, que nous serions heureux tous les trois!

Elle détourna la tête en rougissant; la bonne foi de son fils, le respect et la confiance qu'il

lui montrait, les difficultés de sa position, tout, dans une situation aussi fausse, la gênait et la faisait souffrir :

— Je trompe le fils, après avoir trompé le père, se dit-elle avec amertume, ah! quand il saura et il saura, un jour...

Cependant, pressée entre deux périls, elle pencha vers le plus éloigné, celui que peut-être elle pourrait conjurer à force de prudence, celui que peut-être la compassion de sa famille lui éviterait, et elle se rattacha à cette pensée.

— *Peut-être* auront-ils pitié de moi, *peut-être* ne parleront-ils pas.

Elle s'empressa de quitter B... et avec une fiévreuse activité, comme si elle eût cherché sa destinée; elle arriva à M... accompagnée de Maurice. L'homme d'affaires avait été prévenu, la maison était disposée à recevoir de nouveaux hôtes. Cette maison n'était nullement changée, et les fantômes du passé se levèrent devant Béatrix, lorsqu'elle se revit dans un lieu où elle était entrée si pure, et d'où elle était sortie si coupable. Dans sa chambre à coucher, elle retrouva ce qu'elle avait laissé en fuyant : sa

corbeille de noce, où se trouvaient encore le bouquet virginal et le voile de l'épousée; les portraits de son père et de sa mère, dont les regards lui parurent sévères; sa bibliothèque où non loin des livres innocents et graves de la jeune fille, livres de piété, d'histoire, de poésie, se voyaient les romans qui avaient fasciné l'esprit de la jeune femme; mille riens, mille reliques du passé qu'elle ne put toucher sans verser des larmes; elle se redit comme dans la ballade allemande :

— O ma jeunesse, si tu m'étais rendue?

Dès le lendemain, Béatrix annonça à Maurice qu'elle avait résolu de ne voir personne, et de vivre dans la plus absolue retraite, au moins pendant les premières années de deuil. Il l'approuva et lui dit :

— J'ai appris hier soir, chère maman, que mon oncle Augustin est à la campagne avec ma tante et Esther. Mais, dès qu'ils sauront notre arrivée, ils accourront.

— Je ne le pense pas, mon fils, répondit Béatrix, songe donc que leur maison de campagne est à trente lieues d'ici, que les chemins

sont affreux, même en été, et que c'est une grande affaire qu'un pareil voyage.

— Il est vrai, ma mère; en tout cas, je vais leur écrire, je leur dois les détails de notre malheur...

Il sortit, et Béatrix se sentit soulagée, en apprenant que son beau-frère, dont elle redoutait l'austérité, se trouvait à distance pour six mois encore, six mois de repos, six mois de vie; — après, qu'arriverait-il? elle ferma les yeux sur ce danger, et cédant au besoin du bonheur, si impérieux dans son âme, elle s'établit dans sa nouvelle situation, en cherchant à oublier combien le ciel était chargé d'orages, combien était mouvant le sol où elle avait élevé sa tente.

Ces six mois furent doux et lumineux, en effet. Maurice ne quittait pas sa mère, le jour l s'occupait de ses affaires et de quelques études favorites, et le soir, à la nuit close, il sortait avec Béatrix; ils cherchaient ensemble quelque promenade solitaire; il ne se lassait pas de sa présence, qu'il avait tant de fois désirée; elle ne se lassait pas de plonger son

âme dans cette âme tendre et sincère, elle le faisait causer; il lui racontait ses voyages, son séjour à Java et dans l'Inde, et tout ce qu'il avait vu sur cette terre lointaine, elle l'écoutait avec délices, mais elle ne racontait jamais.

— Que faisiez-vous, chère maman, pendant que nous étions si loin?

— Je vivais à l'écart... Je pensais à toi, mon enfant chéri, répondait-elle avec confusion.

VI

Quoique l'arrivée de Béatrix eût fait grand bruit à M..., personne ne vint la voir, à l'exception d'une cousine de M. Merville, mademoiselle Simon, vieille fille dévote, indépendante par humeur et par position. Elle avait toujours aimé Béatrix, elle l'avait défendue quand on blâmait son imprudence, elle l'avait pleurée quand on l'avait maudite, et lorsqu'on lui remettait sous les yeux les fautes de la malheureuse femme, elle se bornait à répondre avec saint François de Sales : — Misère humaine!

misère humaine! Mademoiselle Simon était la charité même, mais à son indulgence pour Béatrix se mêlait la partialité qu'on aurait pour une sœur chérie; aussi, dès qu'elle eut appris son retour, elle vint, elle pleura de joie, et Béatrix s'étonna en se voyant encore aimée d'une âme si pure et si bonne; elle lui parla avec confiance; mademoiselle Simon lui dit franchement :

— Vous avez à craindre, en effet, le retour de votre beau-frère, il n'est pas d'humeur à dissimuler le passé.

— Ah! dit Béatrix, c'est l'épée de Damoclès que cette crainte et j'ai déjà tant d'épines dans le cœur! il m'ôtera l'amour de mon fils, le seul bien qui me reste!

— Et l'amour de Dieu? repartit mademoiselle Simon. Béatrix secoua la tête :

— Vous avez lu l'Evangile? continua la vieille cousine : il est plus de joie au ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de dix mille justes. Dieu vous attend, chère amie, il ne faut plus le faire languir.

Béatrix soupira, mais cette bonne parole ne

fut pas sans résultat. Le sol fuyait sous ses pieds : une menace incessante était suspendue sur sa tête, elle sentit qu'il lui fallait un autre appui que les affections de la terre, et, peu à peu, guidée par l'indulgent conseil de sa vieille amie, elle se rapprocha du Dieu de Madeleine et elle entendit la parole dite autrefois par les lèvres divines à une pécheresse.

— Allez, et ne péchez plus.

Six mois s'étaient écoulés et la fin de l'automne avait ramené à M... la famille Merville. Pendant les premiers jours, Maurice parut dans une attente et une inquiétude continuelles ; à chaque coup de sonnette, il se levait, courait, écoutait, et les visiteurs désirés, ne venant pas, il se rasseyait triste et découragé ; après une semaine, il dit à sa mère : — Je n'y tiens plus ; il faut que j'aille voir s'il n'est rien arrivé à mon oncle, à ma tante... ou à Esther.

— Oui, va, répondit-elle. Il l'embrassa tendrement et sortit.

— Mon bonheur est fini. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite, dit-elle à voix basse. Tout est fini, et voilà l'heure du châtiment.

Elle ne revit Maurice que le lendemain, il semblait triste et elle crut voir qu'il était moins affectueux avec elle que de coutume.

— Mon enfant, dit-elle avec effort, des différends se sont élevés jadis entre ton oncle et moi, peut-être ne nous verrons-nous pas...

— Me permettrez-vous de le voir? demanda Maurice sans oser la regarder.

— Certes, mon enfant, et tu sais que les projets de ton père ont toute mon approbation.

Ce sujet fut, dès ce moment, banni de leurs entretiens. Maurice voyait assidûment sa famille, mais jamais il n'en parlait à sa mère, et peu-à-peu ce silence inévitable sur un point aussi délicat, mêla de la contrainte dans leurs relations, jusqu'alors si tendres. Béatrix pensa qu'il connaissait sa faute; elle n'osait plus lever les yeux devant lui; elle n'osait plus lui donner un avis ou un conseil; elle n'osait plus même lui donner un témoignage de tendresse, et se jugeant méprisable et méprisée, chaque mot, chaque action de la vie commune lui devenait un supplice.

— J'expie! disait-elle à mademoiselle Simon; Dieu me frappe par la main qui m'est chère.

— Mais, avez-vous à vous plaindre de votre fils?

— Non, il est respectueux, attentif comme toujours, mais il n'est plus confiant; jamais il ne me parle ni de son oncle, ni de sa cousine... et je ne sais, mais je crois entrevoir dans le fond de sa pensée le mépris, le trop juste mépris...

Elle se cacha la tête dans ses mains :

— Je l'ai mérité! reprit-elle, mais le châtiment est cruel.

— Et du châtiment sortira la miséricorde, lui dit doucement mademoiselle Simon.

L'année de deuil était finie depuis longtemps; Béatrix voyant son fils plus triste que jamais et comme abattu sous le poids d'un malheur sans remède, résolut de lui parler de ses projets de mariage, et de les hâter, s'il était possible, car les chagrins de Maurice, la pâleur de son front soucieux, ajoutaient des pointes acérées à celles dont le repentir transperçait son âme; ce ne fut pas sans émotion qu'elle se décida à provoquer la confiance de son fils, qui depuis longtemps

ne la laissait plus lire au fond de son cœur.

Elle alla le trouver dans la bibliothèque où, entouré de livres, il travaillait avec une sorte d'acharnement. Elle s'assit auprès de lui.

— Ma chère maman, lui dit-il en s'efforçant de prendre un air enjoué, qui me vaut l'honneur de votre visite?

— J'ai besoin de te parler, Maurice, il y a seize mois, tu m'entretenais avec plaisir d'un projet d'union entre ta cousine Esther et toi; voici, mon fils, que ton deuil est fini, tu as vingt-cinq ans, rien ne t'empêcherait de réaliser tes intentions.

Dès les premières paroles de sa mère, Maurice avait pâli.

— Tu ne réponds pas, continua-t-elle avec douleur; crains-tu que je ne trahisse ta confiance?

— Ma mère, pouvez-vous le penser!

— Eh bien, réponds-moi : ce mariage?

Il hésita, et répondit enfin en faisant un véritable effort :

— Mes idées ne sont plus les mêmes, maman... Je ne me marierai pas..

— Comment! cè projet auquel ton cœur semblait attaché... tu n'aimes donc pas Esther?...

Il ne répondit pas, mais son visage exprimait une souffrance profonde.

— Au nom du ciel, parle, mon enfant! ne me cache pas ta pensée.

— J'ai pensé qu'un mariage, quel qu'il fût, m'éloignerait de vous, ma mère, et je ne veux pas vous quitter. Nous vivrons ensemble, mais si vous vouliez...

— Parle, je t'en supplie!

— Eh bien, nous quitterions M..., nous ferions un long voyage, en Italie, en Grèce, par exemple, et au retour, nous nous fixerions à Paris...

— Mais mon pauvre enfant, tu disais que tu étais las de voyager?

Il s'efforça de sourire, et balbutia: — L'homme est bien inconséquent parfois... mes auteurs latins que je relis m'ont donné le goût de l'Italie, cela pourra vous expliquer...

Il n'acheva point; Béatrix se leva, les yeux baissés, et elle lui dit avec beaucoup de douceur:

— Mon fils, il faut réfléchir à tout ceci, et ne rien décider promptement, quoi qu'il en soit, crois bien que je veux ton bonheur avant tout, au prix du mien...

Elle se retira, mais Maurice la retint, lui baisa la main et elle sentit une larme tomber sur cette main; elle sortit. Un instinct du cœur la ramena vers la porte fermée, elle entendit son fils qui éclatait en sanglots et qui répétait :

— Esther! ma chère Esther, jamais!

Le glaive pénétra en ce moment dans le cœur de Béatrix :

— Il souffre, se dit-elle, il faut en finir!

VII

Une demi-heure après, Béatrix sonnait à la porte d'Augustin Merville, son beau-frère. On l'introduisit selon la coutume de province dans une pièce où toute la famille était réunie. Auprès de la fenêtre, madame Merville tricotait paisiblement, une jeune fille donnait à un petit

garçon une leçon de dessin, et M. Merville lisait le journal, assis à la même table que ses enfants. C'était un calme tableau d'intérieur, et qui rappela à Béatrix au milieu de ses agitations, sa vie de famille d'autrefois ; son beau-frère s'était avancé vers elle en la saluant d'un air surpris et incertain ; elle leva son voile, il la reconnut aussitôt.

— Vous, madame ! lui dit-il du ton le plus froid.

— Je voudrais vous parler, monsieur, répondit-elle d'une voix tremblante.

— Allez, mes enfants, dit le père.

Esther et son frère saluèrent l'étrangère et sortirent ; Béatrix s'assit, non loin de sa belle-sœur, qui la regardait, les mains jointes, avec une douloureuse surprise. M. Merville, debout, attendait.

— J'ai voulu vous parler, mon frère et ma sœur, reprit Béatrix, non de moi... je ne compte plus, mais de mon fils. M. Merville... mon mari, veux-je dire, avait formé un projet d'alliance entre votre fille aînée et Maurice ; le cœur de mon fils a ratifié les désirs de son père, et je

viens vous demander pour lui la main d'Esther.

— Désolé, mais je me vois obligé de vous la refuser, répondit M. Merville, d'un ton bref et froid, qui semblait lui être particulier. C'était, en effet, le projet de mon frère, mais les circonstances ont changé, et ce projet ne peut pas être le mien.

Béatrix était devenue pâle comme la mort; elle respirait un flacon caché dans son mouchoir; sa belle-sœur la regardait avec une compassion timide, mais elle ne parlait pas volontiers devant son mari.

— J'ai fait à Maurice, qui m'a fait la même demande que vous, la même réponse que je viens de vous faire : il n'ignore pas le fond de ma pensée.

Béatrix s'était levée :

— Me permettez-vous au moins de vous demander si je suis un obstacle à ce mariage?

— Oui, madame, le seul.

— Mon ami! interrompit madame Merville d'une voix suppliante.

— Il faut bien qu'elle le sache, continua M. Merville, il faut qu'elle sache que celle qui a rempli de honte et de deuil la vie de mon pauvre frère, ne peut devenir la mère de notre enfant. Ce serait la récompense de la vertu, madame.

Béatrix écouta cette apostrophe, les yeux baissés, sans témoigner de colère :

— Si j'étais morte, dit-elle enfin, donneriez-vous votre fille à mon fils?

— Sans aucun doute.

— Cela suffit.

Elle alla vers la porte, en chancelant; sa belle-sœur émue de commisération, courut vers elle et s'écria :

— Béatrix, au nom du ciel, n'ayez pas une telle pensée!

— Soyez tranquille, Eulalie, répondit-elle humblement, je n'ajouterai pas une nouvelle honte à celle dont j'ai couvert la famille... Adieu, Eulalie; adieu, Augustin; pardonnez-moi!

— Mon ami, ne lui direz-vous rien?

— Rien.

— Je vous pardonne, Augustin, j'ai mérité cela et plus que cela... Adieu...

Le soir même, Béatrix annonça à son fils qu'elle devait faire un voyage de quelque durée ; elle installa mademoiselle Simon à sa place, lui commit le soin de sa maison, et partit, l'air tranquille, sans que son fils eût osé lui demander le lieu de sa destination.

Un mois après, il reçut la lettre suivante.

N... de la maison des Ursulines.

Mon cher fils,

« Me voici fixée enfin dans une retraite que je ne quitterai plus, la seule qui me convienne, la seule qui puisse me protéger contre l'opinion publique et les dures justices de ce monde ; je suis abritée sous la main miséricordieuse de ce Dieu, qui, j'ose l'espérer, a agréé mon repentir. Avant peu de jours, le voile couvrira ma tête, avant peu de mois, ces vœux saints, déjà prononcés dans mon âme, me lieront à jamais... En quittant notre maison, je savais n'y plus rentrer, car je ne me serais pas arrêtée, avant

que d'avoir trouvé une porte qui s'ouvrît à mon malheur et à ma pénitence.

« Je sais, mon enfant, que ma résolution t'affligera, car tu aimais ta pauvre mère, quoiqu'elle fût une charge et une gêne pour toi, quoiqu'elle fût un obstacle à tes vœux les plus chers. Mais si tu considères ce qu'était mon existence à côté du monde, à côté de la famille, tu avoueras que j'ai épousé le seul parti qui me convînt. Aussi, je suis heureuse, heureuse par la pensée que Dieu m'a pardonnée, qu'il accepte l'immolation de mon être, et qu'ainsi je répare, autant que je puis, de bien grandes fautes; heureuse surtout par la pensée que je te rends la liberté et que je ne suis pas une barrière entre Esther et toi. Tu épouseras celle que tu aimes, mon enfant, tu l'as bien choisie; elle sera une noble épouse et une tendre mère, tu jouiras de la félicité domestique, et ma bénédiction méritée par ton amour et ton respect, repose sur toi et sur ta compagne.

« Tu ne m'oublieras pas, je le sais, mais en pensant à moi, mon fils chéri, ne sois pas triste: répète-toi, au contraire, que ta pauvre mère a

recouvré enfin un bien depuis longtemps perdu, — la paix avec elle-même.

« Adieu, mon fils, mon Maurice bien-aimé; aime et sers Dieu; vois-tu? tout est là.

« Ta mère t'embrasse et te bénit,

BÉATRIX.

VIII

Trois ans après, un jeune homme et une jeune femme qui tenait sur ses genoux un bel enfant, attendaient dans le parloir du couvent des Ursulines de N... Ils paraissaient émus, et le jeune homme pâlit, quand des pas se firent entendre derrière le rideau qui partageait le parloir en deux parties. Une main tremblante tira le rideau, Béatrix parut :

— Mon fils! Esther! s'écria-t-elle.

— Ma mère! c'est vous enfin!

— Esther, mon enfant, que je suis heureuse de vous voir!

Et Béatrix promenait ses yeux ravis de son fils à sa fille, et elle tendait les mains au petit enfant qui, étonné d'abord, lui sourit tout-à-coup et balbutia, comme on le lui avait appris :

— Ma grand'mère, je vous aime bien!

Elle pleura à ce mot qui semblait lui restituer la couronne maternelle qu'elle avait abdiquée! Maurice avait les larmes aux yeux; en contemplant sa mère, calme sous l'habit religieux, et plus belle qu'autrefois, car une tranquillité céleste avait rendu à son visage sa grâce et sa pureté première. Elle reprit bientôt son empire sur elle-même, et put causer avec ses enfants, en gardant son petit-fils sur ses genoux. Tous paraissaient heureux, mais Béatrix rayonnait de joie. L'innocence recouvrée, la paix, l'orgueil d'un généreux sacrifice, tous ces sentiments se reflétaient sur son visage, et le pénible embarras qui autrefois la faisait rougir et trembler était remplacé par une sérénité mélancolique. Si son front se courbait maintenant, c'était sous la main de l'humilité et non plus de la honte.

Elle s'informait de tout, elle voulait que ses enfants l'entretinssent de tout ce qui pouvait les

toucher, mais, quand Esther lui dit avec tendresse :

— Maman, je donnerai votre nom à l'enfant que je porte, si, comme je le désire, c'est une fille.

Elle répondit :

— Non, mon enfant, donnez-lui le nom de votre mère, c'est un beau modèle à suivre, et soyez sûre que le nom d'Eulalie sonnera mieux à mon oreille que celui de Béatrix. Je ne m'aime plus...

Au bout d'une heure d'entretien, une jeune religieuse vint chercher Esther pour lui montrer la chapelle et le jardin, elles sortirent ensemble. Quand Maurice et sa mère se trouvèrent seuls, il lui baisa les mains et lui dit, en la regardant avec une tendresse profonde :

— Êtes-vous heureuse, ma mère?

— Autant que je puis l'être ici-bas, mon enfant; je prie et j'espère, et je suis en paix avec les vivants et avec les morts.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

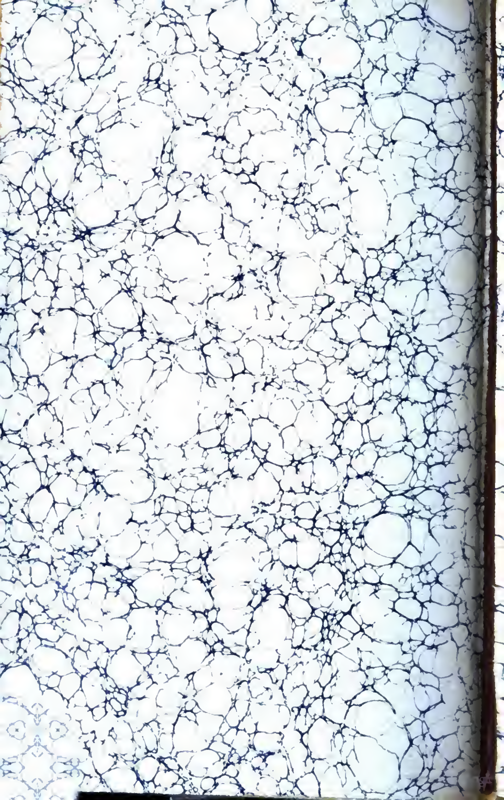
MADEMOISELLE DE NEUVILLE

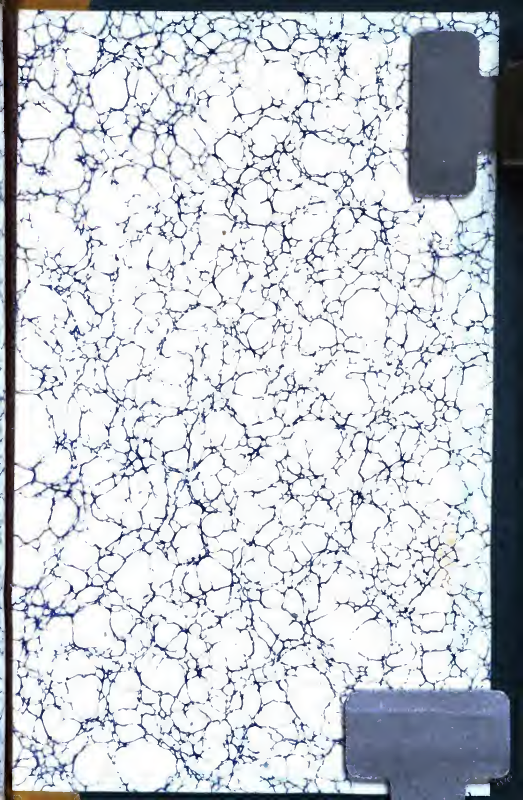
QUATRIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE.

F. AUREAU ET Cie. — Imprimerie de LAGNY








BIBLIOTE
SCAFFA
PLUTEO.
N.° CAT